
57825/B

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE
THEORIQUE ET PRATIQUE.

TOME TROISIÈME.

Duo sunt præcipui Medicinæ cardines, ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.

BAGLIVI prax. med. lib. I. cap. II.

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE
THÉORIQUE ET PRATIQUE.

PAR LE C.en ÉTIENNE TOURTELLE,

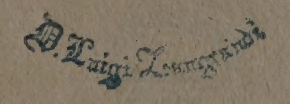
Professeur à l'École spéciale de Médecine de Strasbourg.

TOME TROISIÈME.

A STRASBOURG,

De l'imprimerie de LOUIS ECK, imprimeur-libraire.

L'an VII de la République Française.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE.

ORDRE SECOND.

SECTION III. *Spasmes pectoraux.*

GENRE I.er. *Éternuement.*

Expiration violente, sonore et subite, durant laquelle l'air est chassé avec violence, par les narines et la bouche, avec une secousse convulsive de la tête et du tronc. Cette affection est produite par differentes causes, telles sont les catharres, la rougeole, les substances âcres qui irritent la membrane pituitaire, les vers des sinus frontaux etc.

On a vu des éternuemens périodiques ; on en a observé d'épidémiques, et si violens qu'ils donnaient la mort : delà vient sans doute la coutume de saluer et de faire des souhaits, lorsque quelqu'un éternue.

L'éternuement est salutaire dans les fièvres malignes, dans l'hystérie et dans les accouche-

mens difficiles; il est nuisible dans les maladies inflammatoires de poitrine, parcequ'il augmente les douleurs.

Lorsque l'éternuement est excessif, il convient de saigner, de faire respirer la vapeur de l'eau tiède, le lait, les décoctions émollientes, et d'introduire de l'oxide de plomb dans les narines.

L'odeur de l'opium, ou sa teinture reçue dans les narines ou avalée, modère l'éternuement. Dans celui spasmodique, il faut recourir non-seulement à ce reméde, mais encore au quinquina. Les vésicatoires appliqués à la nuque sont aussi très-utiles, pour détourner l'action et les mouvemens; et lorsqu'il s'élève vers les narines, une vapeur aigre ou âcre, à l'occasion d'une matière vermineuse des premières voies, c'est le cas d'emploier les vermifuges.

GENRE II. *Hoquet.*

Secousse du diaphragme, ou inspiration précipitée, sonore, convulsive, et interrompue.

Le hoquet est fréquemment symptômatique, et reconnaît un grand nombre de causes: celui qui survient dans les fièvres d'un mauvais genre, est mortel pour l'ordinaire; quelquefois néanmoins, il annonce une crise. Les signes du hoquet critique sont, son apparition

sur le déclin des fièvres et vers les jours critiques, après que les urines ont presenté des signes de coction; il faut en outre qu'il soit accompagné de bons signes, et que le malade aille bien d'ailleurs. Il annonce dans ces circonstances un vomissement ou une diarrhée critique. On lit dans MANGET, l'histoire d'un malade qui, tous les ans, était attaqué d'un hoquet qui durait quatorze jours; il dormait tranquillement la nuit, mais dès le matin le hoquet revenait, et durait jusqu'au soir; il fut soulagé par la saignée.

Les enfans sont beaucoup plus sujets au hoquet que les adultes. HOFFMANN a remarqué que ceux dont les os de la fontanelle battent, et ne sont pas encore formés, y sont plus exposés que les autres.

Le traitement du hoquet doit être dirigé d'après les causes que je viens d'énoncer; mais dans tous les cas, les vésicatoires et les linimens aromatiques, les compressions sur l'épigastre, le musc et l'opium sont avantageux.

GENRE III. *Toux.*

Secousse plus ou moins violente de la poitrine avec expiration sonore, ou plutôt c'est une expiration violente, subite, fréquente, inégale, et qui se fait avec bruit et des secousses plus ou moins considérables de la poitrine, produite par un stimulus qui exerce son action, soit idiopa-

thiquement, soit sympathiquement, sur les poumons, ou le diaphragme, pour débarrasser le poumon, la trachée artère ou la gorge de quelque obstacle.

La toux est dans la plupart des cas, symptômatique : elle est quelquefois aussi décidée par des causes externes, telles qu'une miette de pain, une petite goutte d'eau entrées dans la trachée artère, la fumée de tabac, une poudre fine, des vapeurs acides, âcres etc., qu'on a inspirées.

GENRE IV. *Éphialtes*, *Incube*, *Pnygalion*, *Cochemar*, *Follet*, *Épilepsie nocturne*.

Affection qui attaque durant le sommeil, et qui est caractérisée par une grande difficulté de respirer, et un sentiment de suffocation ou d'oppression semblable à celle que produirait un poids sur la poitrine, avec impuissance de se mouvoir et de parler, et une respiration plaintive et tremblante : ceux qui en sont affectés, s'éveillent presque à l'instant, et cette incommodité disparaît au même moment.

Le cochemar survient particulièrement à ceux qui soupent beaucoup, ainsi qu'aux personnes qui se couchent sur le dos.

Les Romains attribuaient cette maladie, ainsi que les terreurs paniques au Dieu Faune ; le Vulgaire pense qu'elle est due à des génies

nocturnes, malfaisans, tandis qu'elle ne dépend que d'un spasme sympathique de la poitrine produit par l'irritation de l'estomac, ou d'un autre organe; mais c'est dans l'estomac que réside le plus ordinairement la cause de cette affection. La cure prophilactique consiste à souper légèrement, et à ne point se coucher sur le dos. L'incube est quelquefois un signe précurseur de l'apoplexie, lorsqu'il a lieu dans l'âge avancé; et de l'épilepsie ou d'autres maladies convulsives chez les enfans.

GENRE V. *Dyspnée.*

Difficulté de respirer, symptômatique, ou habituelle, qui s'accompagne souvent d'un sentiment de réplétion et d'embarras dans la poitrine. C'est mal-à-propos que l'on a fait de l'orthopnée un genre distinct de la dyspnée; la première ne diffère de la seconde, qu'en ce que la respiration est beaucoup plus empêchée.

ESPÈCE 1.ere. *Dyspnée catharrale.*

Elle a lieu dans les catharres, et surtout chez les enfans et les vieillards. Lorsqu'elle est très-grande, et qu'elle se manifeste brusquement, elle est pour l'ordinaire mortelle; c'est le *catharre suffoquant* proprement dit, qui a son siège, ou dans le tissu interlobulaire, ou dans les voies aëriennes, et reconnaît pour cause une pituite épaisse et abondante qui en-

gorge les poumons, et s'oppose à l'entrée de l'air dans ces organes. Cette affection très-dangereuse est de nature convulsive : elle règne quelquefois épidémiquement en automne, après un été pluvieux. On lui a donné le nom d'asthme aigu. Elle est souvent décidée par une surcharge d'alimens, une saburre pituiteuse, acide, par la dentition, ou par l'hydrocephale. Elle se manifeste par une forte oppression avec râle et sifflement ; le pouls est petit, fréquent et s'éteint sous les doigts ; le visage pâlit, et le nez est plein de mucus ; l'enfant près d'être suffoqué, s'agite, a des mouvemens convulsifs, pousse des soupirs, et s'efforce de tousser ; les extrémités se réfroidissent, et souvent le malade succombe. L'émétique, les vésicatoires, l'assa fétida, et les musc doivent être administrés de bonne heure, et quelquefois la saignée.

Espèce 2. *Dyspnée sèche.*

Elle s'accompagne d'une toux sèche, et est produite par les tubercules des glandes bronchiales, par les stéatomes, les hydatides, ou les concrétions polypeuses des bronches.

Espèce 3. *Dyspnée aërienne.*

Elle augmente au moindre changement de température de l'atmosphère.

Espèce 4. *Dyspnée calculeuse.*

Elle s'accompagne de la toux, et de la ré-

jection des concrétions qui ont l'apparence terreuse, et qui viennent de la gorge, des amygdales, du larinx ou des poumons.

Espèce 5. Dyspnée séreuse.

Elle s'accompagne de l'œdême des jambes, et de la diminution des urines. Quelquefois il n'y a point de fluctuation dans la poitrine, ni aucun des symptômes qui caractérisent l'hydrothorax; d'autresfois elle réunit les symptômes de cette dernière maladie: dans le premier cas, elle est produite par l'œdême des poumons, et dans le second, elle est un symptôme de l'hydrothorax.

Espèce 6. Dyspnée graisseuse.

Elle dépend d'une surabondance de graisse, soit dans les poumons, soit dans l'épiploon, qui gêne les mouvemens de la respiration. On conseille dans cette espèce, les moyens propres à fondre la graisse. Tels sont le régime peu nourrissant, les exercices, les savons etc.

Espèce 7. Dyspnée thoracique.

Elle dépend de la mauvaise conformation de la poitrine, comme chez les rachitiques, les bossus etc.

Espèce 8. Dyspnée traumatique.

Espèce 9. Dyspnée galénique.

Elle est l'effet de la faiblesse, et s'observe chez les convalescens. On l'a appellée *galénique*, parceque Galien l'a produite dans des

animaux vivans, en liant, ou en coupant les nerfs qui se portent au diaphragme.

ESPÈCE 10. *Dyspnée produite par des causes évidentes, telles que la poussière, les vapeurs des métaux, du soufre, de la chaux vive.*

ESPÈCE 11. *Dyspnée scorbutique.*

ESPÈCE 12. *Dyspnée pléthorique.*

ESPÈCE 13. *Dyspnée dépendante d'une affection du cœur, ou des vaisseaux précordiaux.*

ESPÈCE 14. *Dyspnée de la grossesse.*

ESPÈCE 15. *Dyspnée flatulente.*

ESPÈCE 16. *Dyspnée produite par des corps étrangers arrêtés dans l'oésaphage, ou dans la glotte.*

ESPÈCE 17. *Dyspnée produite par les champignons vénéneux.*

ESPÈCE 18. *Dyspnée antipathique.*

ESPÈCE 19. *Dyspnée bronchocélique.*

ESPÈCE 20. *Dyspnée fébrile.*

ESPÈCE 21. *Dyspnée pneumonique.*

ESPÈCE 22. *Dyspnée stomacale, produite par des corps étrangers contenus dans l'estomac, ou par un abcès, ou par la hernie de ce viscère.*

ESPÈCE 23. *Dyspnée saburrale.*

ESPÈCE 24. *Dyspnée exanthématique.*

ESPÈCE 25. *Dyspnée métastatique.*

Espèce 26. *Dyspnée phtisique.*

Espèce 27. *Dyspnée de la vomique, et de l'empyême.*

Espèce 28. *Dyspnée hydrocéphalique.*

Espèce 29. *Dyspnée vermineuse.*

Espèce 30. *Dyspnée par étranglement.*

Espèce 31. *Dyspnée spasmodique.*

Espèce 32. *Dyspnée hydrophobique.*

Espèce 33. *Dyspnée causée par le polype des narines.*

Espèce 34. *Dyspnée anévrismale.*

Elle est causée par un anévrisme qui comprime fortement le larinx, ou la trachée artère.

Espèce 35. *Dyspnée ulcéreuse.*

Elle reconnaît pour cause un ulcère au gosier, qui est souvent de nature vérolique. La voix est rauque et nasale; il y a difficulté d'avaler, de parler, de crier, et ptialisme fétide et purulent.

Espèce 36. *Dyspnée des enfans, produite par l'augmentation de volume du thymus.*

Fanton conseille dans cette espèce le moxa, et l'ouverture d'un cautère, ou d'un séton à l'occiput.

Genre VI. *Asthme.*

L'asthme est une difficulté de respirer, périodique et chronique, avec resserrement de

la poitrine, respiration stertoreuse ou sifflement; il n'y a point de toux pour l'ordinaire dans le commencement du paroxysme, ou bien elle est difficile; mais vers la fin, elle est aisée et s'accompagne d'une expectoration muqueuse, plus ou moins abondante.

Espèce 1.ere. *Asthme spontané*, *humide*, *Asthme flatulent* de *Floyer*.

Il survient sans aucune cause évidente, et se termine par une expectoration abondante; l'estomac est distendu par une grande quantité de vents, et est quelquefois violemment affecté.

Cette espèce est héréditaire: elle paraît rarement dans les premières années de la vie, et ne se manifeste pour l'ordinaire, qu'après la puberté. Elle semble dépendre d'une constitution particulière des poumons et de l'estomac. Ce dernier paraît jouer dans la plupart des asthmatiques, le plus grand rôle par les irradiations spasmodiques qu'il jette sur les poumons et le diaphragme. Souvent même les attaques de cette maladie sont précédées de symptômes gastriques.

Les accès de l'asthme humide débutent ordinairement la nuit ou le soir; l'invasion a lieu tout-à-coup par un sentiment de compression et de resserrement à la poitrine, et par une gêne des poumons qui rend très-diffi-

cile l'inspiration ; le malade est obligé de prendre la position droite, et recherche le grand air ; la dyspnée augmente durant quelque tems, l'inspiration et l'expiration se font lentement et avec une espèce de sifflement, et les malades toussent avec difficulté.

Ces symptômes continuent plusieurs heures de suite, et surtout depuis minuit jusques fort avant dans la matinée ; la rémission commence alors et s'établit par degrés ; la respiration devient moins laborieuse et moins gênée ; le malade parle et tousse avec plus de facilité ; et lorsque la toux fait expectorer des crachats épais et cuits, la rémission devient sur le champ plus considérable, et s'accompagne du sommeil.

Le pouls conserve souvent pendant les paroxismes, son état naturel : quelquefois néanmoins il est plus fréquent, et la chaleur et la soif annoncent qu'il y a de la fièvre ; les urines que les malades rendent dans le commencement de l'accès, sont très-abondantes, mais presque sans couleur, et sans odeur ; sur la fin, elles coulent comme dans l'état de santé, sont colorées, et déposent un sédiment abondant. Quelques malades ont durant l'accès, le visage un peu rouge et gonflé, mais le plus ordinairement, il est pâle et retiré.

Le malade après avoir un peu dormi dans

la matinée, continue le reste du jour, à avoir la respiration plus libre et plus aisée, mais sans cesser d'éprouver de la gêne et du resserrement; il ne peut supporter la position horizontale, ni faire de mouvemens, sans que la dyspnée augmente: après le repas, il ressent des flatulences dans l'estomac, et il s'assoupit; la difficulté de respirer augmente par degrés vers le soir, et pendant la nuit, ou s'il s'endort, il se réveille vers minuit, et est subitement attaqué d'un accès qui dure autant que les précédens.

Les accès reviennent plusieurs nuits de suite, de la même manière, mais les rémissions deviennent de plus en plus grandes, surtout lorsque l'expectoration est abondante dans la matinée, et qu'elle se continue durant la journée.

L'asthme suit assez régulièrement les phases de la Lune: il en est de même de beaucoup de maladies chroniques dans lesquelles on éprouve des changemens notables, sous certains aspects de cet astre. Floyer qui a écrit sur l'asthme dont il était lui-même attaqué, dit que ses accès étaient aussi assujetis aux mouvemens de la Lune, que les flots de l'Océan. Les attaques de cette maladie sont plus fréquentes dans les tems froids et humides, et

surtout lorsqu'on fait des excès; elles se renouvellent aussi chez quelques personnes, par l'effet de la chaleur, comme celle de l'atmosphère, d'une chambre échauffée, et du bain, elles sont chez ces mêmes personnes, plus fréquentes l'été et surtout dans les jours caniculaires, de même que quand l'atmosphère a diminué de pesanteur; c'est pourquoi les lieux élevés ne conviennent pas aux asthmatiques. Tout ce qui diminue la capacité du thorax, comme une ligature ou un emplâtre appliqué à la poitrine, peut rappeller l'accès, de même que la trop grande distention de l'estomac produite par les alimens, les boissons et les flatulences. Les exercices violens et généralement toutes les choses capables d'accélérer la circulation, sont nuisibles dans cette maladie.

L'asthme n'est guères dangereux que par les affections auxquelles il donne lieu, et un grand nombre d'asthmatiques vivent longtems. Il se termine promptement chez quelques jeunes-gens par la phtisie pulmonaire. Lorsqu'il a duré longtems, il finit ordinairement par l'hydrothorax, ou par un anévrisme du cœur ou des gros vaisseaux.

Le flux d'urine est salutaire aux asthmatiques. RHASÉS dit que s'il survient des abcès

aux jambes, c'est un bon signe. On peut prédire l'ydropisie, quand les urines ne coulent pas en suffisante qnantité. « Ceux que l'asthme » rend bossus, dit HYPPOCRATE, avant la puberté, périssent. Il en est de même de la » toux « (*Aph.* 46ᵉ *Sect. VI.*).

HOULIER rapporte qu'un asthmatique expectora une vomique enveloppée d'une membrane semblable à un œuf, et qu'il mourut bientôt après (*rara quaedam. Pag.* 584.). La dysurie qui survient dans l'asthme, est un bon signe, dit BAGLIVI, mais quand elle cesse tout-à-coup, l'accès revient.

L'asthme guérit rarement, mais on peut en modérer la violence, et en éloigner les attaques, par le régime, et les remédes. Le danger dans cette maladie est particulièrement dû à la difficulté que le sang éprouve à circuler dans les poumons; c'est pourquoi la saignée est le reméde le plus efficace dans les accès violens, et la faiblesse du pouls n'est pas une contre-indication, lorsque le malade est menacé de suffocation. Cette faiblesse du pouls est due à la violence du spasme; et souvent l'artère se développe, après ou pendant la saignée. Observez cependant que les saignées réitérées peuvent devenir très-nuisibles, et qu'elles favorisent les retours de l'asthme.

Il convient d'entretenir la liberté du ventre

par le moyen des lavemens et des doux laxatifs. Les grandes évacuations sont en général nuisibles. Les vomitifs sont extrêmement utiles, tant pour évacuer les saburres gastriques, que pour déterminer à la circonférence. L'émétique donné le soir, a souvent prévenu l'accès de la nuit. Les vésicatoires et surtout les cautères sont aussi très-convenables, surtout lorsque la maladie est encore récente.

Les toniques et notamment le quinquina, opérent de bons effets dans l'asthme humide. Observez que les martiaux sont presque toujours nuisibles, à moins qu'on ne les associe aux laxatifs.

Il y a des asthmatiques qui se trouvent bien de l'air des villes, et d'autres de celui de la compagne. En général ils ne supportent pas beaucoup de nourritures à la fois; le grand nombre se trouvent bien des alimens tirés du régne animal, pris avec modération. Ils doivent s'abstenir en général de ceux qui sont difficiles à digérer, qui diminuent la transpiration, et qui causent des vents; ils doivent boire peu de vin, s'abstenir des liqueurs fortes; des substances douces, sucrées et mielleuses; ces dernières, ainsi que l'avaient déja observé les anciens par rapport à l'asthme, affaiblissent le ton de l'estomac. Le café fait du bien à

la plupart, de même que les exercices à cheval, en voiture, et sur l'eau : la chaleur est nuisible ainsi que le froid, et les asthmatiques doivent garder un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Durant l'accès on doit emploier les adoucissans ; ce n'est que lorsque l'expectoration commence à avoir lieu, que l'on met en usage les béchiques excitans, comme l'oxymel scillitique, le kermés, et les autres préparations antimoniales *refractâ dosi.*

ESPÈCE 2. *Asthme convulsif*, *Mal caduc*, *Épilepsie des poumons* de *VAN-HELMONT.*

L'accès survient tout-à-coup, et commence par une douleur de poitrine ; les symptômes sont plus violens que dans la précédente ; il est précédé, ou accompagné du spasme ou de la convulsion de quelque partie. On doit rapporter à cette espèce, l'asthme *hystérique* qui est caractérisé par un sentiment de froid et une douleur au sommet de la tête, et *l'orthopnée spasmodique* qui consiste dans uue difficulté de respirer, telle que le malade est dans le plus grand danger d'être suffoqué. Celle-ci dépend d'un spasme violent du diaphragme, des poumons, ou du larinx. L'asthme convulsif ne se termine pas par l'expectoration, ou du moins celle-ci est peu abondante.

Cette affection est le plus sonvent symptô-

matique, et il faut pour lors attaquer la maladie principale : dans tous les cas, il est utile de prescrire les antispasmodiques, surtout l'éther et l'opium. J'ai vu de bons effets, dans l'accès de l'asthme convulsif occasionné par les passions, des embrocations faites avec la teinture de cantharides sur les muscles grands pectoraux et les bras.

ESPÈCE 3. *Asthme métastatique.*

On doit rapporter à cette espèce, l'asthme qui est décidé dans les cachectiques, par la surabondance de sérosités qui se portent sur les poumons et l'œdématisent. Il succède souvent à l'œdême des jambes qui disparaît soit spontanément, comme dans le frisson des fièvres intermittentes, soit par un traitement intempestif.

ESPÈCE 4. *Asthme pléthorique.*

DOWER a observé que cet asthme se modérait, et que les personnes qui y étaient sujetes, commençaient à expectorer, dès que le vent d'Est venait à souffler. Le rétablissement des évacuations supprimées, le régime végétal, les exercices modérés, les cautères, remédient à la pléthore. On prescrit durant les accès, les sels neutres, les acides, le nitre ; FLOYER préférait à ce dernier le muriate d'ammoniaque.

GENRE VII. *Palpitation.*

Mouvement convulsif violent du cœur, ou contractions de cet organe, qui s'exécutent avec plus de rapidité et de force que de coutume. Quelquefois le cœur frappe avec une telle violence les côtes, qu'il produit un son sensible.

ESPÈCE 1.ere. *Palpitation dépendante d'un vice organique du cœur, ou des gros vaisseaux.*

Telles sont l'ossification de quelques parties du cœur, sa grande dilatation, son inflammation, sa suppuration, l'induration des valvules, du péricarde, l'adhérence de celui-ci au cœur, les anévrismes de l'aorte et de l'artère pulmonaire, les polypes, les calculs et les vers contenus dans les ventricules et le péricarde, le rétrécisssement de l'aorte, l'ossification des vaisseaux précordiaux, l'engorgement et le squirre des poumons. Les palpitations occassionnées par ces différeetes causes, se renouvellent fréquemment, et s'accompagnent de la leypothimie; le malade sent une masse volumineuse qui bat contre les côtes; le pouls est quelquefois grand et dur, d'autresfois il est petit, faible, et plus souvent intermittent, même hors des accès. On peut rapporter à cette espèce le tremblement du cœur qui est une

légère palpitation avec dyspnée, cardialgie et un pouls inégal, dont les mouvemens correspondent à ceux du cœur. Ce tremblement est dans les maladies graves, l'avant-coureur de la mort.

Ces palpitations sont incurables, de même que les syncopes qui reconnaîssent les mêmes causes. On ne peut que prolonger la vie, en faisant éviter à ceux qui y sont sujets, toutes les choses qui peuvent accélérer le mouvement du sang, et en emploiant les moyens capables de prévenir la pléthore, et d'y remédier. La saignée produit du soulagement dans le plus grand nombre de cas, mais elle nuit, lorsqu'il y a faiblesse ou mobilité extrême.

Valsalva conseille dans les palpitations anévrismales, de tirer beaucoup de sang, de tenir le malade dans un repos absolu, et de diminuer chaque jour insensiblement de sa nourriture, jusqu'à ce qu'il soit affaibli, au point de ne pouvoir plus faire de mouvemens. Il cite des exemples de guérison d'anévrisme de l'aorte, opérée par ces moyens. Dehaën a réussi plusieurs fois à pallier les symptômes des anévrismes par la même méthode de traitement à laquelle il ajoutait l'usage habituel de quelques fondans doux. Les autispasmodiques et même l'opium lui ont souvent réussi, c'est qu'en effet un principe de maladie, ou une

cause d'irritation qui est soutenue depuis long-tems, dispose éminemment à l'état nerveux. VALSALVA a trouvé dans le cadâvre d'un homme qu'il avait guéri d'un anévrisme par les moyens débilitans, la partie de l'artère qui en avait été le siège, calleuse, en sorte que cet anévrisme avait eu une des solutions de l'inflammation qui se termine quelquefois par l'induration.

ESPECE 2. Palpitation pléthorique.

Elle dépend le plus souvent de la suppression de quelques évacuations sanguines périodiques ; les ventricules et les oreillettes ne peuvent se vuider librement, à l'occasion de la résistance que leur offre une trop grande masse de sang. La saignée et tous les moyens qui peuvent remédier à la pléthore, doivent être emploiés le plus promptement possible ; on doit en même tems chercher à rétablir les évacuations habituelles. HOFFMANN a vu de bons effets de la saignée répétée trois ou quatre fois l'année, et du régime rafraichissant, dans une jeune personne de dix-huit ans, qui était sujete aux palpitations occasionnées par la suppression d'une hémorragie nazale. C'est de cette espèce dont BAILLOU a parlé, lorsqu'il a dit : *uti in juvenibus ex ephebis excedentibus, quibus debet esse fréquens haemorragia, si ea desit, palpitatio potest contingere : ita*

etiam virginibus nondum menstruatis accidere potest, recurrente ad partes superiores sanguine (*Lib. I. Consil.*).

HOFFMANN dit, avoir vu de très-bons effets de l'usage de l'eau fraîche de source, bûe modérément dans de semblables palpitations.

ESPÈCE 3. *Palpitation produite par un exercice violent.*

Elle est l'effet du retour précipité du sang au cœur.

ESPÈCE 4. *Palpitation nerveuse.*

Elle est décidée par les vives affections de l'ame, chez les personnes très-sensibles et irritables, comme les hystériques, les hypocondriaques, les chlorotiques etc., et est le plus souvent symptômatique. On la fait cesser par le moyen de l'opium et des anti-spasmodiques, et principalement l'éther sulfurique. Souvent aussi les palpitations ont leur siège dans l'estomac; le café les excite fréquemment dans les personnes mobiles et délicates.

ESPÈCE 5. *Palpitation périodique.*

Elle revient par accès, comme les fièvres intermittentes, et dépend des mêmes causes.

ORDRE TROISIÈME.

Les Débilités ou Asthénies.

Cet ordre de maladies nerveuses est caractérisé par l'abolition ou la difficulté du senti-

ment, du mouvement, ou dans la fériation, ou la diminution des mouvemens vitaux, et souvent avec affection soporeuse.

GENRE I.er *Syncope.*

Elle est caractérisée par la faiblesse, ou la suspension momentanée de l'action du cœur et des poumons. Je comprend dans ce genre, la *Leypothimie*, la *Leypopsichie*, et *l'Asphixie.*

La *Leypothimie* est une défaillance ou une faiblesse subite et passagère; le pouls reste le même que dans l'état naturel, et le malade ne perd pas la connaissance.

La *Leypopsichie* est une diminution considérable des forces de la vie et des mouvemens naturels; le pouls et la respiration sont sensiblement plus faibles que dans l'état ordinaire; il y a froid, pâleur, obscurcissement des sens, et sueur froide avec perte de connaissance.

L'asphixie est une fériation subite et complette du mouvement et du sentiment; les pulsations du cœur et des artères manquent tout à coup ainsi que la respiration; le malade offre l'image de la mort; le froid et la pâleur cadâvéreuse sont répandus sur toute l'habitude du corps, et la vie semble entièrement éteinte.

On voit que ces trois espèces de syncopes ne sont qu'nne seule et même maladie, et qu'elles ne diffèrent que par leur degré d'intensité.

Espèce 1.ere. *Syncope cardiaque.*

Elle revient fréquemment et sans cause évidente; les malades éprouvent dans les intervalles, des violentes palpitations de cœur. Elle est produite par un vice de ce viscère ou des vaisseaux précordiaux. C'est de cette espèce qu'HYPPOCRATE a dit : *qui sæpè, vehementer, et absque manifestâ causâ, animo linquuntur, ex improviso moriuntur* (*Aph*, 41. *Sect. IV.*).

On doit rapporter à cette espèce 1.o celle produite par l'anévrisme du cœur; 2.o celle occasionnée par l'hydropisie du péricarde; 3.o celle observée par LANZONI, et qui était dûe à des pierres contenues dans le cœur; 4.o celle à laquelle donnent lieu les concrétions polypeuses; et 5.o la syncope ou asphixie dont parle VALSALVA, et qui dépend de l'adhérence de la surface externe du cœur aux parties voisines. Les auteurs qui ont traité de ces syncopes, ont donné les signes auxquels on pouvait les distinguer; mais ils sont infidels et incertains. Au reste dès que leur certitude serait démontrée, l'art n'offre point

de secours contre les syncopes cardiaques, et les malades n'en périraient pas moins.

ESPÈCE 2. *Syncope produite par les passions, ou par l'antipathie.*

ESPÈCE 3. *Syncope vénéneuse.*

ESPÈCE 4. *Syncope produite par l'ouverture d'un abcès soit interne soit externe.*

A tumoris intùs ruptione, exsolutio, vomitus, et animi diliquium fit (*Aph.* 8. *Section VII.*).

ESPÈCE 5. *Syncope par le sphacèle.*

ESPÈCE 6. *Syncope par les violentes douleurs.*

ESPÈCE 7. *Syncope par la saignée.*

ESPÈCE 8. *Syncope traumatique.*

ESPÈCE 9. *Syncope gastrique.*

Elle vient de l'embarras de l'estomac et accompagne souvent la cardialgie.

ESPÈCE 10. *Syncope par inanition.*

ESPÈCE 11. *Syncope fébrile.*

Elle est d'un très-mauvais augure.

ESPÈCE 12. *Syncope pléthorique.*

ESPÈCE 13. *Syncope hystérique, épileptique de* VAN-HELMONT.

Elle est familière aux personnes hystériques et hypocondriaques, et est déterminée chez elles, par la plus légère affection de l'âme, les odeurs etc. Elle s'accompagne de spasmes passagers, de douleurs en différentes parties

et d'autres symptômes plus effrayans que dangereux.

Espèce 14. *Syncope scorbutique.*

Espèce 15. *Syncope métastatique.*

On voit d'après l'énumération de ces diverses espèces de syncopes, que leurs causes étant très-variées, leur traitement ne saurait être le même. La saignée n'est utile que dans la défaillance occasionnée par la pléthore, et est nuisible dans toutes les autres ; il faut au contraire réveiller l'énergie du principe sensitif, par les moyens excitans, comme par la vapeur des sels volatils, l'aspersion de l'eau froide sur le visage, l'introduction des sternulatoires dans le nez, l'irritation du canal intestinal, les frictions, l'urtication, les titillations, les vésicatoires, les ventouses etc. Ces mêmes moyens seraient pernicieux dans la pléthorique, et ils ont plus d'une fois donné promptement la mort.

Le traitement des syncopes hystériques, exige l'usage des remédes connus sous le nom d'*antihystériques* ; lorsqu'elles s'accompagnent de mouvemens convulsifs dans quelques parties, on emploie avec succès les bains tièdes.

Dans les syncopes gastriques, rien n'est plus avantageux que le vomissement ; on le favorise avec l'eau tiède, ou l'ipécacuana.

Tous ces moyens ne conviennent que dans

le tems même de la syncope, mais l'on ne peut parvenir à en empêcher les retours, qu'en attaquant la cause qui leur donne lieu.

Espèce 16. Asphixie par submersion.

Pour avoir une idée de cette espèce d'asphixie, ainsi que de toutes celles qui sont occasionnées par le défaut de respiration, j'exposerai les résultats des expériences faites sur les animaux vivans.

1.° Lorsqu'on plonge un animal dans l'eau, il éprouve une gêne dans la poitrine, fait des efforts pour s'en débarraser, et s'élever à la surface de l'eau; le pouls diminue et devient de plus en plus faible et fréquent; bientôt la respiration ne pouvant s'exercer, il cesse de se débattre, devient bleu surtout à la face et aux lèvres, le pouls s'éteint tout à fait, les sphincters se relâchent, et il reste sans sentiment et sans vie.

Si on fait dans ce moment l'ouverture de l'animal, on observe que la surface externe du cerveau est d'une couleur plus obscure que de coutume; mais les vaisseaux ne sont point gorgés de sang, et l'on n'apperçoit aucun signe d'extravasatiou. L'intérieur des poumons contient une grande quantité d'un fluide écumeux; les veines et les artères pulmonaires, et les cavités du cœur sont remplies de sang noir, excepté le ventricule gauche qui ne l'est

qu'à moitié; mais les troncs artériels qui en sortent et leurs ramifications en contiennent de grandes quantités. Les deux cavités droites du cœur sont encore susceptibles de se contracter, et les deux gauches de ce viscère surtout le ventricule ne conservent qu'une bien moindre irritabilité.

2.° Il ne passe que très-peu d'eau dans ces poumons des animaux submergés; elle s'y trouve mêlée du mucus pulmonaire, et d'air qui la rendent écumeuse.

3.° L'eau introduite dans les poumons ne produit point les symptômes qui accompagnent la submersion; car après avoir injecté dans leur intérieur, au moyen d'une petite ouverture faite à la trachée artère de trois chats, deux onces d'eau; ces animaux n'éprouvèrent d'autre incommodité, qu'un peu de difficulté de respirer. On peut conclure de ces expériences, que ce n'est qu'indirectement, et en interceptant le passage de l'air dans les poumons, que l'eau cause les phénomènes de la submersion.

4.° D'après les expériences de Goodwin, 1.° les poumons contiennent encore 109 pouces cubes d'air, après une expiration complette, et cette quantité n'est augmentée lors de l'inspiration, que de 14 pouces, 2.° de dilatation des poumons après l'expiration, est à celle

de ces organes après l'expiration, comme 109 : 123 ; 3.° le sang artériel circule dans les vaisseaux pulmonaires durant tous les périodes de respiration naturelle ; 4.° la circulation après l'expiration, est assez libre pour conserver la vie et l'intégrité des fonctions de tout le systême ; par conséquent la dilatation des poumons n'a pas uniquement pour but la circulation du sang dans ces organes.

Les principaux effets de la respiration, sont la chaleur animale, et la conversion du sang veineux en sang ertériel. Le gaz oxigène de l'air atmosphérique s'unit à l'hydrogène et au carbone des poumons, et forme avec eux, de l'eau et de l'acide carbonique qui sont rejetés par l'expiration, tandis qu'une certaine quantité d'oxigène se combine avec le sang, et lui donne la propriété d'exciter l'oreillette et le ventricule gauches du cœur, et c'est de cette manière que le sang veineux repasse à l'état de sang artériel. Dans le même tems que ces différentes combinaisons de l'oxigène ont lieu, il s'en dégage une certaine quantité de calorique, qui est reçu par le sang des veines pulmonaires et qui se renouvellant à chaque instant, entretient constamment la chaleur animale à peu prés au même degré. Tous ces faits sont prouvés par des expériences décisives ;

et

et la mort des asphixiés n'est due qu'à la perte que fait le sang de ses qualités vitales, perte qui a nécessairement lieu, dès que la respiration vient à cesser.

LOWER avait déja observé, que le sang qui jaillit de la veine pulmonaire ouverte dans les animaux vivans, était d'une couleur vive, et que celui de l'artère pulmonaire avait une couleur noire. GOODVIN a répété de semblables expériences sur des gros chiens auxquels il avait enlevé le sternum; après avoir découvert les troncs des veines et des artères pulmonaires, et enflé les poumons avec un soufflet, il a observé, ainsi que l'avait déja fait VÉSALE, que durant l'insufflation, le sang de l'artère pulmonaire était noir, et celui de la veine d'une couleur vive, mais quand le soufflet cessait de jouer l'espace d'une minute, le sang devenait noir dans les veines, ainsi que dans les artères; ces expériences réitérées plusieurs fois, ont toujours donné les mêmes résultats.

Ce qui prouve que la couleur du sang est dûe principalement au Gaz oxigène, 1.° c'est que ce dernier en contact avec lui, lui communique une couleur vive et disparaît en partie; 2.° si on dilate les poumons d'un animal, avec ce Gaz, le sang prend aussitôt cette couleur; 3.° il paraît que c'est à travers les

membranes des vaisseaux pulmonaires, que s'opèrent le dégagement du carbone et de l'hydrogène, ainsi que l'absorption de l'oxigène et du calorique. PRIESTLEY avait déjà observé, que l'air de l'atmosphère changeait la couleur du sang, même à travers les membranes d'une vessie.

Les phénomènes auxquels donne lieu le défaut de respiration, prouvent que le cœur cesse de se contracter, et que la vie s'éteint, non pas parceque le sang devient noir, mais parceque le sang qui y aborde, n'est plus pour lui un stimulus vital. Ainsi il est démontré que le sang acquiert dans les poumons, au moyen de la respiration, la qualité stimulante *spécifique* propre à exciter l'action des cavités gauches du cœur dont la sensibilité diffère de celle des cavités droites.

Les asphixies dépendent donc de la non conversion du sang veineux en sang artériel, et tout ce qui peut empêcher ce changement, comme la submersion, la suspension, l'inspiration des Gas non respirables, doit être regardé comme cause des asphixies.

Comme l'action des poumons et du cœur est suspendue dans cette affection, l'indication curative est de la réintégrer. On y parvient, en rétablissant la chaleur et la respiration. On doit observer d'abord le degré de température

de l'asphixié, et si elle est plus basse que le 98.e degré de l'échelle de FAREYNITH, qui correspond au 29.e de celle de RÉAUMUR, il faut l'élever uniformément et par degrés successifs à ce dernier, mais pas au delà du 100.e de FAREYNITH, ou du 30.e ½ de RÉAUMUR; car la chaleur appliquée trop rapidement, ou à un degré trop haut, détruit promptement dans cette circonstance, le principe vital. Il convient encore de souffler de l'air et principalement du Gas oxygène, lorsqu'on en a sous la main, dans les poumons, mais il faut y en introduire à la fois de grandes quantités, au moins 100 pouces cubes, et l'en retirer à chaque fois, avant que d'en faire passer de nouveau; en effet la première inspiration qui a lieu lors de la cessation spontanée de la syncope, est toujours très-profonde.

GOODVIN borne le traitement des asphixies à ces moyens, et rejette entièrement les autres. Je ne suis point en cela de son avis, car l'observation dépose en faveur des excitans appliqués à l'organe extérieur, et au tube intestinal.

Les frictions sur l'habitude du corps, sont très-utiles, non seulement comme excitantes, mais encore comme caléfiantes; et plus d'une

fois on a arraché des bras de la mort, des asphixiés par cause de submersion, en leur couvrant le corps avec des cendres chaudes, ou du sel.

On a également obtenu d'heureux effets, des lavemens âcres et de la fumée de tabac introduite dans les intestins, ainsi que de l'application des stimulans actifs, tels que l'ammoniaque etc., aux parties les plus sensibles, comme le nez et la bouche. Mais il est dangereux de faire avaler ces substances, tant que la déglutition n'est pas libre, et lorsqu'elle est rétablie, il est plus sur de faire passer un vomitif, et ensuite quelques cueillerées de vin. Il me paraît certain d'après les expériences faites sur les animaux, que l'on obtiendrait de grands effets de l'électricité. Tous ces moyens doivent être soutenus durant plusieurs heures; souvent les malades ne donnent des signes de vie, qu'après avoir, pour ainsi dire, épuisé la patience des hommes bienfaisans qui leur donnent des secours. La saignée est nuisible: elle ne peut être utile, que quand le malade ayant recouvré ses sens, il lui reste beaucoup de gêne pour respirer.

ESPÈCE 17. *Asphixie méphitique.*

Elle est occasionnée par les exhalaisons des mines, par la vapeur du moût de vin en fermentation, du charbon. etc. L'exposition à l'air,

les aspersions et les immersions d'eau froide, sont utiles dans les premiers momens; ensuite on emploie les caléfians, et les excitans.

Espèce 18.' *Asphixie plombagineuse*, *Plomb.*

Elle attaque les vuidangeurs, et est décidée par les vapeurs qui s'élevent des latrines, lorsqu'on casse une espèce de croûte qui se forme sur la surface des excrémens. Ces vapeurs sont très-septiques, et produisent rapidement la putréfaction dans les corps qui les ont reçues. Elles sont plus légères que l'air, un peu inflammables, et l'eau ne les absorbe pas.

Les symptômes de l'asphixie plombagineuse, sont les mêmes que ceux des autres asphixies; mais lorsque ceux qui en sont affectés, donnent des signes de vie, leur ventre se tuméfie prodigieusement, et la bouche se remplit d'une écume sanguinolente; la respiration et la parole ne reviennent que lentement, par degrés, après des vomissemens et des flux de ventre. Ceux qui n'ont cette asphixie que dans un faible degré, éprouvent seulement la dyspnée, qui ne se dissipe qu'après de grands efforts comme convulsifs.

Ceux qui sont attaqués de cette asphixie, exhalent des miasmes putrides morbifères qui décident une maladie septique nervale très-grave, chez ceux dans lesquels ils se sont introduits par

la voie de la contagion : le corps de ces derniers répand une puanteur horrible, et est frappé de spasmes et de mouvemens convulsifs, qui approchent souvent du tétanos et de l'épilepsie, et qui continuent jusqu'à ce qu'il survienne des vomissemens spontanés de matières noires et fétides. A ces symptômes succèdent des douleurs qui durent plusieurs jours, et qui ne diminuent que lorsqu'il se fait une éruption de taches élevées, dures, rouges et très-prurigineuses : lorsque cette éruption vient à disparaître tout à coup, il survient une toux violente, convulsive et analogue à la toux férine des enfans, avec de violentes douleurs d'estomac, et des extrémités d'un côté, et leur immobilité. Les sinapismes seuls ont procuré du soulagement dans ce cas ; les émolliens, les narcotiques, les sudorifiques, et les acides pris intérieurement n'ont produit aucun effet, et les ammoniaquaux ont paru nuisibles. Le Cit. Hallé rapporte l'observation d'un homme qui fut attaqué de cette espèce d'asphixie, et qui eut à sa suite pendant plusieurs mois, une angine opiniâtre avec une éruption de taches rouges moins élevées et moins dures que celles qui étaient survenues dans le cours de la maladie.

Il est une autre affection qui dépend de la même cause, et qui est familière aux vuidan-

geurs, la *mitte* ; c'est une inflammation particulière des yeux, et qui est souvent suivie de la cécité. On en distingue trois sortes, la *mitte coulante* ou *humide*, la *mitte grasse*, et la *mitte grasse tardive*. La première espèce est caractérisée par la tumeur, la rougeur des yeux, et un écoulement aqueux qui guérit bientôt la maladie.

La mitte grasse ou sèche présente les mêmes symptômes que la précédente, à cette différence près qu'il n'y a point d'écoulement, et que la tumeur et la rougeur sont bien plus considérables; les douleurs sont augmentées par la chaleur externe, par le vin et le régime échauffant. Il est nécessaire que le malade s'expose à l'air frais, qu'il emploie des lotions et des fomentations froides, qu'il use de boissons réfrigérantes, et d'un régime analogue. On parvient à rendre humide cette espèce de mitte, et à en hâter la guérison au moyen des sternutatoires administrés dès le principe.

La mitte sèche tardive débute la nuit suivante du travail des vuidangeurs, par une douleur au front que les ouvriers appellent le *fronton*, et qui éveille le malade; l'inflammation des yeux ne tarde pas à paraître, et ne s'accompagne d'aucune espèce d'écoulement des yeux. Les mittes sont fréquentes, et toutes les fosses d'aisance y donnent lieu; il n'en est

pas de même de l'asphixie plombagineuse : il paraît qu'il n'y a que les latrines où pourrissent des substances animales, qui y exposent les ouvriers. On a observé aussi que ceux-ci sont moins sujets que les autres hommes à quelques maladies de peau; mais leur vie est de moitié plus courte, et s'ils ont le malheur d'être infectés du virus vénérien, et qu'ils ne cessent pas bientôt leurs travaux, le mal s'aggrave tellement dans l'espace de 15 jours, qu'il devient entièrement incurable.

Espèce 22. Asphixie par le froid.

Telle fut celle qu'éprouvèrent un grand nombre de soldats de l'armée Française à son retour de Prague. Elle commence par une propension invincible au sommeil, et ceux qui ont le malheur de s'y liver, ne tardent pas à tomber dans cette asphixie qui est bientôt suivie de la mort.

Lorsqu'un homme qui a été saisi par le froid, peut encore avaler, il faut lui donner sans perdre de tems, des cordiaux et des sudorifiques, et le mettre à l'instant dans un fumier chaud. Les médecins du Nord qui voient cette maladie plus fréquemment que nous, emploient les frictions sur tout le corps, et lavent les parties gelées avec l'eau froide, ou la neige, ou plongent les malades dans un bain froid, afin de dégeler les membres

peu à peu, avant que de les laver avec l'eau tiède, et cette méthode est presque toujours suivie de succès.

ESPÈCE 23. *Asphixie par une passion de l'âme.*

AUGUSTIN parle d'un moine qui perdait quand il voulait, le sentiment et le mouvement CHEYNE rapporte que le Colonel TOWSHEND tombait en asphixie à volonté. Les antispasmodiques sont très-bien indiqués dans cette espèce, et la saignée est éminemment utile, dès même que le pouls serait faible.

ESPÈCE 24. *Asphixie hystérique.*

Les dents sont très-serrées dans cette espèce qui est précédée des symptômes hystériques. Il faut emploier les antihystériques, les excitans et surtout la brûlure des talons. Il ne faut pas se presser de donner la sépulture, à moins que l'odeur fétide qui s'exhale du corps, ne laisse aucune incertitude sur la mort. On a vu quelquefois revenir à la vie des personnes que l'on croyait mortes, après être restées très-longtems dans cet état.

ESPÈCE 25. *Asphixie causée par la foudre.*

ESPÊCE 26. *Asphixie des néophites.*

Elle dépend de ce que l'accouchement est précoce, ou de ce qu'il a été laborienx. L'enfant vient au monde sans crier, parait im-

mobile et sans respiration; mais l'on sent ordinairement le cœur et le cordon ombilical battre faiblement. Les excitans, les frictions avec le vin chaud, et l'insufflation des poumons, sont les moyens auxquels il convient de recourir le plus promptement possible.

GENRE II. *Paralysie.*

Abolition ou diminution des mouvemens volontaires ou du sentiment, et souvent des mouvemens et du sentiment à la fois, dans quelques parties du corps, quelquefois avec assoupissement. Il y a donc en général deux sortes de paralysie, l'une parfaite et complette dans laquelle il y a lésion du sentiment et des mouvemens libres, et la paralysie imparfaite, ou incomplette appelée aussi *parésie*, dans laquelle il n'y a que l'une de ces deux fonctions de lésée.

La paralysie consiste dans l'interruption du commerce d'action d'une partie avec le centre de sensibilité auquel elle correspond proprement et immédiatement. Dans cette circonstance, l'organe perçoit à la vérité les impressions externes, mais il ne les transmet pas au centre commun dont il ne reçoit plus l'influence vitale: c'est pourquoi l'individu n'a pas la conscience des sensations qu'éprouve la partie paralysée. *Repetoitaque*, disait VAN-HELMONT (*De lithiasi. Cap. IX.*), *quod dolor*

ac sensus fiant immediatè in loco seu centro injuriato, nec petito cerebri concursu; sufficit namque lumen vitale ipsius animœ sensitivœ per omnes corporis partes diffusum, etenim sensus est juxta organi diversitates.

Les organes paralysés ont donc une existence isolée, et sont réduits à leur vie propre, *propriâ vivunt quadrâ.*

Observez que dans le plus grand nombre de cas, la paralysie est causée par l'interception du commerce des parties avec le cerveau, interruption qui est occasionnée par des vices de ce foyer de sensibilité, ou de ses ramifications. Cette maladie a beaucoup d'affinité avec l'apoplexie ; elle dépend fréquemment des mêmes causes, et ces deux affections se convertissent souvent l'une en l'autre.

Le prognostic de la paralysie est différent en raison des causes, et de leur degré d'action. Celle produite par un vice du cerveau, est ordinairement incurable. Elle est plus ou moins difficile à guérir, selon que le sentiment et le mouvement sont plus ou moins diminués. Elle se dissipe plus aisément, lorsqu'elle s'accompagne de douleur, ou d'un sentiment de formication. En général les paralysies partielles sont moins fâcheuses que les générales ; cependant les premières, quand elles sont occasionnées par la section, le froisse-

ment, ou l'érosion des nerfs, ne se guérissent jamais, non plus que celles produites par le gonflement des vertèbres. Celles qui sont l'effet des luxations, se dissipent par la réduction faitte dès le principe.

La paralysie qui dépend de quelque cause externe comprimante, se guérit en faisant cesser la compression, pourvu que les nerfs n'aient pas été froissés, et qu'elle n'ait pas duré bien longtems. Plus la paralysie est ancienne, et plus elle cède difficilement à l'action des moyens curatifs; celle des extrémités inférieures se dissipe plus aisément que celle des bras: celle qui survient après la dyssenterie négligée ou mal traitée, se guérit pour l'ordinaire. Le froid de la partie paralysée, est d'un mauvais augure; mais si cette partie conserve sa chaleur naturelle, c'est un signe favorable.

La paralysie est incurable, quand la partie affectée, devient maigre ou œdémateuse. Le tremblement est un bon signe. Elle est rarement curable chez les vieillards; et elle est en général plus difficile à guérir l'hiver que l'été.

La fièvre qui survient dans le commencement de la paralysie qui dépend d'une cause froide, la dissipe ordinairement, surtout lorsqu'elle a le type intermittent, et qu'elle oc-

casionne des sueurs. Elle est également salutaire dans les paralysies produites par les passions, mais elle est funeste dans celles qui sont décidées par des causes chaudes : elle les augmente et les aggrave. Les hémorragies et la diarrhée ont quelquefois été utiles dans les paralysies récentes, chez les jeunes gens forts et robustes.

WILLIS a remarqué dans les cadâvres des personnes mortes de la paralysie, que les corps cannelés du cerveau étaient très-mous, décolorés et oblitérés ; LANGHAUSIUS y a observé aussi des lésions graves.

Le traitement de la paralysie diffère peu de celui de l'apoplexie; les stimulans sont souvent nuisibles dans l'une et dans l'autre, parce-qu'on les emploie à contre-tems, comme lorsqu'il y a pléthore, ou lorsque la première survient à la suite d'une apoplexie. En général les stimulans externes sont inutiles, lorsque la paralysie a son siège dans le cerveau, et on ne doit jamais les emploier dans le principe ; telle est la raison pour laquelle on voit si souvent la paralysie s'aggraver par l'usage des eaux thermales, ainsi que l'avait déja observé WILLIS ; souvent elles ont produites dans ces circonstances, des apoplexies mortelles, en augmentant les congestions cérébrales. Ces eaux ont parues quelquefois modérer la para-

lysie qui succède à la goutte ; mais elle est revenue ensuite avec plus de force. Les linimens volatils et stimulans font empirer la maladie dans les cas de pléthore, de même que les vésicatoires. Les bouillons de vipères et d'écrevisses ont produit de semblables effets dans les mêmes cas, à raison de leur alcalescence ; ils ne peuvent convenir, ainsi que les eaux thermales et les douches, que dans les paralysies séreuses. En général les remèdes stimulans ne doivent être emploiés, que quand la pléthore est dissipée, et lorsque la tension ou la plénitude des vaisseaux sanguins sont diminuées, au point que le système nerveux en est très-affaibli, et la circulation ralentie.

On a emploié avec succès l'électrisation dans quelques espèces de paralysie. Ce moyen est le stimulant le plus puissant connu : il agit bien sensiblement sur les systêmes nerveux et vasculaire. Mais comme son action est très-forte, et qu'elle tend à détruire la mobilité nerveuse, on ne doit jamais s'en servir qu'avec beaucoup de circonspection. On en obtient de plus heureux effets, en la réitérant fréquemment et d'une manière modérée, qu'en l'administrant fortement. Elle convient surtout dans les paralysies produites par les poisons narcotiques, et dans celles qui attaquent les

constitutions lâches et peu irritables. En général l'électricité réussit assez bien dans les paralysies qui dépendent de causes froides.

Espèce 1.ere *Paraplégie.*

Paralysie de toutes les parties au dessous de la tête, avec écoulement involontaire des urines, de la semence, et quelquefois avec marasme, et privation du tact.

Espèce 2. *Paraplexie.*

Affaiblissement extrême du sentiment et du mouvement de l'un ou de l'autre côté, ou de tous les deux à la fois dans la moitié transversale du corps.

Espèce 3. *Hémiplégie.*

Paralysie d'une des moitiés latérales du corps, exceptée la tête, et qui succède ordinairement à l'apoplexie: elle est le plus souvent pléthorique, quelquefois spasmodique: on la voit remplacer les maux de tête violens chez les hypocondriaques. Elle est d'autres-fois séreuse, comme chez les cachectiques, les vieillards, ceux qui ont abusé des aqueux et des relâchans, ou chez lesquels des écoulemens séreux habituels se sont supprimés.

L'hémiplégie peut être occasionnée par une affection gastro-bilieuse; Stoll parle d'une hémiplégie qu'il guérit par les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, et les frictions avec

l'esprit de serpolet et la teinture de cantharides sur l'épine dorsale et les parties affectées, et ensuite par l'usage des pillules avec la gomme ammoniaque, la myrrhe et un peu d'aloës.

Espèce 4. *Parésie*,

Paralysie incomplette, abolition ou diminutiou du mouvement ou du sentiment. Cullen a vu une personne privée de la la faculté d'exercer les mouvemens volontaires, et qui jouissait d'une sensibilité plus grande dans le bras paralytique qu'auparavant : elle perdit au bout de quelque tems le sentiment dans le bras sain, et le conserva dans celui qui était affecté ; la circulation même était aussi forte dans le dernier qu'avant qu'il ne fût affecté ; elle diminua dans le bras privé du mouvement. On a vu aussi des malades exercer les mouvemens qui exigeaient le plus de forces, et n'éprouver aucun sentiment dans les organes du mouvement, au point de ne pas sentir les piqûres les plus vives, pas même l'impression du feu. Galien rapporte que le Sophiste Pausanias remuait facilement les doigts, quoiqu'ils fûssent entièrement privés de la faculté de sentir.

Espèce 5 *Paralysie pléthorique.*

Elle est ordinairement hémiplégique, et presque toujours précédée, ou suivie d'une

attaque d'apoplexie. Le traitement est le même que celui de l'apoplexie plethorique : les saignées générales et locales sont les premiers moyens qu'il faut mettre en usage, et elles doivent être pratiquées, ainsi que le conseillait déja Arétée (*de morbis. acut. cap.* 4.), du côté qui n'est pas affecté ; 1.° parceque l'on est plus sûr de tirer du sang de ce côté que de l'autre ; 2.° Cette saignée dégorge davantage la partie paralysée, et les ouvertures de cadâvres démontrent, que dans les paralysies, c'est le côté opposé du cerveau qui est le siège de la maladie ; 3.° enfin la saignée est alors tout à la fois évacuative et révulsive.

Espèce 6. Paralysie pituiteuse.

Elle attaque les tempéramens pituiteux, les cachectiques et les vieillards. Les maisons humides et nouvellement bâties donnent fréquemment lieu à cette espèce. Ceux qui sont habituellement dans l'eau, y sont exposés, de même que les personnes qui abusent des eaux minérales. L'hiver est la saison où cette paralysie est la plus commune.

Le traitement consiste dans l'usage des émétiques et des purgatifs violens, des stimulans tant internes qu'externes et surtout l'électrisation, celui des eaux thermales salines, des douches,

des épispastiques, des diurétiques, des sudorifiques et des toniques.

Espèce 7. Paralysie bilieuse de Fernel.

Elle succède à la colique bilieuse. Paul d'Égine en a parlé avant Fernel. Les bains sont le moyen le plus efficace et le plus propre à la dissiper.

Espèce 8. Paralysie apostémateuse.

Elle dépend d'un abcès au cerveau, et est ordinairement mortelle. Néanmoins Dehaën en a vu trois de cette espèce, guérir par l'expectoration purulente.

Espèce 9. Paralysie hydrocéphalique.

Elle occupe pour l'ordinaire les extrémités inférieures.

Espèce 10. Paralysie scrofuleuse.

Elle dépend d'un vice scrofuleux, et de la compression que les glandes engorgées font sur les nerfs.

Espèce 11. Paralysie scorbutique.

L'électricité est inutile; il n'y a que les antiscorbutiques et les sucs des végétaux frais qui puissent la guérir.

Espèce 12. Paralysie syphilitique.

Elle est ordinairement paraplectique et incurable. On peut néanmoins tenter le traitement antivénérien, et ensuite administrer l'électricité.

Espèce 13. Paralysie arthritique.

ESPÈCE 14. *Paralysie rhumatismale*

Elle s'accompagne d'un sentiment de formication, et de l'atrophie des parties paralysées. Elle se manifeste quelquefois à la suite de la fièvre tierce, et céde à l'électrisation, à l'usage de l'infusion des fleurs d'arnica, et à l'application des vésicatoires dans le voisinage des parties affectées.

ESPÈCE 15. *Paralysie métastatique.*

ESPÈCE 16. *Paralysie produite par les narcotiques.*

ESPÈCE 17. *Paralysie arsénicale.*

Elle s'accompagne de douleurs qui sont à-peu-près semblables à celles du rhumatisme.

ESPÈCE 18. *Paralysie saturnine.*

Elle survient dans la colique saturnine, et affecte particulièrement les extrémités supérieures; elle commence par un sentiment de formication et une stupeur auxquels succèdent de violentes coliques et la constipation; elle alterne fréquemment avec les coliques et les douleurs articulaires. Quelques auteurs ont regardé cette paralysie comme métastatique; mais ce qui prouve qu'elle ne l'est pas, c'est qu'elle survient quelquefois avant la colique, et d'autresfois elle se manifeste, lorsque cette dernière est déja établie, sans que celle-ci diminue, quelquefois même elle augmente.

Espèce 19. Paralysie fébrile.

Elle a lieu quelquefois dans les fièvres continues comme les éruptives, dans les inflammatoires et dans les pneumonies. Hyppocrate remarque dans les *coaques*, que les grandes inflammations des poumons, en comprimant fortement un des côtés de la poitrine, décide la paralysie de ce côté.

Espèce 20. Paralysie périodique.

Elle a le type d'une fièvre intermittente, et se guérit par les mêmes moyens.

Espèce 21. Paralysie par épuisement.

Elle survient à la suite des grandes évacuations, des longues maladies etc. Elle attaque spécialement ceux qui se livrent avec excès aux plaisirs vénériens.

Espèce 22. hémiplégie croisée.

Elle est caractérisée par la paralysie du bras d'un côté, et du pied de l'autre. On l'a vue survenir à la suite des dyssenteries épidémiques arrêtées mal-à-propos par les astringens et les opiatiques : elle attaque subitement les convalescens qui commencent à marcher ; le plus souvent elle s'accompagne de douleurs arthritiques.

Les toniques, les fortifians, les antispasmodiques, les frictions sèches, les embrocations aromatiques, et les eaux thermales, conviennent dans cette espèce.

Espèce 23. *Paralysie polonaise.*

Elle a lieu, quand on a coupé imprudemment les cheveux aux personnes affectées de la plique.

Espèce 24. *Paralysie sénile.*

Elle succède souvent au tremblement des vieillards, et dépend des mêmes causes : on ne doit point employer les spiritueux ni les stimulans dans cette espèce ; ce sont au contraire les vapeurs, les bains d'eau tiède et les applications émollientes qui sont les moyens les plus convenables ; mais il ne faut pas en abuser.

Espèce 25. *Paralysie décidée par les passions.*

Les passions violentes, et surtout la colère et la terreur, ont souvent donné lieu à la paralysie ; quelquefois aussi elles ont guéri des paralytiques, et surtout la terreur.

Espèce 26. *Paralysie spasmodique.*

Elle dépend d'une contraction spasmodique de quelques muscles, telle que leurs antagonistes sont privés de la liberté d'agir. Ce sont les remédes antispasmodiques qui conviennent dans cette circonstance. Il n'y a point de relâchement dans les parties affectées. On peut rapporter à cette espèce, la paralysie hystérique, et celle qui est décidée par les violen-

tes douleurs, comme l'hépatalgie calculeuse, et la paralysie épileptique qui est incurable.

ESPÈCE 27. *Paralysie produite par une vomique.*

C'est en comprimant les ganglions thoraciques et surtout le ganglion supérieur qui entre dans les nerfs du bras, que la vomique produit la paralysie d'une ou des deux extrémités supérieures. Cette paralysie se dissipe d'elle-même, quand la vomique n'existe plus. L'engourdissement du bras qu'on observe dans l'hydrothorax, et dans l'empyème, dépend d'une semblable compression.

ESPÈCE 28. *Paralysie traumatique.*

ESPÈCE 29. *Paralysie occasionnée par la carie des vertèbres.*

Le résultat de la carie des vertèbres lombaires connue sous le nom de *mal vertébral* qui a été très-bien décrit par POTT, est la courbure de le colonne épinière, et la paralysie des extrémités inférieures. Dans la plupart des cas qui proviennent de cause interne, c'est le virus scrofuleux qui en est la cause. Les enfans y sont plus sujets que les adultes. Quand la carie attaque les vertèbres dorsales, ce sont les extrémités supérieures que la paralysie occupe : la carie débute dans tous les cas par la partie interne de l'os. On a vu quelquefois, quoique rarement les pro-

grès de cette affection, arrêtés par le moyen de la cautérisation faite près de la carie.

ESPÈCE 30. *Paralysie causée par le spina bifida (Hydrorachitis.)*.

GENRE III. *Cataphora*, *Coma somnolentum*, *Somnolence*.

Assoupissement continuel, sans fièvre et sans délire; lorsqu'on réveille le malade, il ouvre les yeux, répond, se meut et se rendort; la respiration s'exerce comme dans l'état naturel. Cet état est quelquefois chronique, et on l'a vu durer des années entières; il est d'autant plus dangereux, que l'on est plus avancé en âge. Il exige d'être combattu de bonne heure, par les purgatifs, les excitans et les toniques. La cataphore est quelquefois produite par le scorbut, la goutte, l'hydrocéphale, les exanthêmes etc.

GENRE IV. *Carus*.

Assoupissement profond dont l'on peut retirer à peine le malade; la respiration est dans l'etat naturel, mais la déglutition est difficile; si on excite le malade par les pincemens ou les piqûres, il ouvre les yeux, les referme aussitôt, et sans répondre aux questions qu'on lui fait. Cet état est souvent un symptôme de la fièvre, ou de l'hystérie. Il reconnaît les mêmes causes que l'apoplexie dont il est un premier degré.

GENRE V. *Catalepsie.*

Suspension de l'exercice des sens et des mouvemens volontaires; le pouls et la respiration sont forts lents et à peine sensibles, les membres conservent l'attitude qu'ils avaient lors de l'attaque qui est subite, et ils prennent et retiennent toutes les situations qu'on leur donne. Cette affection est quelquefois périodique, ne dure ordinairement que quelques minutes, et les malades ne se souviennent de rien de ce qui s'est passé pendant l'accès; elle est le plus souvent déterminée par les passions, et attaque principalement les femmes hystériques et celles qui sont mélancoliques. On l'a vue quelquefois produite par les vers, par la fumée du charbon, et par la suppression des régles. Elle attaque quelquefois aussi les malades dans le cours des fièvres tierces ou quartes invétérées.

Les accès de catalepsie sont rarement mortels; cette affection n'est dangereuse, que par les maladies auxquelles elle donne lieu, et qui sont l'apoplexie; la paralysie, l'hydropisie et la consomption.

On a quelquefois réussi à en prévenir le retour, par le moyen de l'électrisation. Comme l'accès se termine souvent par une hémorragie nazale, il est utile de la provoquer, au

moyen d'une paille ou d'une plume dont on a coupé la barbe de très-près, qu'on introduit dans le nez, et qu'on promène dans son intérieur. Cette pratique propre à décider l'hémorragie nazale, était mise en usage par les anciens, et a été recommandée par ARÉTÉE (*Liv.* 7. *pag.* 124.).

GENRE VI. *Extase.*

L'extase a beaucoup de rapport avec la catalepsie. Dans ces deux états, le repos du corps est absolu, et le sommeil des sens profond; ils ne diffèrent, qu'en ce que dans la catalepsie, le corps prend et retient toutes les attitudes qu'on lui donne, et que quand on s'éveille, on n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé durant l'accès; au lieu que dans l'extase, les membres ne conservent pas les positions auxquelles on veut les assujetir, et qu'au réveil on conserve la mémoire des visions qu'on a eues durant l'accès.

L'extase dépend toujours de causes morales, telles que des profondes contemplations, ou des passions vives, et elle n'est pas sans danger. La dissipation, l'exercice, un bon régime, les bains froids, les remédes antispasmodiques et fortifians sont les moyens qu'on emploie avec le plus d'avantages dans l'extase, ainsi que dans la catalepsie.

GENRE VII. *Typhomanie*, *Coma vigil.*

Sommeil léger qui s'accompagne du délire;

le malade conserve le sentiment ; il parle, ou répond, mais hors de propos. Cette affection est souvent un symptôme de la fièvre, des maladies inflammatoires, ou vermineuses. Elle peut dépendre aussi d'une surabondance d'humeurs, des vapeurs narcotiques, méphitiques, de métastases et d'épanchemens dans le cerveau, des vives passions, et d'une multitude d'autres causes qui agissent sur le cerveau directement, ou par sympathie.

GENRE VIII. *Léthargie.*

État soporeux duquel on peut retirer momentanément le malade, mais celui-ci ne se souvient pas de ce qui s'est passé durant l'accès. Il est souvent un symptôme de la fièvre, et dans ce cas il s'accompagne du tremblement des mains, de la lenteur, de la faiblesse et du gonflement du pouls, *inflatione erectus*, (*CÆLIUS AURELIEN*) ; quelquefois la léthargie est l'effet de la phrénésie qui a précédé ; souvent elle se termine par la suppuration. *Lethargici manibus tremunt, somnolenti sunt.* (*Coaq*). *Lethargici habent pulsus lentos et tardos* (*Coaq*). *Qui ex lethargo evadunt, magnâ ex parte empyici fiunt* (*Coaq.*).

HYPPOCRATE mettait cette affection au nombre des aiguës. *Lethargici intrà septem dies pereunt, si verò hos effugerint, sani fiunt* (*De morbis Lib. II.*). Elle peut être occasionnée

par les narcotiques, par l'inflammation gangréneuse du cerveau, par la goutte, le froid, et la trop grande application aux lettres.

GENRE IX. *Apoplexie*, *Syderatio*.

État soporeux très-profond, duquel on ne peut retirer le malade, avec privation des sens internes et externes, et des mouvemens volontaires; la respiration est stertoreuse, et tous les membres sont dans le relâchement.

On appèle apoplexie *complette*, *exquisita*, celle dans laquelle le malade est privé de tout sentiment et de tout mouvement, et *Parapoplexie*, celle dans laquelle il reste quelque sentiment et de la mobilité. La première est celle qu'HYPPOCRATE a nommé apoplexie *forte*, et la seconde celle qu'il a appelé *faible*. Cette division est utile pour le prognostic. *Apoplexiam fortem tollere impossibile, levem verò non facile* (*Aph.* 42. *Sect*, *II.*).

L'apoplexie est plus ou moins dangereuse, selon que la respiration se fait plus ou moins difficilement. Elle est mortelle, lorsque la bouche est écumante, de même que quand elle survient dans l'épilepsie.

L'apoplexie attaque quelquefois subitement, mais plus généralement elle est précédée de signes précurseurs, tels que les vertiges, les douleurs de tête, l'engourdissement des membres, la propension au sommeil, la perte de

la mémoire, le grincement des dents durant la nuit, l'émission involontaire de l'urine, les accès fréquens de cochemar, et l'embarras de la langue. *Quibns capitis sunt dolores, et sonitus aurium citrà febrem, et tenebricosa vertigo, et vocis tarditas et manuum torpor, eos aut apoplecticos, aut comitiales, aut obliviosos fore exspecta* (*Coaq.*).

L'apoplexie se termine souvent par la mort, le 2.e ou le 3.e jour : elle guérit quelquefois, ou se convertit en hémiplégie. Elle attaque rarement les jeunes gens, mais plus ordinairement les hommes du moyen âge et les vieillards, parcequ'à ces époques de la vie, la pléthore veineuse domine. Ce sont surtout les hommes replets et qui ont de l'embonpoint, qui y sont les plus exposés. *Qui naturâ sunt valdè crassi, magis subitò moriuntur quam graciles* (*Aph.* 44. *Sect. II.*). Lorsqu'on réchappe d'une attaque, on reste exposé à de nouvelles, et tôt ou tard les accès réitérés donnent la mort. Les hémorroïdes sont utiles dans cette maladie, comme l'a dit HYPPOCRATE. *Apoplecticis si hemorroïdes accidant, utile est, si verò frigiditates et torpores, malum* (*Coaq.*). Il a dit aussi que la fièvre qui se manifestait dans l'apoplexie, la guérisait; mais cela ne doit s'entendre que de l'apoplexie séreuse dans laquelle elle est utile, et non de la sanguine

où elle est mortelle, comme l'a très-bien observé WERLOFF, et après lui STOLL.

L'apoplexie régne dans les saisons pluvieuses (*Aph.* 16. *Sect. III.*), et dans l'hiver (*Aph.* 23. *Sect. III.*). HOULIER l'a vue survenir durant une constitution froide et australe (*Lib.* 1. *Cap. VII.*). FORESTUS rapporte dans ses observations sur cette maladie, qu'il y eut toute une constitution pluvieuse et durant laquelle dominèrent les vents du Sud, et que depuis le commencement du mois de Décembre jusqu'au dix-huit, il vit périr beaucoup de personnes d'apoplexie, et de convulsions. Il observe que cette maladie n'est pas rare, mais au contaire très-fréquente dans les pays froids et humides. COLE prétend que le froid âcre et long qui eut lieu en 1683, augmenta le nombre des apoplectiques dans les années suivantes. D'après les observations modernes, l'apoplexie est plus fréquente vers le tems des solstices et des équinoxes que dans les autres tems.

La cause prochaine de l'apoplexie est le spasme, ou l'atonie du cerveau, ou une compression mécanique de cet organe ; mais cette dernière n'est pas aussi fréquente qu'on le pense communément. Dans le premier cas, le cerveau est un centre, ou un aboutissant d'action. Ainsi chez les hommes dont cet or-

gane est sans cesse dans un excès d'action, l'irritation qu'il éprouve continuellement, y attire les forces et les humeurs, et y forme à la longue un embarras qui s'accroit par les fréquens ébranlemens du centre épigastrique, par le refoulement des oscillations que lui renvoyent l'estomac et les intestins, lorsqu'ils sont irrités, par les excès, par les diverses passions et surtout l'ambition et la cupidité. Dans cet état, la cause la plus légère rend active cette disposition latente à l'apoplexie, et la décide; telle est la raison pour laquelle les hommes adonnés aux lettres et aux affaires, et qui s'y livrent sans mesure, sont exposés à cette maladie.

Toute irritation qui s'éxerce immédiatement sur le cerveau, de même que la surcharge d'action qu'y envoient les autres parties dont la force est prépondérante, sont donc de vraies causes d'apoplexie. Cette dernière est plus fréquente qu'on ne croit; c'est celle qui détermine les apoplexies atrabiliaire, hystérique, crapuleuse, vénéneuse, arthritique etc.

Ces causes donnent quelquefois lieu à des épanchemens, en décidant des congestions cérébrales. Mais c'est à tort qu'on a regardé les épanchemens, comme les sources uniques de l'apoplexie; ils sont le plus souvent les effets du spasme, et aggravent réellement la

maladie. Il y a cependant des cas où ils ne sont pas occasionnés immédiatement par le spasme, comme dans les fractures et les dépressions du crâne, dans les vices organiques qui gênent la circulation du sang dans la tête, ou dans le système de l'aorte descendante; mais il est au moins certain, qu'à l'ouverture des cadâvres d'hommes morts d'apoplexie, on ne trouve pas toujours des compressions du cerveau.

On reconnaît l'apoplexie par atonie à la pâleur et à la faiblesse du malade, à la molesse et à l'irrégularité de son pouls. L'apoplexie par spasme tonique s'annonce par la rougeur du visage et de la conjonctive, par la force et la roideur du pouls etc. Voyez les signes auxquels on distingue ces deux sortes de spasme §. 1. *de la* 1.ere *Partie.*

Observez par rapport aux apoplexies produites par des congestions qu'une des causes qui disposent éminemment à cette maladie, est la brieveté du cou, et la grosseur de la tête. CULLEN a observé, que dans ce cas, il n'y avait ordinairement que six vertèbres cervicales; et alors les veines jugulaires qui reçoivent le sang des sinus de la dure mère, sont trop courtes pour en admettre une grande quantité. Une autre cause qui donne lieu aux congestions cérébrales sans spasme,

est l'impinguation qui en comprimant les vaisseaux sanguins, fait refluer le sang vers le cerveau dont les vaisseaux sont à l'abri de toute compression,

ESPÈCE 1.ere. *Apoplexie sanguine*, *Coup de sang*.

Elle est caractérisée par les signes de la pléthore, et attaque les personnes sanguines, et pléthoriques.

Dans cette espèce d'apoplexie, le visage est fleuri, ou d'un rouge tirant sur le noir, le pouls plein dans le principe, (mais quand la maladie a fait des progrès, la chaleur et le coloris du visage disparaîssent;), les artères, surtout celles des tempes et les carotides battent fortement. La mort est d'autant plus prochaine, que la respiration est plus haute, le pouls concentré et plus inégal.

L'apoplexie sanguine est rare chez les enfans, et est souvent héréditaire : dans ce cas elle s'annonce par les vertiges et les douleurs de tête; le premier accès est souvent mortel, et quand il ne se termine pas par la mort, il dégénère pour l'ordinaire en hémiplégie.

Quand on ouvre les cadâvres des hommes morts de l'apoplexie sanguine, on trouve les vaisseaux du cerveau, de la piemère et du plexus choroïde, engorgés, souvent rompus,

et

et le sang ou la lymphe épanchés dans les ventricules, ou dans d'autres parties du cerveau. Quelquefois on ne rencontre dans aucune partie de la masse cérébrale, aucun désordre sensible. WILLIS.

ESPÈCE 2. Apoplexie inflammatoire.

Elle survient dans la phrénésie, et dans la céphalitie.

ESPÈCE 3. Apoplexie pituiteuse.

Elle s'accompagne dès le principe de la faiblesse du pouls, de la pâleur de la face, et de la diminution de la chaleur; elle attaque ordinairement les vieillards, les cacochymes et les pituiteux.

On trouve à l'ouverture des cadâvres d'hommes morts de cette espèce d'apoplexie, des sérosités dans les sinus du cerveau; cela ne prouve pas néanmoins qu'elles soient la cause de la maladie. Partout où il y a engorgement des vaisseaux sanguins, le sérum sort des vaisseaux; après la mort, il s'épanche en quantité d'autant plus considérable, que l'on reste plus longtems à ouvrir le cadâvre; d'ailleurs on a vu des hydrocéphales énormes sans apoplexie.

L'apoplexie pituiteuse est terrible: peu de ceux qui en sont attaqués, en réchappent; car la nature est languissante et sans force, et elle

se termine chez les autres par l'hémiplégie, ou la paralysie de la langue. Les saignées et les autres moyens asthéniques sont mortels dans l'apoplexie pituiteuse. On ne doit emploier que les excitans, et les toniques.

ESPÈCE 4. *Apoplexie produite par les fortes passions.*

ESPÈCE 5. *Apoplexie causée par l'ivresse.*

Cette espèce dépend de l'abus des spiritueux. Elle est presque semblable à l'apoplexie sanguine. Le spasme des premières voies se porte au cerveau, et décide cette maladie. Le vomissement spontané, ou provoqué par l'art, en opère la guérison, quand le malade recouvre la parole au moment du vomissement; autrement il périt dans les convulsions; *Si quis ebrius ex improviso mutus fiat, convulsus moritur, nisi febris corripuerit, aut ubi ad horam quâ crapulæ solvuntur, pervenit, locutus fuerit* (*Aph.* 5. *Sect.* V.).

ESPÈCE 6. *Apoplexie ab inanitione.*

Elle dépend du défaut de sang qui n'aborde pas au cerveau en quantité suffisante, pour l'exercice de ses fonctions; elle est ordinairement occasionnée par un affaiblissement général auquel ont donné lieu des évacuations excessives.

ESPÈCE 7. *Apoplexie causée par une indigestion.*

Elle est décidée par la concentration des forces dans l'épigastre : le spasme qui en résulte, irradie au cerveau, et détermine cette espèce d'apoplexie. Ce sont les vomitifs, les purgatifs, et les lavemens qui conviennent. La saignée est rarement utile, si ce n'est dans les cas de pléthore, mais elle ne doit être ni forte, ni répétée, et le médecin doit administrer immédiatement après l'émétique.

ESPÈCE 8. *Apoplexie hystérique.*

SYDENHAM l'a décrite en ces termes. « Quel-
» quefois le principe hystérique se fixant au
» cerveau, cause une apoplexie qui finit par
» l'hémiplégie ; elle attaque les personnes
» agées qui ont beaucoup d'embonpoint. Cette
» affection est déterminée par une pituité épaisse
» qui remplit la substance corticale du cerveau.
» L'apoplexie dont les femmes hystériques
» sont quelquefois attaquées, ne paraît point
» venir de ce principe, puisque souvent elle
» se manifeste après l'accouchement, quand
» la malade a perdu beaucoup de sang,
» lorsque l'accouchement a été très-laborieux,
» ou après une passion vive. «

ESPÈCE 9. *Apoplexie atrabiliaire.*

Elle est précédée des signes de l'atrabile : c'est de cette espèce dont a voulu parler HYPPOCRATE, lorsqu'il dit : *apoplectici autem fiunt maximè œtate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum* (*Aph.* 57. *Sect. VI.*), et comme le remarque GALIEN, *non omnem apoplexiam, sed solum quœ ex solâ fit atrabile* (*Comment. in aph.*). « Lorsqu'il survient, » dit HYPPOCRATE, des vertiges après l'ap- » parition d'une petite hémorroïde, c'est un » signe qu'il surviendra une légère apoplexie, » mais la saignée peut prévenir cette maladie; » tout ce qui paraît de cette manière, présage » quelque chose de mauvais « *Coaq.*

ESPÈCE 10. *Apoplexie épileptique.*

HYPPOCRATE en a parlé au livre *dè glandulis.* Cette espèce d'apoplexie commence par un accès court d'épilepsie, et s'accompagne le plus souvent d'une convulsion locale, ou d'un spasme qui n'affecte qu'une partie, comme la mâchoire, un doigt, les muscles abdominaux.

ESPÈCE 11. *Apoplexie métastatique.*

ESPÈCE 12. *Apoplexie traumatique.*

ESPÈCE 13. *Apoplexie produite par les narcotiques.*

La prophilactique de l'apoplexie consiste d'abord à éviter les causes éloignées et occasionnelles, et surtout la pléthore cérébrale.

L'exercice et le régime sont les meilleurs préservatifs.

Le premier doit être tel qu'il favorise la transpiration, sans augmenter la chaleur, ni précipiter la respiration. L'équitation, la vection, et la navigation, sont les genres d'exercices les plus utiles.

Le régime doit être réfrigérant, et asthénique, dans les cas de pléthore : ce sont les alimens végétaux qui méritent la préférence. Les restaurans sont au contraire indiqués, de même que les toniques, et les excitans, dans les cas d'atonie : il convient aussi de s'abstenir du repas du soir, ou du moins, de ne souper que légèrement.

On conseille, pour, remédier à la pléthore, ou la prévenir, d'entretenir la liberté du ventre, par le moyen des lavemens et des purgatifs, et de recourir à la saignée, dès qu'il commence à paraître des signes de turgescence cérébrale : c'est surtout l'application des sangsues aux tempes, ou les scarifications à la nuque, qui sont les plus efficaces; mais quand la turgescence est considérable, on doit faire précéder les saignées locales de la section de la jugulaire, ou de l'artère temporale. Les cautères et les sétons ouverts près de la tête, sont très-utiles pour prévenir la pléthore cérébrale. Il est un grand nombre d'observations qui

prouvent l'efficacité de ces moyens soutenus pendant très-longtems dans les congestions locales. Il en estune entr'autres rapportée dans les Essais de Médecine d'Édimbourg ; un enfant qu'une chûte avait rendu apoplectique, n'avait pas recouvré la mémoire, trois semaines après la guérison de l'apoplexie; on ouvrit un séton à la nuque, et bientôt après, la mémoire et le jugement revinrent.

Il convient durant l'attaque, d'exposer les malades à l'air frais, et de les tenir dans une position verticale, le tronc élevé, les jambes pendantes, la tête nue, et le reste du corps peu couvert. On diminue de cette manière, l'impétuosité du sang vers le cerveau. TISSOT recommande dans cette même vue, de faire des ligatures au dessus des genoux, pour retenir le sang dans les veines des extrémités inférieures.

Lorsque le malade est pléthorique, il faut débuter promptement par une saignée copieuse du bras; et ce qui vaut mieux encore, quand cela est possible, par la saignée de la jugulaire, ou de l'artère temporale. CULLEN conseille l'application des ventouses scarifiées aux tempes, ou à l'occiput, et quand le malade a été sujet anx hémorroïdes, il convient d'appliquer les sangsues La saignée doit

être forte pour produire tout à coup un vuide considérable des vaisseaux.

Les apoplexies pituiteuses excluent entièrement la saignée. A la vérité, MORGAGNI rapporte plusieurs exemples en faveur de cette opération dans ces sortes d'apoplexies, et CULLEN la conseille d'après lui; mais il faut remarquer qu'il rangeait parmi les apoplexies séreuses ou pituiteuses, celles dans lesquelles les vaisseaux du cerveau sont gorgés de sang, et la sérosité épanchée entre les méninges. Or dans ces cas, l'apoplexie est vraiment sanguine, et l'épanchement du sérum, n'est que l'effet de la maladie, et non sa cause primitive.

La saignée est géneralement nuisible dans les apoplexies que décident, ou qu'accompagnent les hydropisies, et la rétention d'urine. Elle ne convient pas non plus dans celles des octogénaires.

Observez que l'apoplexie des vieillards laisse souvent après elle, une toux qui ne contribue pas peu à reproduire des congestions cérébrales qui donnent lieu à de nouvelles attaques. Cette toux cède à la diète végétale. TISSOT a vu réussir dans ce cas, l'acide nitreux mêlé en petite quantité aux boissons émollientes. Les narcotiques y sont nuisibles.

Lorsqu'on a suffisamment désempli les vais-

seaux dans les apoplexies où les saignées sont indiquées, on doit tenter sur le champ les purgatifs drastiques, et les lavemens âcres dont l'effet est de déterminer une révulsion utile. Il convient en même tems, d'emploier les pédiluves, les vésicatoires et les autres révellens à la tête, à la nuque, ou au gras des jambes; ils diminuent le spasme cérébral, et déterminent l'action et les humeurs à la circonférence.

Toute espèce d'excitans et de stimulans pris intérieurement, est absolument nuisible dans l'apoplexie sanguine; ce n'est que dans les cas d'abattement et de faiblesse extrême, comme quand le pouls est à peine sensible, que la prostration des forces est considérable, de même que dans les cas de cachexie, que ces remédes conviennent. Les sels volatils et notamment l'ammoniaque et les sternutatoires sont alors utiles. Ils sont au contraire dangereux dans toute autre circonstance.

Quant à l'apoplexie produite par les narcotiques qui détruisent directement la sensibilité, lorsque le poison est encore dans l'estomac, il faut en opérer l'expulsion par le vomissement. Mais quand il y a déja un certain tems qu'il a été avalé, il serait nuisible de faire prendre un vomitif; car les narcotiques produisent des congestions dans les vaisseaux cérébraux,

et ces congestions une fois établies, les vomissemens ne peuvent que les augmenter. MÉAD ouvrit un chien qu'il avait fait périr avec une forte dose d'opium, il trouva un gros caillot de sang dans le sinus longitudinal.

Dans la circonstance où le poison a décidé entièrement l'apoplexie, il y a congestion cérébrale, et il convient de faire la saignée, surtout à la jugulaire, oû à l'artère temporale; c'est le cas d'emploier en même tems les lavemens âcres, et les purgatifs dont l'effet ne se borne pas à procurer des évacuations, mais encore réveille la sensibilité du systême, à raison du *consensus* qu'a le canal intestinal avec tous les organes; on sait qu'il conserve plus longtems sa sensibilité et son irritabilité que les autres parties musculaires. Les stimulans sont aussi de la plus grande utilité par la même raison: CULLEN conseille particulièrement l'aspersion et les lotions d'eau froide sur tout le corps. L'immersion a de même produit d'heureux effets.

Lorsque l'apoplexie a été occasionnée par la compression qu'exerce la graisse surabondante sur les viscères abdominaux, les efforts du médecin, doivent tendre à diminuer l'embonpoint. On conseille dans ce cas, la diète végétale, les exercices, et l'usage des savons et des préparations scillitiques avec le vinaigre.

On a emploié avec succès, dans l'apoplexie produite par la commotion du cerveau, ou de la moëlle épinière, le tartre stibié donné à la dose d'un grain dissout dans deux livres de tisanne, et réitéré tous les deux, trois ou quatre jours, selon les circonstances.

ORDRE QUATRIÈME.

Les Folies, Délires, Vesaniœ.

Dérangemens des fonctions intellectuelles.

La raison est la faculté d'appercevoir la connexion des vérités universelles. L'homme est appelé raisonnable, parcequ'il jouit de cette faculté, et qu'il peut former des propositions générales, vraies et abstraites; et il diffère en cela des animaux qui n'ont que des idées matérielles que leur donnent les sens. L'homme incapable de former des idées abstraites, est imbécille; et celui dont les idées sont incohérentes, est fou, ou en délire. Celui-ci a lieu, quand les idées et les actions ne répondent pas aux impressions externes, et à la droite raison.

Les opérations de l'entendement sont troublées, toutes les fois que l'excitement, ou l'irradiation d'action de l'épigastre sur le cerveau, est très-augmentée, ou lorsque le collapsus de l'un ou l'autre de ces centres de sensibilité, est plus grand qu'il ne doit l'être

durant la veille. Quand l'épigastre réfléchit au cerveau, un spasme tonique, il produit un délire violent et furieux. Lorsqu'il lui envoie un spasme atonique, il en résulte un délire qui n'a point le caractère de l'audace et de la fureur. Quand l'épigastre manque du ton nécessaire pour agir convenablement sur le cerveau, ou quand celui-ci est incapable de réagir, il y a collapsus et imbécillité.

L'anatomie démontre de la dureté, de la séchèresse et de la friabilité, dans le cerveau, ou dans quelques parties de ce viscère, chez les maniaques et les mélancoliques. La substance corticale est jaune, les vaisseaux sont distendus, variqueux et gorgés d'un sang noir et épais, et le cerveau est d'une pesanteur spécifique moïndre que dans l'état naturel, ainsi que l'a observé MECKEL. Mais dans la démence ou imbécillité, il est plus mou et plus flasque que de coutume.

Les délires gais sont moins dangereux, que ceux qui sont avec tristesse. *Deliria quœ cum risu fiunt, tutiora sunt quam quœ seriò.* *HYPP.*

» Les délires de même que les convulsions » qui sont l'effet des veilles, ou des coups » reçus à la tête, sont dangereux « (*Aphor.* 18 *et* 24. *Sect. VII.*).

GENRE I.er *Paraphrosine.*

Délire passager.

ESPÈCE 1. Paraphrosine de l'ivresse.

Elle est produite par les boissons spiritueuses prises avec excès, par l'opium, la jusquiame et les autres plantes somnifères. Le stramonium cause un délire accompagné du sommeil. C'est cette plante dont usaient les prétendus sorciers, pour se procurer ce sommeil turbulent et illusoire dans lequel consistait toute leur magie. Les courtisannes et les voleurs s'en servent, pour dépouiller ceux qui tombent entre leurs mains.

ESPÈCE 2. Paraphrosine fébrile. Voyez Phrénésie symptômatique.

ESPÈCE 3. Paraphrosine hystérique.

ESPÈCE 4. Paraphrosine gastrique.

ESPÈCE 5. Paraphrosine périodique.

Elle suit le type tierçaire, ou quotidien, et cède à l'usage du quinquina.

J'ai vu une paraphrosine quotidienne dans une jeune fille de dix-neuf ans dont les régles étaient arrêtées depuis deux mois. L'accés revenait tous les soirs : le délire était gai, et durait quatre à cinq heures : un sommeil paisible lui succédait, et elle ne ressentait à son réveil, d'autre incommodité qu'une lassitude générale. Ce délire reconnaîssait pour cause la suppression des régles. Je prescrivis la

saignée du pied, et comme on se disposait à la faire, et que la malade avait déja les pieds dans l'eau tiède, les régles parurent, et dès-lors le délire cessa.

ESPÈCE 6. *Paraphrosine critique.*

Le délire précède quelquefois la crise, lorsqu'il se manifeste après les signes de la coction. Cette paraphrosine est bientôt suivie d'une évacuation, ou d'une métastase critique.

GENRE II. *Démence, Imbécillité, Bêtise, Fatuitas, Vecordia.*

Inaptitude à réfléchir et juger, ou impossibilité de percevoir les rapports qui existent entre les différens objets.

ESPÈCE 1.ere. *Démence innée.*

C'est une espèce d'imbécillité ou de crétinage avec laquelle naîssent quelques personnes. On doit considérer cette affection, comme un produit du virus scrofuleux, dans le plus grand nombre, et surtout dans les lieux où il y a une tendance générale aux écronelles.

ESPÈCE 2. *Démence des vieillards.*

ESPÈCE 3 *Démence accidentelle..*

La démence reconnaît généralement pour cause, la diminution de la sensibilité du cerveau. Cette stupeur des fibres cérébrales est souvent incurable; quelquefois elle se dissipe spontanément, comme l'a vu ZIMMERMANN,

dans un jeune homme que les études abstraites de la méthaphisique avaient rendu imbécille.

La démence est rarement l'effet des passions fortes : elle est plus communément le fruit des études excessives, et le triste partage des hommes qui ont eu le plus de génie. Les gens de lettres sont punis, comme l'a très-bien dit TISSOT, par la partie qui a peché : les fibres de leur cerveau trop fortement et assiduement irritées, perdent insensiblement la faculté de l'être ; la moëlle cérébrale usée par les veilles et les profondes méditations, s'affaisse, et devient incapable de l'érection nécessaire aux efforts de l'esprit ; la mémoire s'affaiblit, toutes les idées acquises s'effacent, et l'homme qui avait le plus brillé par son génie, est réduit à une condition pire que celle des bêtes.

Il paraît que dans le plus grand nombre de cas, il y a un épanchement séreux, ou une compression du cerveau. La démence survient souvent à la suite de l'épilepsie et de la paralysie.

On a quelquefois réussi à guérir la démence accidentelle, par le moyen des vomitifs, des purgatifs des épispastiques, des toniques, des sétons et des cautères. Celle qui est l'effet des travaux excessifs de l'esprit, peut être guérie, quand elle est récente, par le changement de pays et de régime.

GENRE III. *Manie.*

La manie est un délire chronique et universel, sans fièvre, mais avec audace, fureur et impétuosité. Ceux qui en sont affectés, veillent opiniâtrement, et quelquefois pendant plusieurs mois; ils jouissent d'une force prodigieuse et supportent la faim, les plus grands froids etc., d'une manière qui étonne. La folie ou manie est quelquefois périodique; il en est une qui revient à chaque pleine Lune, et une autre qu'on appelle *Manie solaire*, qui a lieu durant le jour, et qui se dissipe au coucher du Soleil. La manie ne guérit souvent, qu'en apparence, et est sujette à revenir surtout dans la saison chaude, lorsque les fêves sont en fleur. » *Cum faba florescit, stultorum copia crescit.* »

L'ensemble de tous les symptômes de la manie, indique évidemment un spasme tonique qui affecte spécialement l'épigastre, et un excès d'excitement du cerveau qui en est la suite: ce spasme ne s'étend pas pour l'ordinaire sur les organes qui exercent les fonctions vitales, il il paraît se borner aux organes destinés à exécuter les actions animales et naturelles.

Le spasme tonique maniaque peut être déterminé par un grand nombre de causes, telles que les métastases, les irritations, les poisons stupéfians etc. Il est souvent l'effet

d'un vice organique du cerveau, comme des engorgemens, des squirres, des tumeurs etc. mais ces vices topiques n'ont point de signes pathognomoniques qui décèlent leur existence, et ils sont au dessus du pouvoir de l'art.

Les passions violentes fréquemment répétées, sont capables de produire la manie, en donnant lieu au spasme tonique de l'épigastre qui le réfléchit au cerveau. La manie succède quelquefois à la mélancolie, et les mêmes causes décident tantôt la manie, et tantôt l'épilepsie.

La manie s'accompagne ordinairement d'une force prodigieuse des muscles qui opérent les mouvemens libres, et d'une insensibilité qui fait résister aux impressions les plus fortes. Tous les sens, même celui de l'estomac, deviennent insensibles aux stimulus les plus actifs. Le froid le plus rigoureux, ne fait aucune impression sur le toucher: le sentiment gastrique est presque nul, et les maniaques semblent ne point éprouver le besoin des alimens; tout le systême des nerfs est, pour ainsi dire, devenu calleux. On a vu des maniaques rester nuds pendant des années entières, exposés à l'ardeur du Soleil et aux plus fortes gelées: on en a vu passer des semaines entières sans prendre de nourriture. Autant la sensibilité

diminue

diminue dans la manie, autant le *robur physicum* augmente ; les forces corporelles paraîssent croître en proportion de l'affaiblissement de l'esprit : la sécheresse de la masse cérébrale semble se communiquer aux fibres musculaires, et doubler leur ton : le centre phrénique est constamment tendu, il retient toute l'action de l'organe extérieur, et suffit aux efforts violens des muscles. C'est cette tension permanente du diaphragme qui cause les insomnies habituelles des maniaques.

Les maniaques sont en général très-sensibles, et se portent aux actions les plus violentes : le moindre obstacle suffit pour les rendre furieux, et alors ils méconnaîssent leurs parens, leurs amis, et tout ce qu'ils ont de plus cher.

Il convient d'abord de réprimer la violence et la colère des maniaques, pour empêcher qu'ils ne se blessent, et ne blessent les autres. Les passions augmentent de violence, quand on n'arrête pas les mouvemens impétueux qu'elles produisent. La contrainte est donc utile sous plus d'un rapport, mais il faut en faire usage de la manière la moins dure. Il convient de les tenir renfermés dans des lieux où leurs yeux et leurs oreilles soient frappés par le moindre nombre d'objets possible. Il faut surtout les éloigner de ceux de leur délire; et il est prudent de ne pas les laisser dans

les maisons et les appartemens qu'ils habitaient, lors de l'invasion de la maladie; ou s'ils y restent, il faut en ôter tous les meubles qui y étaient auparavant. Il convient aussi de ne point les laisser communiquer avec les personnes dont l'aspect peut leur causer des émotions.

La crainte est une passion qui affaiblit l'excitement, et on peut s'en servir utilement dans la manie. La frayeur a quelquefois guéri, mais on doit recourir le moins possible aux coups; il vaut mieux se montrer indulgent, promettre et récompenser. Ce n'est que dans le cas où l'on a emploié en vain ces moyens, et quand les malades se livrent à des excès de violence et de colère, qu'il faut user de sévérité, et les retenir par la crainte.

Les maniaques doivent éviter tout ce qui peut irriter, et produire la pléthore. Leur régime doit être doux et peu nourrissant; d'ailleurs ils supportent très-bien l'abstinence. On ne doit leur donner dans le principe, que des boissons délayantes en grande quantité, et leur retrancher toute espèce d'alimens. Les boissons acidulées sont les plus appropriées à leur état, et il faut interdire absolument le vin, le café, les liqueurs etc.

On a emploié utilement la saignée dans le commencement de la maladie; mais elle est ra-

rement utile, lorsqu'elle a fait des progrès; elle est néanmoins nécessaire toutes les fois que le sang se porte impétueusement à la tête. Les saignées locales doivent succèder à celles du bras et du pied; celles-ci ne doivent pas être médiocres, mais copieuses; autrement elles ne produisent aucun bon effet.

On a fait un usage heureux des drastiques, et notamment de l'éllebore blanc si recommandé par HYPPOCRATE; ils agissent comme révulsifs. C'est particulièrement dans la manie sympathique et dépendante de l'embarras des entrailles, comme celle qui succède à la mélancolie *cum materie*, que les drastiques conviennent : on a retiré plus d'avantages, des purgatifs doux, comme le tartrite de potasse, les tamarins etc, dans les autres espèces de manie. Les vomitifs sont aussi d'une grande utilité, ils déterminent vers la surface du corps; ils ont fréquemment calmé le délire, et quelquefois suffi pour la guérison.

On recommande de razer fréquemment la tête, pour favoriser la transpiration; on a souvent appliqué avec succès les vésicatoires: sur cette partie, surtout quand la maladie est récente : ce moyen procure le sommeil, et quand il produit cet effet, c'est le cas de le réitérer. Mais lorsque la manie a déja duré un certain tems,

les vésicatoires ne sont d'aucune utilité, à moins qu'elle ne soit métastatique.

Quelques maniaques ont été soulagés, et d'autres radicalement guéris par le bain froid dans lequel on les plongeait par surprise; on conseille de verser de l'eau sur la tête, tandis que le corps est plongé dans le bain. On a vu aussi des maniaques guéris par la seule application de la glace et de la neige sur la tête, et d'autres, en les laissant exposés au froid le plus violent, en pleine campagne.

On a obtenu aussi de bons effets, des bains chauds, dans les cas d'extrême rigidité de la fibre; on a réussi encore en versant de l'eau froide sur la tête, tandis que le reste du corps était plongé dans le bain chaud; mais en général les bains chauds ont été plus souvent nuisibles aux maniaques, que salutaires, surtout quand il y a congestion à la tête, ou tendance aux congestions.

L'opium a fréquemment réussi dans la manie, Cullen le donnait à forte dose; mais son usage doit être proscrit, toutes les fois qu'il y a une forte détermination vers la tête, et dans les cas de pléthore. Quand la manie est l'effet des passions, et qu'il n'y a ni congestion, ni pléthore, l'opium est un reméde très-efficace; Wepser a guéri plusieurs maniaques par l'opium, les purgatifs, et quelquefois les vomi-

tifs ; il augmentait progressivement la dose du calmant, jusqu'à ce qu'il procurât le sommeil ; car ce n'est que dans cette circonstance, qu'il agit utilement. Quelquefois l'opium augmente l'agitation, et aggrave les autres symptômes ; il faut dans ce cas, l'abandonner entièrement, et persister dans l'usage des réfrigérans. C'est ce qui a sans doute fait dire à VAN-HELMONT, que » c'est une erreur insigne de l'emploier dans » la manie, parceque tout opiatique cause par » lui même, une aliénation d'esprit « (*de lithiasi.*); ce qui n'est vrai cependant dans la manie, que quand il produit de l'agitation.

Le musc et le camphre ont souvent opéré des prodiges dans la manie ; mais il faut les donner à forte dose.

On a guéri quelques maniaques en les astreignant à un travail rude et constant : l'attention forcée qu'exige un travail qui a un but fixe et déterminé, est un moyen sûr de détourner l'esprit d'une suite quelconque d'idées. Les voyages produisent le même effet. *In insaniâ*, dit CELSE, *regiones mutare debere ægros, et si mens redit, annuâ peregrinatione esse jactandos* (*Lib.* 3. *Cap. XVIII.*). En général, les maniaques d'un tempérament sanguin, guérissent plus aisément et plus sûrement que les mélancoliques.

Genre IV. *Mélancolie.*

Délire particulier et opiniâtre, le plus souvent avec tristesse, et sans fièvre essentielle.

Espèce 1.ere. Mélancolie nerveuse.

Elle est distinguée de l'hypocondriacisme, ou de la mélancolie avec matière, en ce que celle-ci dépend de causes matérielles, au lieu que la mélancolie nerveuse est produite par des spasmes établis dans les viscères du bas ventre, sans cause humorale; mais pour peu qu'elle dure, elle se convertit en hypocondriacisme, par rapport à l'altération des humeurs, et à l'embarras des viscères qu'entraînent les désordres nerveux. Ces deux maladies dégénèrent quelquefois en manie.

On peut regarder comme un premier degré de la mélancolie, l'enthousiasme : ces deux états ne diffèrent que par le plus ou moins d'excitement du cerveau. L'excitabilité de ce viscère, qui est le principe de la folie, est commune aux poëtes, aux musiciens, aux peintres et aux mélancoliques, ce qui a fait dire à Sénèque : *Nunquam magnum ingenium sine mixturâ dementiæ fuit.* Ce fut dans des intervalles de phrénésie que Lucrèce composa son poëme; le génie du Tasse n'eut jamais plus d'éclat, que dans les accès de délire auxquels il était sujet.

La mélancolie *sine materie* est souvent le produit des causes morales, et comme dit très-

bien HYPPOCRATE, » le crainte et la tristesse » qui persévèrent longtems, sont un indice » de mélancolie « (*Aph.* 23. *Sect. VI.*). Le spasme qui décide cette affection, est tantôt tonique, et tantôt atonique ; quelquefois ces deux spasmes se présentent souvent à la fois, et offrent alors le *strictum* et le *laxum* des MÉTHODIQUES, ils occupent des parties antagonistes les unes des autres ; et d'autres fois ils se montrent successivement : aussi la mélancolie nerveuse exige-t-elle l'usage soit simultané, soit alternatif des tempérans et des excitans, des antispasmodiques et des toniques.

Le spasme qui donne lieu à la mélancolie nerveuse, occupe d'abord les premières voies ; ce n'est que dans la suite, et lorsqu'il a duré un certain tems, qu'il s'étend au cerveau, et qu'il en pervertit les fonctions. DIOCLÈS cité par GALIEN, a connu la cause de cette maladie ; il la faisait dépendre d'un spasme établi dans l'estomac, et il attribuait ce spasme aux vaisseaux de ce viscère remplis d'un sang épais, et pénétrés d'une vive chaleur. KEMPF a observé ces congestions sanguines non seulement dans les vaisseaux gastriques, mais encore dans ceux des intestins. La mélancolie nerveuse dépouillée de toute complication humorale, et qui s'accompagne dans le principe du spasme tonique, c'est-à-dire, d'un état de

vive irritation, ou d'inflammation imminente, exige d'abord l'usage des tempérans, des antispasmodiques, surtout des bains tièdes; et sur la fin les fortifians et les toniques. Ces derniers conviennent uniquement dans la mélancolie par spasme atonique. TISSOT observe avec raison que l'omission de ces moyens à la suite des fièvres gastriques bilieuses, est une des causes les plus fréquentes des affections nerveuses, et des rechûtes auxquelles ces fièvres sont sujetes.

Douze variétés principales.

1.° *Mélancolie vulgaire.*

Ceux qui sont affectés de cette espèce, délirent sur des objets particuliers, et raisonnent d'ailleurs assez juste sur les autres. *Est autem animi angor, in unâ cogitatione defixus, atque inhœrens absque febre* (ARETÆUS *dè caus. et sign. morb. diuturn. Lib.* 1. *Cap. V. pag.* 29.). GALIEN parle d'un mélancolique qui croyant être un coq, en imitait le chant, et le battement des aîles. Un autre craignait qu'Atlas enfin lassé de son fardeau, ne s'en déchargeât sur ses épaules, et qu'il ne fût obligé de porter la terre. J'ai vu un homme qui se croyait affecté de la vérole, quoiqu'il n'en eut aucun symptôme, et qu'il n'en eut jamais couru le danger. Il était dans un tel désespoir, malgré toutes les raisons que je lui

donnai, pour le convaincre qu'il n'avait point cette maladie, qu'il était prêt à s'ôter la vie, si je n'eusse condescendu à ses desirs, en lui faisant un traitement. Je lui prescrivis des bains et des boissons légèrement apéritives; je lui fis prendre des frictions avec un onguent dans lequel il n'entrait point de mercure ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il eut une salivation abondante que je ne pouvais prévenir, puisqu'il ne faisait usage d'aucune préparation mercurielle; tant est grand le pouvoir de l'imagination sur l'économie animale! il sortit de ce traitement entièrement guéri de sa folie, et dans la persuasion que sa prétendue vérole était entièrement détruite.

2.° *Érotomanie*, *Mélancolie amoureuse*, *Domquichotisme.*

Amour insensé dont on est sans cesse occupé, et qui fait qu'on est prêt à tout sacrifier au bonheur de plaire à l'objet aimé. Le célèbre le TASSE fut foû pendant quatorze années, parcequ'il aimait dit-on, une Princesse.

La jouissance de la personne aimée est le reméde qui opère le plus promptement, et le plus efficacement dans l'érotomanie; il guérit sûrement et toujours: mais quand ce moyen n'est pas au pouvoir du malade, on lui conseille 1.° de fuir l'oisiveté, et de se livrer au

travail, et aux exercices corporels et surtout à la chasse.

« *Otia si tollas, perière cupidinis arcus,*
» *despectœ que jacent et sine luce faces.* «

2.° Il faut que le malade entreprenne un long voyage, et qu'il s'éloigne de l'objet qui l'a enflammé, ou qu'il cherche à en découvrir les défauts, et même qu'il les exagère.

» *Exige quod cantet, si quœ est sine voce, puella*
» *non didicit chordas tangere, posce lyram.*
» *Turgida si plena est, si fusca est nigra vocetur,*
» *et poterit dici rustica, si qua proba est.*
» *Hortor et ut pariter binas habeatis animas,*
» *alterius vires subtrahit alter amor.*
» *Intrat amor mentes usu, dediscitur usu*
» *qui poterit sanum fingere, sanus erit.* «

» Exigez de votre maîtresse qu'elle chante, si
» elle n'a pas de voix; demandez une lyre,
» si elle ne sait pas en toucher les cordes; si
» elle est replete, dites qu'elle est grosse;
» appellez la noire, si elle est brune; persuadez-
» vous qu'elle est sans éducation, quoiqu'elle
» en ait reçue. Ayez deux maîtresses en même
» tems, car l'amour qu'on a pour l'une, affai-
» blit celui qu'on a pour l'autre. L'amour
» entre dans le cœur par l'habitude, et l'habitude

» l'y retient. Quiconque pourra feindre de ne
» pas aimer, cessera d'être amoureux. «

3.° Il faut qu'il s'abstienne des alimens stimulans et échauffans; mais il peut faire usage du vin à une dose capable de chasser les soucis et les inquiétudes.

3.° *Mélancolie religieuse.*

Elle consiste dans une crainte extrême des jugemens de Dieu, et dans le défaut de confiance que l'on doit à sa clémence paternelle. Cette espèce entraîne quelquefois le désespoir et le suicide. J'ai vu un jeune homme affecté de la mélancolie religieuse qui s'était rendu eunuque, pour faire plus aisément son salut. » *Tantum religio potuit suadere malorum* ! «

4.° *Maladie imaginaire.*

Les malades imaginaires que MOLIÈRE a si bien joué, sont ceux qui jouissent d'une bonne santé, et qui se croient dans un danger imminent de mort, pour la plus légère affection. Ils sont tristes, plaintifs, et fatiguent tous ceux qu'ils rencontrent, du récit de leurs maux.

Les études excessives, la trop grande application aux affaires, une éducation molle, l'oisiveté, les richesses, une vie somptueuse et délicate, et quelquefois un vice héréditaire disposent à cette maladie. Les pauvres, et les hommes qui s'exercent, ou qui se livrent aux

travaux corporels, les enfans et les stupides, n'y sont pas sujets : les vieillards en sont quelquefois attaqués, mais il est plus ordinaire de trouver cette maladie parmi les hommes et les femmes d'un âge mûr.

Il n'y a que les remedes moraux qui puissent guérir cette maladie; les médicamens en général sont très-nuisibles et dangereux. Le médecin doit paraître souvent adhérer aux sentimens du malade, afin de combattre avec plus d'avantage ses erreurs. Il faut qu'il lui conseille les spectacles amusans, le jeu, les exercices, la musique et les voyages. Si tous ces moyens sont inutiles, il doit chercher à exciter des fortes passions; le malade se trouvera bien de quelques affaires dans lesquelles il croira sa vie, son honneur, ou sa fortune en danger : car pour les conserver, il sera forcé d'abandonner l'idée de ses maux imaginaires.

5.° *Mélancolie dansante.* MEZERAY. *Hist. de* CHARLES *V.*

Il y eut en 1373 une épidémie qui fut appelée *Mal de St. Jean.* Ceux qui en étaient attaqués, quittaient leurs habits, se couronnaient de fleurs, et se tenant par la main, couraient par les rues et dans les temples, en chantant, et en sautant, jusqu'à ce que hors d'haleine, ils tombâssent par terre. Leur ventre se gon-

flait au point que ceux qui ne le serraient pas avec des liens, mouraient. Ce mal se communiquait aux personnes qui regardaient attentivement celles qui en étaient affectées. On l'attribua au diable, et on recourut en conséquence aux prêtres et aux moines, et les exorcismes ne furent pas épargnés.

6.° *Mélancolie des Scythes.* HYPPOCRATE *dè aere aquis et locis.*

Les Scythes qui étaient inhabiles à la génération, se croyaient changés en femmes par la volonté des dieux; ils prenaient les vêtemens de ce sexe, filaient, et le peuple superstitieux leur rendait des hommages. Le traitement qu'on emploiait, était brusque; on saignait à l'artère ou à la veine temporale jusqu'à défaillance.

7.° *Mélancolie Anglaise, Tœdium vitœ.*

Le suicide n'est pas rare en Angleterre; il y est causé par l'ennui de la vie. Ceux qui sont affectés de cette maladie, sont habituellement tristes et mélancoliques; ils mettent paisiblement ordre à leurs affaires, et se donnent la mort. Ce suicide diffère de celui des autres maniaques et mélancoliques, en ce qu'il ne s'accompagne pas des transports de la fureur, et n'est pas causé par des chagrins cuisans, mais par le seul dégoût de la vie.

Les filles de Milet affectées d'un délire singulier se donnaient la mort en foule,

sans qu'on put découvrir la cause du mal. Enfin le sénat, sur l'avis d'un sage citoyen, ordonna par un édit, qu'on exposerait dans la place publique toutes nues, celles qui se seraient donné la mort. Cet édit eut tout le succès possible, dans un pays où il y avait des mœurs, et aucune fille n'attenta plus dès lors à ses jours. PRIMEROSE rapporte que les Lyonnaises affectées d'un semblable délire, se précipitaient en grand nombre dans l'eau, et y périssaient. Cette mélancolie est quelquefois héréditaire : on a vu une famille entière, dont le père et tous les enfans, s'ôtèrent la vie, à l'âge de trente deux ans.

8.° *Mélancolie Zoantropie.*

Ceux qui sont attaqués de cette espèce de mélancolie, se croyent changés en animaux. On en a vu qui s'étaient persuadés qu'ils étaient métamorphosés en chevaux, d'autres en loups : c'est cette dernière variété qui a été appelée *lycantropie* dans laquelle les malades imitent les cris des loups : on en a vu qui allaient dans des lieux escarpés, en portant avec eux des cadâvres humains, ou des morceaux de cadâvres ; ils étaient pâles ou jaunes, secs, brûlés, altérés et semblables à des spectres. *Administrandum*, dit FREIND, (*Hist. med. pag.* 18.) *melancoliæ vel maniæ speciem, apud* ORIBASIUM, *descriptam legimus quam lycantropiam*

vocat; hujus modi delirio affecti foràs noctu vagantur, lupos quodam modo æmulantes, aspectu pallidi, luridi, os oculos que valdè sicci, crura contusionum ac vulnerum plena; circà defunctorum monumenta, ad instar DÆMONIACI EVANGELICI, *plerumque versantur.* SAUVAGES a vu un galéantrope qui tremblait à l'aspect d'un chat.

9.° *Mélancolie d'enthousiasme.*

Ce sont des fous qui se croyent inspirés, et qui prédisent l'avenir : c'est pourquoi PAUL D'ÉGINE les appellait *Numine afflati.* Les oracles qu'ils rendent sont précédés pour l'ordinaire, de convulsions. On peut rapporter à cette espèce, le délire dont furent atteints les Abdéritains, qui après avoir vu jouer l'Andromède d'Euripide, par le comédien Archelaüs, avec tout le lugubre pathétique qui caractérise cette pièce, couraient les rues pendant les ardeurs de l'été, en récitant les vers d'Andromède avec l'enthousiasme de l'acteur. Le retour de l'hiver dissipa cette folie. Tous les genres de maladies mentales peuvent se communiquer contagieusement, et le cerveau se monter facilement au ton des idées des autres, lorsqu'elles font sur lui une vive impression.

10.° *Démonomanie.*

Ceux qui en sont attaqués, sont des impos-

teurs, des frippons ou des imbéciles. Ils croient, ou feignent de croire qu'ils ont quelque commerce avec un être imaginaire appelé DÉMON, ou qu'ils en sont possédés. Depuis que le flambeau de la philosophie a dissipé la superstition sacerdotale, la démonomanie a disparu; mais l'humanité gémira longtems du sort malheureux des victimes envoiées à l'échaffaud, par des prêtres, des moines fanatiques, et des juges insensés, sous le prétexte qu'elles étaient sorcières et magiciennes.

11.° *Nostalgie*, *Maladie du pays*.

Envie si forte de revoir son pays, que si on refuse au malade d'y aller, il est bientôt tourmenté de chagrins, d'agripnie, d'anorexie et d'autres symptômes graves; il est dans un état de langueur qui le mine; le pouls devient fébril, et il tombe enfin dans un marasme mortel.

Cette maladie attaque les jeunes gens qui mollement élevés dans le sein de leurs familles, voyagent pour la première fois, et essuient des revers, ou sont privés de l'aisance, et des plaisirs dont il jouissaient chez eux. Les soldats Suisses étaient autrefois très-sujets à la nostalgie, et cette maladie les faisait déserter; ils avaient une chanson, le *ran des vaches*, qui leur rappelait les délices de leur

pays

pays et qui les rendait nostalgiques : il fut défendu de la chanter, sous peine de la vie.

J'ai observé que la nostalgie attaquait particulièrement les personnes qui restaient dans une inaction physique et morale, et que souvent les travaux assidus soit du corps, soit de l'esprit, dissipaient peu à peu cette maladie. Cette affection dépend d'une cause morale, et exige des moyens moraux pour sa guérison; c'est pourquoi on conseille aux malades de se distraire par le jeu, les amusemens, les spectacles, et généralement par tout ce qui peut leur procurer des diversions agréables. Quand la nostalgie persiste, l'unique moyen de la guérir, est de renvoier le malade dans son pays. Quelques faibles et abattus que paraîssent les nostalgiques, ils ont assez de forces, pour quitter le lit, et partir; ils les recouvrent bientôt, et guérissent entièrement durant la route. Ceux qu'on retient hors de chez eux, périssent pour la plupart. Tous les évacuans, quoiqu'ils paraîssent bien indiqués, sont absolument nuisibles.

Quelquefois la nostalgie se complique de la fièvre continue, ou de celle intermittente. Dans ces cas, il faut promettre aux malades, de les envoier au pays, dès qu'ils seront en état de

partir. Cette espérance produit toujours, ainsi que je l'ai observé, de meilleurs effets que les remédes, et quelques faibles qu'ils soient, le seul appareil du voyage les guérit quelquefois tout à coup. J'en ai beaucoup vu qui devenaient convalescens, dès qu'on leur avait fait espérer d'aller bientôt respirer l'air natal.

Il arrive quelquefois que des lâches soldats, pour échapper aux dangers de la guerre, feignent d'être attaqués de la nostalgie; on reconnaît qu'elle est simulée par la force du pouls et la régularité des pulsations; par les signes d'une bonne santé, et par la crainte des remédes et de l'abstinence des alimens.

12.° *Tarentisme.*

Cette maladie est endémique dans la Pouille. Son principal symptôme est une envie extrême de danser, ou d'entendre des instrumens de musique. On l'a nommée *Tarentisme*, de *Tarentule*, et les malades *Tarentulés*, parcequ'on la crue occasionnée par la morsure de la Tarentule, espèce d'araignée fort commune dans ce pays. Mais SÉRAO Secrétaire de l'Académie de Naples, a prouvé par beaucoup d'expériences et d'observations, que l'on n'a rien antre chose à craindre de la morsure de la Tarentule, si ce n'est quelques légères taches érysipélateuses, et de légères crampes, dont la guerison s'o-

pére dans peu de tems, par les diaphorétiques ordinaires; mais il n'a jamais vu, que ceux qui avaient été mordus de cet insecte, eussent éprouvé l'envie de danser, ou d'entendre des instrumens de musique. La Tarentule ne fait pas couler dans la partie mordue d'autre liquide que celui des guêpes et des autres insectes, qui est un peu acide.

Les habitans de la Pouille sont dans un pays chaud et sec, ils ont l'imagination extrêmement vive, le tempérament bilieux et porté à la mélancolie; ils aiment passionément la musique: il n'est pas étonnant qu'ils deviennent *mélomanes* et *choréomanes* dans certaines circonstances, où leur sensibilité est très-exaltée, et qu'ils éprouvent une envie extrême de danser.

Les attaques du tarentisme reviennent tous les ans. Le paroxisme est précédé d'un air de tristesse, et de l'amour de la solitude; quelquefois les malades sont furieux, ils poussent des hurlemens; ils se déshabillent indécemment et se vautrent dans la boue, ils montrent de l'aversion pour certaines couleurs, par exemple pour le noir, et en chérissent d'autres. Quand on joue en leur présence, de quelque instrument de musique, ils sortent de leur abattement, et dansent jusqu'à ce qu'ils soient baignés

de sueurs, et en suivant avec les mouvemens des mains, ceux de la mesure. Les tons dissonans et désagréables leurs causent des sensations douloureuses, au point de leur arracher des soupirs, et de vives agitations. Les sons harmonieux produisent un effet tout contraire, ils les guérissent jusqu'à l'année suivante, et l'accès revient à l'époque où ils ont eu le premier, et s'ils ne dansent pas, ils restent affectés toute l'année d'anorexie, d'anxiétés, de fièvre etc., et les femmes deviennent chlorotiques.

Il y a en Afrique et notamment à Tunis, un tarentisme spontané épidémique, qui est commun surtout parmi les femmes, et qui les porte à danser; on le nomme le *Janon*, il ne diffère point de celui de la Pouille.

Espèce 2. *Mélancolie avec matière, ou hypocondriacisme.*

Délire particulier qui est l'effet d'un spasme des viscères abdominaux, produit par l'embarras des entrailles. L'hypocondriacisme est le plus ordinairement précédé de la mélancolie nerveuse, de laquelle il ne diffère, qu'en ce qu'il s'accompagne ou est l'effet d'une cause humorale, entr'autres l'atrabile. De même que la mélancolie nerveuse, celle avec matière, est généralement déterminée par les passions tristes, les soucis, les inquiétudes et les chagrins

longtems soutenus. Quelquefois elle est déterminée par des causes physiques, mais cela est beaucoup plus rare.

L'effet des passions tristes est de produire un spasme général, et un resserrement dans toutes les parties. C'est surtout au diaphragme que le spasme se fait sentir le plus vivement; l'homme affecté de chagrins, éprouve sans cesse une tension plus ou moins forte dans la région épigastrique, avec un sentiment de pesanteur, il respire difficilement et avec de profonds soupirs. Le spasme s'étend à l'estomac et aux intestins; *cura in visceribus, veluti spina est, et illa pungit* (HYPPOCRATE), comme l'indiquent clairement les rots, les borborygmes et le gonflement du colon qui ont lieu dans ces circonstances. Le tissu cellulaire qui sert d'enveloppe à tout le corps, et qui constitue une partie de l'organe extérieur, n'est pas exempt de spasme; le frissonnement, la pâleur de la face, et cet état de constriction de la peau vulgairement connu sous le nom de *chair de poule*, le prouvent d'une manière évidente. Le pouls qui est petit, serré, tremblottant, et qui par fois s'éteint sous les doigts, annonce conjointement avec les autres symptômes, une forte tension de tout le système nerveux, et un spasme vif. Dans cet état, la nature est comme anéantie,

et tous les organes dans l'engourdissement. Ce spasme fait refouler vers l'intérieur les humeurs, et si les réservoirs destinés à les recevoir, ne pretaient pas à leur abord insolit, il se ferait constamment des étranglemens, et des stases qui seraient suivis d'une mort prompte, comme cela arrive quelquefois.

Il résulte de la continuité du spasme, et du refoulement des humeurs, une irrégularité dans l'action des divers organes, et la rétention de celles excrémentitielles qui, avec le tems, donnent lieu à des embarras, dans le système abdominal; le sang par la difficulté qu'il éprouve à y circuler, dégénère, et la bile par l'acidification qu'elle contracte, se convertit en une vraie atrabile qui, comme l'a fort bien dit DURET, ne tarde pas à être privée de l'influence vitale, et à décider les plus grands désordres dans toute la machine.

Les grandes contentions, ou les travaux excessifs de l'esprit, sont aussi des causes fréquentes de cette maladie. Lors d'une forte application, il se décide un spasme général, et c'est l'épigastre dans lequel se rallient toutes les forces; il n'en renvoie que peu, mais il en réfléchit une partie vers le cerveau, où vont se peindre les images des objets dont on s'occupe.

L'hypocondriacisme est souvent héréditaire;

il est aussi des individus qui naîssent avec une disposition particulière à cette maladie : ce qui peut dépendre de l'état de la mère durant la grossesse, ou de celui de l'un ou l'autre des parens, lors de l'acte de la génération. Ce sont surtout les personnes dans lesquelles domine la bile noire, qui y sont les plus sujetes et par conséquent celles qui sont maigres, noires, velues, et qui ont des veines très-amples. *Molles, candidi, obesi nequaquam habent humorem melancolicum. Macri verò, et nigri, et hirsuti, et quibus venœ latissimœ sunt, aptissimi sunt ut talis humor in his cumuletur.* GALEN. Quelquefois aussi les hommes d'un tempérament sanguin tombent dans la mélancolie. *Et fit interdùm, ut prœrubro colore homines affatim in melancolicam temperiem incidant* (BALLON. *opera. Tom. III. Pag.* 249.).

Les excès habituels dans les alimens et les boissons, disposent à l'hypocondriacisme, parceque le travail de la digestion devenu trop long et pénible, retient aux entrailles l'action et les humeurs excrémentielles, et y décide des empâtemens et des spasmes qui irradient au cerveau dont ils troublent les fonctions.

Les climats froids et chauds produisent un plus grand nombre d'hypocondriaques que les

pays tempérés. Le froid engourdit les nerfs et l'organe cutané, et fait dominer la force concentrique. L'Angleterre située entre le 50.e et le 55.e degré de latitude Nord, est toute environnée de mers. L'air y est plus froid qu'en France; les brouillards y régnent pendant des tems considérables; le climat d'Angleterre dispose donc à la mélancolie, et les mœurs de ses habitans renforcent encore cette disposision. On a remarqué que quand le vent du Nord y souffle, le nombre des suicides est singulièrement augmenté; c'est par cette raison que les Anglais l'appèlent *vent des pendus.* Ce vent qui est très-froid, fait refouler les oscillations et les humeurs vers les entrailles déja gênés, et augmente l'embarras; le centre phrénique qui reçoit un surcroit d'action, réflechit le spasme dont il est affecté, vers le cerveau qui est déja troublé; il en résulte un état de malaise et d'inquiétudes, qui augmente le dégoût de la vie.

Les pays chauds donnent lieu aussi à l'hypocondriacisme, en favorisant la production de l'atrabile, parceque l'effet de la chaleur longtems soutenue, est non seulement de décider le spasme atonique, en faisant dominer la force excentrique, mais encore de bilifier les humeurs, et de convertir la bile en atrabile. Ce dernier effet a surtout lieu,

quand aux chaleurs succède la constitution automnale, c'est pourquoi l'hypocondriacisme et toutes les maladies dépendantes de l'atrabile, sont plus fréquentes en automne que dans les autres saisons. *Atrabilis*, dit HYPPOCRATE, *automno, tum plurima, tum vehementissima est (Lib. de nat. hom.). Si quidem quod humidissimum et aquosissimum est in bile, consumitur; densissimum verò, crassissimum et acerrimum relinquitur (Lib. de aere aquis et locis.).*

L'oisiveté dispose aussi à l'hypocondriacisme: elle entretient l'inaction des organes et surtout de l'organe extérieur: il en résulte que les humeurs excrémentielles retenues abordent dans les lieux les plus propres à leur servir de réservoir, et il se forme des embarras. Le long sommeil habituel produit les mêmes effets.

Les veilles excessives occasionnent aussi l'hypocondriacisme. Elles dérangent l'ordre naturel des fonctions; elles prolongent l'effort de certains organes, surtout de ceux situés dans la région épigastrique, qui attirent et retiennent l'action et les humeurs: tous ces effets ont lieu spécialement dans l'âge viril, parcequ'à cette époque de la vie, le mouvement et l'action se dirigent naturellement, ainsi que les

humeurs, du déhors au dedans, mais principalement vers les entrailles.

Ces causes et d'autres analogues produisent l'aliénation de l'esprit, et le dérangement des fonctions. Les hypocondriaques sont sujets aux rapports, à la sputation fréquente, à la soif, à la cardialgie, aux palpitations du cœur, aux pulsations et à la tension des hypocondres, aux borborygmes, aux coliques, aux vertiges, aux douleurs de tête, au resserrement de la poitrine, à la constipation, aux mouvemens convulsifs, et aux tressauts, surtout aux approches du sommeil; il y en a qui sont toujours saisis de froid en été comme en hiver. L'hypocondriacisme, ainsi que l'a fort bien prouvé Robert, est la source de beaucoup de maladies, comme de la goutte, des hémorroïdes, des calculs des reins et de la vessie, de l'apoplexie, de l'épilepsie, de l'asthme, de la phtisie etc. etc. Ces affections viennent très-souvent de l'embarras des entrailles, et n'ont d'autre principe que la mélancolie *cum materie.* Quelquefois aussi, celle-ci, quoique plus rarement, est le produit de ces maladies, surtout lorsqu'elles ont duré longtems.

Le traitement de l'hypocondriacisme, dit le même, offre trois indications à remplir. La première est de brider l'action des nerfs; c'est celle fournie par le spasme. La seconde

consiste à évacuer les humeurs superflues qui surchargent les viscères, et causent l'embarras. La dernière enfin est de répandre l'action, et de la distribuer dans de justes proportions, en rétablissant le jeu des organes engourdis, et en rendant la liberté à ceux dans lesquels les forces sont surabondamment concentrées.

On emploie, pour remplir la première indication, les diluens, les fondans doux, surtout le petit lait altéré avec les jus d'herbes, ou l'acétite de potasse. ORIBAZE, BOERRHAAVE et LORRY, recommandent comme calmant dans l'hypocondriacisme, le vinaigre à la dose d'une ou de deux cuillerées; mais l'opium est le plus efficace de tous, dans les cas de vive irritation.

Les bains tièdes sont de la plus grande utilité dans cette maladie. Ils diminuent le spasme interne, en appelant l'action au déhors. ARÉTÉE, ALEXANDRE, CELSE etc. conseillaient d'en faire un fréquent usage, et de verser en même tems de l'eau froide sur la tête des malades.

Lorsqu'il y a indication de saigner, il faut le faire le plus près-possible de la source du mal. HYPPOCRATE a dit d'après l'observation: *melancolicis et nephriticis hæmorroïdes supervenientes bonum.* VALETIUS conseille de provoquer les hémorroïdes, s'il paraît que la na-

ture y ait quelque penchant. *Citandæ hæmorroïdes, si natura eò vergat.* Ce que je viens d'exposer, suffit pour établir si non la nécessité, du moins l'utilité du flux hémorroïdal dans le traitement de l'hypocondriacisme.

Les flux bilieux et glaireux sont extrêmement utiles dans cette maladie ; l'aloës soit seul, soit combiné avec d'autres purgatifs, est donc avantageux ; outre la qualité purgative, il jouit encore de la vertu tonique, et de celle de décider le flux hémorroidal ; il convient donc sous plus d'un rapport. Les vomitifs sont au contraire dangereux, et ne doivent être mis en usage dans cette maladie que dans les cas de saburre de l'estomac Les purgatifs ne doivent être administrés, que quand la matière morbifique, ou les produits de la maladie ont acquis le degré de mobilité convenable. Dans cette circonstance HYPPOCRATE emploiait l'ellébore ; ce médicament est préférable aux purgatifs doux ; la faiblesse des nerfs, et leur excessive sensibilité ne doivent pas effrayer : quelques coliques sont même par fois nécessaires. HYPPOCRATE conseillait l'usage des purgatifs dans l'hypocondriacisme. *Melancolicos autem uberiùs deorsum purgabis* ; mais il voulait qu'avant la purgation, on humectât les corps des hypocondriaques par le moyen du repos et des alimens abondans ; il

donnait aussi, avant et après l'usage de l'ellébore, le lait d'ânesse. DURET à l'exemple d'HYPPOCRATE, n'emploiait les purgatifs qu'après avoir mis en usage les diluens et les adoucissans. *Conveniunt* dit DURET, *clyster*, (*nam in omnibus alvus astricta et flatibus distenta*), *sanguinis missio*, *syrupi*, *purgatio*, *cremor hordei*, *veratrum*. Les premiers, dit ROBERT, agissent sur toute la longueur du canal intestinal, et en excitent l'action ; ils évacuent de tous ses points des matières bilieuses et glaireuses ; l'embarras en est diminué, et la nature allégée agit avec plus de liberté ; elle peut travailler plus efficacement le reste de la matière de l'empâtement, et terminer par un effort critique une maladie qui durait depuis longtems. Tout l'art consiste à faire choix d'un purgatif capable de décider une action assez vive dans les différens points du canal intestinal, pour y déterminer l'abord des humeurs qui forment l'empâtement. Il se fera à raison de cette vive action, quelques légères secousses qui contribuent à déplacer le spasme et à l'éparpiller, et les humeurs pompées par le tissu cellulaire, iront se perdre, en suivant le courant des oscillations, dans le parenchyme des intestins, pour être ensuite évacuées.

La dernière indication consiste à répandre

uniformément l'action, soit en rétablissant le jeu des organes frappés de stupeur, soit en déploiant le ressort de ceux dans lesquels elle est trop concentrée. Les purgatifs remplissent encore parfaittement ces vûes, mais il faut éviter les grandes évacuations qui fatiguent trop les malades, et épuisent tout d'un coup leurs forces: il convient de les répéter souvent, et à des doses si modérées, qu'ils entretiennent seulement l'action du canal intestinal et la liberté du ventre. Les drastiques sont encore les plus convenables pour satisfaire à ces indications; on les fait prendre mêlés avec les alimens; de cette manière ils n'irritent que peu, et ils deviennent apéritifs, diurétiques etc.

Il est cependant des cas, où il convient de donner même à forte dose les purgatifs les plus actifs, pour attirer aux intestins tout l'effort et toute l'action. Ces cas sont ceux où la nature ne paraît avoir encore aucune détermination fixe pour ses mouvemens, ou quand ceux-ci sont trop irréguliers, ou lorsqu'elle les détermine avec trop d'impétuosité, et de constance vers un même point.

La saignée convient rarement dans l'hypocondriacisme, si ce n'est dans les pays du Nord, où l'état pléthorique est commun. Elle convient rarement dans les pays chauds. Les

peuples qui habitent ces derniers, perdent beaucoup par la transpiration, l'organe intérieur a peu d'énergie, vû que les forces sont constamment appelées au déhors; ils mangent moins par cette raison, et leur nourriture est moins substantielle que chez les peuples du Nord dans lesquels la force concentrique domine presque toujours.

Enfin la cure doit être terminée par l'usage des toniques et des fortifians, le quinquina et surtout les martiaux; mais on ne doit emploier ces derniers, que lorsque les spasmes ont été complettement dissipés, et que le ventre n'est ni resserré, ni douloureux; dans ces circonstances, ils sont extrêmement nuisibles par leur qualité stimulante.

Les hypocondriaques doivent s'abstenir des farineux non fermentés et non cuits, des alimens austères, des vins tartareux, des légumes siliqueux, des forts assaisonnemens, des graisses et des échauffans. Ils doivent préférer le pain bien cuit, la chair des jeunes animaux, les poissons saxatils, les herbes potagéres, et les fruits mûrs. On a vu guérir beaucoup d'hypocondriaques par l'usage soutenu des fraises, des cerises, des meures etc., qui leur procuraient une diarrhée abondante. A tous ces moyens, il faut réunir les exercices, la musique, les spectacles amusans, les

lectures agréables, les voyages etc., en un mot, tout ce qui peut opérer une diversion agréable et utile. Ce serait en vain que l'on entreprendrait la guérison de l'hypocondriacisme et de la mélancolie nerveuse, si aux remédes physiques on ne joignait les secours de la morale, pour rendre à l'âme sa tranquillité. Il faut s'efforcer de retirer le malade de la passion qui a donné lieu à sa maladie, lui rappeler les vertus propres à la combattre, et lui inspirer ces sentimens philosophiques, qui apprennent à supporter les calamités de la vie, avec cette constance qui en adoucit l'amertume, et en allége le fardeau, mais surtout remplir l'objet de ses desirs, quand la chose est possible. Ces moyens moraux sont les plus efficaces, et on est presque toujours sûr de guérir, quand on peut amener les malades au point d'en faire usage; tant est grande l'influence du moral sur le physique.

ESPÈCE 1.ere *Hypocondriacisme pituiteux.*

Il est propre aux tempéramens pituiteux. Dans certe espèce les solides sont relâchés et dépourvus de ton, le sang et la bile aqueux, la circulation lente; le pouls est mou, la chaleur faible, et l'habitude du corps flasque et pâle: ceux qui en sont affectés, sont toujours assoupis et craintifs; leur âme est sans ressort,

sort ; les digestions sont viciées, et comme les sucs digestifs sont inerts, les premieres voies se remplissent de crudités et de vents.

La saignée doit être absolument bannie du traitement. Ce sont les carminatifs et les toniques qu'il convient de mettre en usage ; il est convenable de faire marcher, naviguer, chasser et monter à cheval. SYDENHAM rejete avec raison, les laitages et les bains dans cette espèce.

ESPÈCE 2. *Hypocondriacisme sanguin.*

Il s'accompagne des signes de la pléthore. Les saignées sont très-bien indiquées dans cette espèce, ainsi que le régime humectant et les moyens réfrigérans, les lavemens et les doux laxatifs. Les demi bains et les opiatiques avec le camphre et le nitre soulagent dans les accès ; et quand la maladie est invétérée, on conseille les toniques et surtout le quinquina, afin de prévenir les accès périodiques de la maladie. Lorsqu'il y a obstruction des viscères, il faut emploier les fondans et les apéritifs doux, tels que le savon, l'acétite de potasse etc.

ESPÈCE 3. *Hypocondriacisme bilieux, et atrabiliaire.*

Signes de la diathèse bilieuse ou de celle atrabiliaire. Par rapport au traitement, voyez

ce qui a été dit, en parlant de l'hypocondriacisme en général.

Espèce 4. *Hypocondriacisme hystérique.*

Réunion des signes de l'hypocondriacisme et de l'hystérie. Ces deux maladies qui se compliquent, naîssent souvent l'une de l'autre; car telle est l'organisation animale, que les fonctions d'un organe ne sauraient être dérangées, sans entraîner l'altération de celles de plusieurs autres. Les accès se manifestent et se dissipent sans cause évidente; ils s'accompagnent des principaux symptômes de l'hystèrie. Le traitement doit être mixte, et dirigé principalement vers celle des deux affections, qui a donné lieu à l'autre. Souvent l'hypocondriacisme hystérique reconnaît pour cause l'interruption des régles; il faut dans ce cas, chercher à les rappeler, par les saignées, les demi bains, les adoucissans et les calmans; mais quand il y a tendance à la chlorose, et relâchement des solides, il convient de prescrire les toniques et les emménagogues.

CLASSE CINQUIÈME.

Les Cachexies.

Les cachexies sont caractérisées par une habitude vicieuse du corps, ou de quelqu'une de ses parties, quant au volume, la forme, le rapport, ou la couleur.

Sept Ordres, 1.° les amaigrissemens, 2.° les intumescences, 3.° les hydropisies partielles, 4.° les protubérances, 5.° les maladies cutanées, 6.° les ictérities, 7.° enfin les cachexies anomales.

ORDRE PREMIER.

Les Amaigrissemens, Macies.

L'amaigrissement ou *émaciation*, *macies*, consiste dans la diminution du volume et de l'embonpoint du corps. Il reconnaît pour causes principales, le défaut de fluides suffisans dans les vaisseaux, ou de graisse dans le tissu cellulaire : ces causes sont très-communément combinées ensemble dans les maladies de cet ordre.

GENRE I.er *Phtisie pulmonaire, Pulmonie.*

La pulmonie est caractérisée par la toux, les crachats purulens, la fièvre hectique, l'amaigrissement et la faiblesse du corps.

Quoique l'ensemble de ces signes constitue la pulmonie, néanmoins on a quelquefois, quoique rarement, trouvé dans les cadâvres de quelques personnes qui n'avaient pas eu ces symptômes durant leur vie, les poumons presque entièrement consumés par la suppuration. LOUIS NONNIUS, Médecin d'Anvers a vu mou-

rir d'une fièvre quarte, une fille de trois ans; à l'ouverture du cadâvre, on ne trouva au lieu de poumon, qu'une espèce de sac plein de sanie, et cependant l'enfant n'avait jamais eu de toux, ni craché de matière purulente, ni puriforme. Bien plus on a observé dans la même personne, tous les symptômes de la phtisie réunis, sans qu'il y ait eu de suppuration dans les poumons, ni dans la trachée artère. SAINT ANDRÉ rapporte l'histoire d'une jeune fille affectée depuis longtems de la toux, de la dyspnée et de la fièvre lente, que l'on traitait comme phtisique, et qui fut guérie presque soudain après avoir expectoré un pepin de raisin qu'elle avait autrefois avalée sans s'en être apperçue : mais ces exemples sont rares : ils doivent cependant inspirer de la défiance aux Médecins, et les empêcher de prononcer sans retour. Il n'y a que l'ignorance qui ne doutant de rien, montre une semblable hardiesse.

On distingue la phtisie, en *commençante* ou *sèche*, et en phtisie *confirmée* ou *humide*. On reconnaît la première, à la toux non accompagnée de crachats, à la fièvre quotidienne, à la dyspnée, à la chaleur sèche des pieds et des mains, et aux sueurs; et la seconde à l'expectoration purulente, à un amaigrissement considérable et à la perte sensible des forces,

qui se réunissent aux symptômes précédens.

Il est très-difficile de distinguer les crachats purulens de ceux muqueux; ils se ressemblent et on les confond souvent. HYPPOCRATE conseillait de faire cracher les malades dans de l'eau salée contenue dans un vase de cuivre, et lorsque les crachats se précipitaient au fond, c'était selon lui, un signe de purulence et de danger ; *tabidis in aquam marinam spuentibus, si sputum fundum petit, celerem perniciem significat. Sit autem aqua marina in vase æneo. Coaq.* Mais ce caractère n'est pas sûr, car il est possible que dans certaines circonstances, le pus soit spécifiquement moins pesant que l'eau de mer, et qu'il surnage, comme dans d'autres, les crachats muqueux peuvent gagner le fond du vase. On ne peut être sûr de la purulence des crachats, que lorsque les autres signes de la phtisie ont déja duré quelque tems; et on a à la craindre, lorsque les symptômes qui ont coutume de précéder la phtisie, ont lieu.

La phtisie pulmonaire ne dépend pas toujours de l'ulcération des poumons, car on a vu plusieurs personnes mourir de la pulmonie, et à l'ouverture de leurs cadâvres, on n'a trouvé aucun foyer purulent, ni aucun tubercule dans les organes de la respiration. BONNET, BAGLIVI, MURRAY, DEHAËN etc., citent

plusieurs observations de ce genre. Il paraît vraisemblable que dans certains états du système, le mode d'action des poumons étant changé, ils deviennent des organes sécrétoires du pus formé dans le sang, et que cette matière y acquiert au moyen de l'oxigénation, le complément de ses qualités. Il n'y a point de signes propres à faire reconnaître cette espèce de phtisie appelée cellulaire par DE-HAËN.

La fièvre hectiqne accompagne essentiellement la phtisie ; elle annonce d'une manière sûre cette dernière, toutes les fois qu'elle est unie aux symptômes pneumoniques : cette fièvre a le type rémittent, et redouble deux fois chaque jour ; le premier redoublement a lieu vers midi, et le second à l'entrée de la nuit ; ils sont ordinairement précédés d'un léger frisson, ou d'une constriction spasmodique de la peau qui fait rechercher au malade la chaleur externe, quoique l'habitude du corps soit plus chaude au thermomètre, que dans l'état naturel ; le redoublement du soir est le plus considérable, il s'accompagne de sueurs qui augmentent à mesure que la maladie fait des progrès. Les urines sont très-colorées presque dès le principe de la phtisie, et déposent un sédiment copieux, furfuracé et rouge, qui ne tombe presque jamais entièrement au fond du

vase. Dans la fièvre hectique, l'appétit diminue généralement moins que dans toute autre espèce ; la soif est rarement violente ; la bouche est ordinairement humide, et même la langue devient de plus en plus nette, à mesure que la maladie avance dans sa marche, mais vers la fin elle s'enflamme légèrement, ainsi que le fond de la gorge, et quelquefois ces parties se couvrent d'aphtes.

A cette époque, la conjonctive paraît d'un blanc perlé, et le visage est pâle, si ce n'est dans le tems des redoublemens qu'on apperçoit sur chaque joue une tache vermeille et circonscrite. Durant le cours de la maladie, le ventre reste resserré, mais quand elle est avancée, il survient une diarrhée colliquative, et qui alterne avec les sueurs, ou les remplace.

La pulmonie s'accompagne d'une faiblesse qui augmente par degrés, de même que l'émaciation ; le pouls est petit, serré et précipité. La chute des cheveux, la forme crochue, que prennent les ongles, l'œdématie des extrémités inférieures et le flux de ventre annoncent une fin prochaine. Les redoublemens de la fièvre hectique, sont rarement accompagnés du mal de tête, et presque jamais du délire, si ce n'est quelques heures ou quelques jours avant la mort ; mais pour l'ordinaire le

jugement et les sens restent sains jusqu'au dernier moment, et les malades pleins de confiance et d'espoir, expirent presqu'à l'instant où les crachats se suppriment, comme l'avait déja observé HYPPOCRATE: *cum verò sputum sistitur, intereunt.*

La fièvre hectique est décidée par l'acte même de la suppuration qui se perpétue; *circà puris genesim febres et dolores magis accidunt quam ipso facto.* Elle n'est point l'effet de l'absorption du pus, comme l'ont prétendu quelques médecins, car le pus ne possède aucune qualité âcre et corrosive, lorsqu'il est louable, qu'il occupe les cavités du corps, et qu'il n'est point en contact avec l'air extérieur. D'ailleurs si la fièvre de la phtisie était produite par une cause semblable, elle ne précéderait point la suppuration; cependant elle a toujours lieu avant que le malade ne rende des crachats purulens.

La phtisie est souvent héréditaire, ou la suite d'une affection antérieure des poumons. On a observé que la prompte guérison des ulcères, indiquait une grande disposition à cette maladie.

ESPÈCE 1.ere *Phtisie hémoptoïque.*

C'est celle qui succède à l'hémoptisie. HYPPOCRATE a dit avec raison: *à sanguinis sputo, puris sputum; à puris sputo, tabes.* Néanmoins l'hémoptisie n'est pas toujours suivie de la

phtisie pulmonaire ; ce n'est que quand l'hémoptisie est déterminée elle même par une cause phtisique, ou quand elle a été négligée ou mal traitée, qu'elle dégénère en une véritable phtisie qui est pour l'ordinaire mortelle.

ESPÈCE 2. *Phtisie pneumonique.*

Elle est la suite de la pneumonie soit aiguë, soit chronique qui se termine par la suppuration. Il se forme une vomique dans une partie des poumons ou de la plévre, et la matière purulente y reste quelquefois pendant long tems, avant que l'abcès ne s'ouvre, et que le pus ne s'en échappe.

Quand la vomique se rompt, il survient communément des défaillances, ou des vomissemens. *A tumoris intùs ruptione, exsolutio, vomitus et animi deliquium fit* (*Aph.* 8 *Sect. VII.*). Pour faciliter la rupture de la vomique, on a conseillé plusieurs moyens, dont les effets sont très-incertains. Le mieux est d'en abandonner le soin à la nature.

L'abcès décidé par la pneumonie, n'est pas toujours suivi de la phtisie ; l'expectoration du pus peut même durer quelque tems, et néanmoins la phtisie ne pas avoir lieu, quand la fièvre hectique ne se manifeste pas. Un grand nombre d'observations prouve que l'accès de l'air atmosphérique dans les poumons et leur mouvement continuel, ne s'opposent

point à la cicatrisation de l'ulcère, quand le pus est de bonne qualité; et je pense que l'abcès qui succède à la pneumonie, ne donne lieu à la pulmonie, que quand il y a une disposition particulière à cette maladie, qui fait que la suppuration s'établit habituellement dans la substance des poumons.

Espèce 3. Phtisie pituiteuse ou catharrale.

Quand une affection catharrale a duré un certain espace de tems, l'expectoration qui auparavant était muqueuse ou séreuse, se convertit en purulente, et tous les autres symptômes de la phtisie confirmée paraîssent. Cette dégénération du catharre a lieu, parce-qu'il donne naissance à des tubercules qui s'enflamment, puis suppurent. *Cùm pulmo sanguinem in se ipsum traxerit, aut pituitam salsam, et non rursùs dimiserit, sed in ipso coacta et compacta fuerint, ab his tubercula fiunt in pulmone et suppurantur* (*Lib. dè. intern. affect.*). Cette espèce de phtisie, s'accompagne dans le principe de crachats visqueux, insipides, pituiteux, sans couleur et sans odeur, mais à mesure que la maladie fait des progrès, ils deviennent jaunes ou verdâtres, fétides, et d'un goût amer et quelquefois salin. Cette espèce de phtisie se guérit souvent par des évacuations critiques pituiteuses, comme la leucorrhée, les hémorroïdes muqueuses, le

coryza, ou par un rhumatisme chronique.

Espèce 4. *Phtisie produite par l'asthme.*

C'est l'asthme spasmodique qui décide le plus fréquemment cette espèce de phtisie, en donnant naissance à des tubercules pulmonaires.

Espèce 5. *Phtisie tuberculeuse.*

Les tubercules des poumons sont la cause la plus fréquente de la phtisie. On entend par Tubercules, des petites tumeurs qui ont l'apparence de glandes endurcies ; elles sont d'abord indolentes, s'enflamment dans la suite, et se changent en petits abcès ou vomiques qui renferment du pus, ou une matière sébacée, et qui s'ulcèrent ; ce pus est rarement louable, et les ulcères auxquels il donne naissance, se cicatrisent très-difficilement.

Les tubercules peuvent être décidés par un grand nombre de causes 1.° par la pneumonie aiguë qui s'est terminée par l'induration, 2.° par une inflammation lente des poumons à laquelle donnent lieu une constitution faible et délicate des poumons, et l'étroitesse de la charpente osseuse de la poitrine, qui sont l'une et l'autre, le plus souvent héréditaires. Lorsque les personnes qui sont ainsi organisées, ont atteint le terme de l'accroissement, « elles deviennent sujetes, dit Robert, à cette abon-

» dance d'humeurs qui oblige la nature à de
» violens efforts, pour détruire l'embarras
» qu'elle lui cause; le poumon devient né-
» cessairement chez elles, le terme aboutissant
» à des oscillations, il reçoit par consé-
» quent le torrent des humeurs; « 3.° par les virus scorbutique, syphilitique, psorique etc., 4.° par les métastases; il faut en excepter celle purulente qui souvent produit la phtisie tout à coup, sans décider des tubercules, 5.° enfin par les écrouelles.

La phtisie tuberculeuse qui naît d'un vice organique, commence par une toux légère, courte, plus fréquente la nuit que le jour, et qui devient habituelle. L'exercice précipite considérablement la respiration : les malades maîgrissent et tombent de jour en jour dans la langueur et l'indolence. Cet état continue quelquefois une ou deux années; la fièvre hectique se manifeste, et la toux qui était sèche dans le principe, s'accompagne d'expectoration muqueuse, et ensuite purulente. Les malades ressentent dès le principe, de la douleur dans quelque partie de la poitrine, et de la dyspnée, lorsqu'on leur fait prendre certaines positions. Cette espèce s'accompagne plus rarement de l'hémoptisie que les autres, et sa marche est ordinairement bien plus lente.

Les tubercules, dit BAGLIVI, « restent quel-
» quefois cachés dans les poumons, pendant
» plusieurs années, sans causer d'incommodités :
» ils se manifestent enfin après une pleurésie,
» une angine, ou une fièvre. Lorsqu'après la
» guérison d'une fièvre, il survient une dou-
» leur avec une respiration difficile, et qui ne
» peut s'exécuter que la tête élevée, c'est un
» signe que le tubercule tend à s'enflammer,
» et à suppurer. « *Pag.* 35.

On a donné le nom de tubercules *cruds*, à ceux qei ne suppurent pas encore, et celui de tubercules *cuits*, à ceux qui sont en suppuration : ce sont alors des petites vomiques qui ne diffèrent des autres que par le volume, et qui ont leur siège dans le tissu cellulaire des poumons. Les tubercules scrofuleux ne sont autre chose que les glandes bronchiales elles-mêmes endurcies qui s'enflamment, puis suppurent. On a lieu de les présumer quand ils ont été précédés des écrouelles. SYDENHAM a vu se terminer quelquefois cette espèce de phtisie, par des tumeurs écrouelleuses critiques au cou.

ESPÈCE 6. *Phtisie nerveuse à promptiori corporis incremento.*

Elle affecte les jeunes gens qui grandissent tout à coup, et est l'effet de la force expansive qui domine avec excès. Les accidens

qui résultent d'une crûe trop prompte, partent des organes de la respiration. TISSOT remarque, que le cœur est très-affecté, et qu'il éprouve fréquemment des palpitations. Ces effets tiennent au développement précoce des organes sexuels. Comme les mouvemens et les humeurs conservent encore de la tendance vers les parties supérieures à l'époque de la puberté, et que les poumons en sont alors l'aboutissant, il résulte de là que ceux-ci ne jouissent pas d'une force suffisante pour réagir dans une proportion convenable, quand le corps se développe trop promptement; c'est pourquoi il se décide des hémoptisies, des congestions, des stases etc., qui amènent la phtisie. On ne peut enrayer la tendance à cette maladie, qu'au moyen des toniques et des fortifians. Les asthéniques et surtout la saignée sont très-nuisibles, et ne font qu'aggraver le mal.

ESPÈCE 7. Phtisie calculeuse.

Elle est produite par des concrétions calcaires formées dans les poumons, que les malades rejetént en toussant, avec un peu de sang et de mucus. Cette espèce est incurable.

ESPÈCE 8. Phtisie propre à certains artisans.

Ce sont les personnes qui sont par état, con-

stamment exposées à la poussière qui y sont sujetes, tels sont les tailleurs de pierres, les meuniers, les perruquiers, etc. Cette espèce au rapport de RAMAZZINI et de MORGAGNI, est fréquente dans les pays Méridianaux de l'Europe. Ceux qui en sont attaqués, doivent changer d'état.

ESPÈCE 9. Phtisie gastrique.

La phtisie est souvent déterminée par l'irradiation sympathique du spasme atonique de l'estomac et des intestins sur les poumons. Il se forme dans ces organes, à l'occasion de ce spasme qui en gêne le jeu, des congestions ou des tubercules qui donnent naissance à la phtisie. Les fièvres gastriques bilieuses, et principalement les pituiteuses, occasionnent le plus souvent cette espèce de phtisie, surtout lorsqu'elles ont été négligés, mal traitées, et que les personnes qui en sont affectées, ont la poitrine faible et délicate. STHAAL a observé que les affections bilieuses de l'automne, traitées par les stomachiques, les résolutifs, les échauffans, et même par les acides et surtout les minéraux, se calment d'abord, mais que souvent elles dégénèrent en phtisie dans les personnes d'un tempérament sec, et en hydropisie particulièrement en ascite, dans celles d'un tempérament lâche et pituiteux.

Espèce 10. *Phtisie hypocondriaque.*

Elle dépend de la même cause que la goutte, les hémorroïdes etc., c'est-à-dire de la réplétion du ventre et de l'embarras des entrailles : la nature pour s'en délivrer, décide dans ceux-ci un effort d'action, un travail qui venant aboutir à la poitrine dans les personnes hypocondriaques qui l'ont faible, donne naissance à des congestions, ou à des tubercules que suit la phtisie. *Fit refluxus ejusdem humoris melancolici*, dit Duret, *in venas mesaraïcas, indèque excitantur hemorroïdes, quibus homines vindicantur ab infinitis symptomatibus : sanguinis fæculenti in hepar refluxu fit schirrus, undè hydrops; aliquandò in pulmones refluit, undè tabes; aliquandò in latus, undè pleuritis, aliquando in cerebrum undè melancholia.* On voit que la tendance naturelle de l'action vers les différens organes, est ce qui forme dans chaque individu la disposition aux diverses maladies, quoique la cause soit très-souvent la même.

Espèce 11. *Phtisie chlorotique de Morton.*

Cette espèce attaque les filles et les femmes dont les régles sont supprimées : il y a toux sèche et opiniâtre, chlorose, douleurs vives de poitrine, quelquefois des crachats sangui-

nolens

nolens dans le principe, ensuite purulens et enfin la fièvre hectique.

Espèce 12. *Phtisie décidée par les fièvres intermittentes. Morton.*

Dans cette espèce, la toux, la dyspnée et les autres signes qui menacent d'une phtisie prochaine, se manifestent dès le commencement de la fièvre.

Espèce 13. *Phtisie causée par la plique. Stabel. Hist.* 8.

Elle guérit au bout de deux ans, quand la plique se manifesta.

Espèce 14. *Phtisie trachéale.*

Ulcération de la trachée-artère, ou de ses ramifications, avec tous les symptômes de la phtisie, la dyspnée, et un enrouement continuel et opiniâtre qui rend la voix difficile et désagréable.

Cette espèce de phtisie guérit rarement, surtout quand elle a fait des progrès. Lorsqu'elle est la suite d'une affection catharrale ou rhumatismale, et qu'elle est dans son principe, on conseille, de faire respirer des vapeurs émollientes, l'application des vésicatoires et l'usage des diaphorétiques. On a quelquefois emploié utilement dans cette phtisie, quand elle était déja avancée, le quinquina mêlé avec quelques préparations mercurielles, et les cau-

tères; mais le plus souvent on est obligé de se borner aux adoucissans et aux calmans.

La phtisie est le plus communément décidée par des tubercules. On a observé quelquefois, quoique rarement, cette maladie chez des enfans bien au dessous de l'âge de la puberté; mais le plus ordinairement elle ne se manifeste, ainsi que les autres espèces, qu'entre dix-huit et trente-cinq ans. *Tabes maximè fit ætatibus, ab anno octavo decimo, usque ad quintum trigesimum* (*Aph.* 11. *Sect. V.*). La phtisie fait des progrès rapides, selon que les malades sont plus jeunes: celle qui succède à une violente hémoptisie, tue très-promptement, surtout quand la fièvre est forte, et que l'expectoration purulente a lieu dès le commencement: elle est plus aiguë dans les pays chauds qu'ailleurs. En général l'automne et le printems sont des saisons funestes aux phtisiques; ce qui a fait dire à HYPPOCRATE: *automnus tabidis malus, ver quoque malum, cùm ficûs folia cornicis pedibus similia fuerint* (*Lib. VI. dè. morb. pop.*).

La phtisie est une maladie qui se termine, pour l'ordinaire, par la mort: elle laisse peu d'espoir, surtout quand elle est confirmée. On a vu la manie dissiper tous ses symptômes, et même quelquefois la guérir radicalement; mais d'autresfois on a vu reparaître la phtisie,

et amener promptement la fin du malade, peu de tems après la guérison de la manie. La grossesse retarde pour l'ordinaire les progrès de la phtisie chez les femmes, mais il est à craindre qu'après l'accouchement elle ne reparaîsse avec plus de violence, et qu'elle ne tue en peu de tems.

Quoique l'hémoptisie ne soit pas toujours suivie de la phtisie, il convient néanmoins d'emploier tous les moyens capables de prévenir cette dernière; j'en ai parlé en traitant de l'hémoptisie.

Quand les tubercules des poumons commencent à se former, il faut s'opposer à leurs progrès, et chercher à résoudre ceux qui sont décidément établis : mais ces deux indications ne sont pas fort aisées à remplir, et l'analogie des tubercules avec les scrofules n'est pas d'un grand secours dans cette circonstance : on a emploié néanmoins quelquefois avec d'heureux succès, les sulfures, les eaux sulfureuses, les eaux salines et notamment les eaux de Seltz. Mais un des grands points dans le traitement de cette phtisie, consiste à éviter l'inflammation des tubercules : ceux-ci peuvent subsister très-longtems; et tant qu'ils ne s'enflamment pas, ils ne produisent aucun désordre. On peut prévenir leur inflammation,

par l'usage des antipyrectiques, comme les saignées, le régime végétal et le lait. HYPPOCRATE conseille particulièrement l'usage de ce dernier, dans les cas où la fièvre n'est pas bien forte : *tabescentibus cum fébriculâ lac sumere convenit.* ARÉTÉE assure que cet aliment peut tenir lieu de tous les autres remédes. C'est le lait de femme qui comme le plus analogue à l'homme, convient le mieux ; il a quelquefois guéri seul, des phtisies déja très-avancées. FORESTUS rapporte qu'un jeune homme fut entièrement délivré d'une phtisie désespérée, en prenant à chaque heure du jour, le sein d'une nourrice; non seulement il recouvra la santé, mais encore il rendit mere sa bienfaitrice. Il convient aussi pour prévenir la phlogose des tubercules, d'éviter tout exercice violent et surtout des organes de la respiration, toute attitude capable de diminuer la capacité du thorax, l'application du froid et surtout de l'humidité à la surface du corps, en un mot tout ce qui peut refouler les forces et les humeurs vers l'intérieur, et la poitrine: il faut encore fuir la grande chaleur ; les pays les plus convenables pour les phtisiques, sont ceux dont la température est depuis le 10.e jusqu'au 14.e degré du thermomètre de RÉAUMUR.

L'air qui convient le mieux dans les phtisies

avec inflammation, est celui des vallées, des étables et des écuries ; celui des montagnes, qui est très-oxigéné, serait nuisible dans ce cas. Les phtisiques doivent éviter les vents du Nord et du Nord-Ouest ; ce sont les habitations peu élevées, et exposées à l'Est ou au Sud-Est auxquelles ils doivent donner la préférence.

Un autre moyen non moins efficace et propre à prévenir l'inflammation des tubercules des poumons, consiste à diminuer la détermination des mouvemens et des humeurs vers la poitrine, en les attirant à l'organe extérieur. On recommande en conséquence les vétemens chauds, les frictions et les exercices, tels que la promenade, la navigation, la vection et l'équitation. Observez néanmoins que les exercices peuvent être très-nuisibles, exceptée la navigation, quand les tubercules sont enflammés, ou lorsqu'on a à redouter l'hémoptisie. Les voyages de mer ont eu quelquefois les plus heureux succès, et les anciens en connaîssaient les avantages : CICÉRON qui avait la poitrine faible, voyagea dans sa jeunesse en Grèce, par le conseil des médecins, et s'en trouva très-bien.

On emploie utilement aussi dans la vûe de diminuer la détermination des mouvemens et

des humeurs vers la poitrine, les vésicatoires, les cautères, et les sétons. Mais ces moyens ne conviennent que dans le principe; car quand la phtisie est avancée, ils ne font qu'affaiblir davantage, sans produire aucun changement utile.

Les vomitifs sont quelquefois très-avantageux. REID les conseille dans tous les cas, et dans tous les tems de la phtisie : ils diminuent en effet le spasme, et déterminent vers l'organe extérieur. HYPPOCRATE les prescrivait aussi (Livre 2.e des maladies.). Il est une circonstance néanmoins dans laquelle, loin d'être utiles, ils peuvent être préjudiciables, c'est lorsqu'il y a des congestions dans les poumons, et lorsqu'on a à redouter l'hémoptisie; c'est dans ce sens qu'il faut entendre l'aphorisme 8 de la IV.e Section, *tabidi verò vitantes purgationes sursùm.* Les purgatifs sont généralement nuisibles, si ce n'est dans le commencement des phtisies dont le foyer est établi dans les intestins, parcequ'ils suppriment les crachats, ce qui est toujours dangereux, et parcequ'ils peuvent déterminer une diarrhée qui hâte les jours des malades.

L'unique traitement qui convient, dit CULLEN, quand les tubercules sont en suppuration, est celui qui est indiqué dans leur état de crudité, et qui consiste dans le régime et les

moyens réfrigérans : il est nécessaire de recourir à la saignée, de diminuer la quantité de nourriture, et de s'abstenir des alimens solides. Il est même quelquefois utile, de tenir pendant quelque tems, le malade uniquement au petit lait auquel on ajoute du sucre ou du miel. Quand on est parvenu par ce moyen à modérer la fièvre, et à procurer des crachats louables, on lui substitue le lait coupé, dans lequel on peut tremper un peu de pain. Il faut que le malade évite scrupuleusement toute espèce de stimulans, d'échauffans, et surtout les liqueurs spiritueuses. On conseille, quand la toux est violente, quelques cuillerées d'huile récente d'amandes douces, la solution gommeuse édulcorée avec le sucre, ou des émulsions légèrement nitrées.

Observez par rapport à la saignée, qu'elle ne peut convenir, que quand le malade n'a pas encore perdu beaucoup de ses forces, et seulement dans le principe de la phtisie. Lorsque cette maladie a fait des progrès, ce moyen est extrêmement dangereux. Il est presque incroyable combien peu on trouve de sang dans les cadâvres des personnes mortes de la phtisie; on en rencontre à peine quelques grumeaux, et il semble qu'elles n'aient cessé de vivre que quand leur sang a été entièrement consumé. L'hématôse ne se fait qu'avec

beaucoup de peine chez les phtisiques, et elle cesse enfin tout-à-fait, lorsque l'altération des poumons et portée à un haut degré.

Les baumes soit naturels, soit artificiels sont absolument préjudiciables dans la phtisie avec diathèse inflammatoire : ils sont irritans, et augmentent la fièvre et l'inflammation. Le quinquina ne convient pas davantage par la même raison. Dans quelques cas où les rémissions de fièvre sont considérables le matin, et où les redoublemens du soir sont très-marqués, CULLEN a observé que cette écorce donnée à forte dose arrêtait ces redoublemens, et modérait en même tems les autres symptômes, mais la fièvre montrait une grande tendance à reparaître, et à la fin tous les accidens se reproduisaient avec beaucoup d'intensité, et donnaient la mort dans un court délai. C'est surtout dans la phtisie qui succède à l'hémoptisie inflammatoire, que le quinquina est très-nuisible : il ne peut produire de bons effets, de même que l'équitation qu'on conseille néanmoins mal a propos dans toutes les phtisies indistinctement, comme le remarqne judicieusement STOLL, que dans les cas où la diathèse inflammatoire n'existe pas, et quand les crachats purulens sont expectorés librement.

Les acides sont très-utiles dans la phtisie,

et surtout les fruits qui ont cette saveur, comme les fraises, les cerises etc. HOFFMANN rapporte l'histoire d'un jeune-homme attaqué de phtisie, suite des excès qu'il avait commis dans le vin et les plaisirs de l'amour, et qui fut guéri par l'usage des fraises de jardin. Les acides minéraux ne conviennent que sur la fin, pour arrêter les progrès de la putréfaction, et modérer les sueurs colliquatives; mais on a à craindre de leur usage, la suppression des crachats.

Les symptômes qu'il faut s'attacher à combattre dans la phtisie, de préférence aux autres, sont la toux violente et la diarrhée. On parvient à modérer la première, par les huileux et les mucilagineux auxquels on associe l'opium; il nuit à la vérité quand il y a des symptômes inflammatoires, mail il calme pour quelque tems la toux, et prevoque au sommeil: or en médecine comme en politique, de deux maux il faut choisir le moindre; et il est plus avantageux de suspendre la toux et de procurer le sommeil, que de laisser souffrir les malades, dans la crainte d'augmenter la fièvre et la chaleur; d'ailleurs ce calmant n'arrête l'expectoration, que durant un tems fort court; et après un sommeil tranquille, celle du matin devient plus facile que de coutume.

Lorsque l'expectoration se supprime, soit spontanément, soit par l'effet des remédes administrés à contre-tems, le malade court les risques d'être suffoqué. Il faut dans ce cas, recourir le plus promptement possible, à l'application des vésicatoires, et à l'usage intérieur des préparations scillitiques.

La diarrhée qui survient dans l'état avancé de la maladie, doit être combattue par les mucilagineux, les astringens et les narcotiques; et quand les forces le permettent, on administre des lavemens mucilagineux auxquels on associe la thérébentine unie au jaune d'œuf, le diascordium, ou la thériaque.

Dans les phtisies pituiteuses ou catharrales qui dépendent primitivement du refoulement des forces et de l'humeur perspirable vers les poumons, l'indication est de rétablir promptement l'ordre des mouvemens, et la transpiration; mais cette détermination n'appartient qu'à la nature, et l'art la trace le plus souvent en vain, lorsque l'érétisme s'y est joint: Hyppocrate s'occupait dans ce cas, à faire une prompte révulsion, et à ouvrir des issues à l'humeur catharrale, en emploiant les violens purgatifs, et ensuite le cautère actuel. Cette méthode a été tentée avec succès par Bonnet et Morton. Hyppocrate cherchait en même tems à adoucir et à calmer par le

régime ; et pour prévenir la colliquation par le pus, il excitait la toux comme un moyen d'expectoration.

Les toniques, et surtout le quinquina conviennent éminemment dans la phtisie pituiteuse, de même que les balsamiques et l'équitation.

Quant aux phtisies gastriques, il faut distinguer deux tems, leur principe et celui dans lequel les tubercules sont décidément établis. Dans le premier tems, les légers vomitifs, et les toniques, tels que le quinquina, le lichen d'Islande, les balsamiques, l'équitation, le régime analeptique conviennent. Dans le second, il faut se comporter comme dans les tubercules produits par les autres causes. Néanmoins quand les tubercules sont froids et pituiteux, comme sont ceux qui surviennent à la suite des affections gastriques pituiteuses maltraitées, il faut s'appliquer à les résoudre par les fondans et les incisifs. Lorqu'ils s'enflamment, il convient de recourir aux moyens réfrigérans, et surtout à la saignée : on associe à ces moyens les incisifs légers, comme les antiscorbutiques, et surtout le suc de cresson donné à la dose de trois ou quatre onces dans le petit lait. On a vu des phtisies tuberculeuses guéries par l'usage unique de ce dernier. On emploie utilement aussi et dans les mêmes vûes, l'acétite de

potasse, le soufre, et surtout les sulfures alcalins, les eaux sulfureuses, et celles de Seltz.

Ces mêmes moyens auxquels on réunit les exercices, surtout celui du cheval, conviennent également dans les phtisies scrofuleuses. L'usage du lait est entièrement contraire dans ces dernières, ainsi que dans celles gastriques: le régime purement animal et excitant, est plus approprié dans ces cas, vû qu'il y a une perte excessive de ton. On a recommandé la décoction de feuilles de tussilage, prise intérieurement, comme spécifique dans la phtisie scrofuleuse; il est quelques observations favorables à l'usage de cette plante dans les scrofules: les médecins du moyen âge l'emploiaient déja avec succès dans cette maladie.

La phtisie hypocondriaque, est le produit de l'irradiation sympathique des viscères du bas-ventre sur les poumons; elle survient fréquemment à la suite de la suppression du flux hémorroïdal. *Hæmorroïdes curanti diuturnas, nisi una servata fuerit, est periculum, nè hydrops superveniat aut tabes* (*Aph.* 12. *Sect. VI.*). Lorsqu'elle dépend d'une semblable cause, il faut tenter de rétablir ce flux, par tous les moyens possibles; d'ailleurs elle n'exige pas d'autre traitement que l'hypocondriacisme

dont elle dépend. Les boissons adoucissantes et la saignée, quand il y a des signes d'inflammation ; l'opium, les vésicatoires, les cautères, le régime doux, et surtout le laitage, l'application des sangsues à l'anus, l'usage soutenu pendant quelque tems de l'aloës, l'exercice du cheval, et sur la fin les purgatifs sont les seuls moyens propres à dissiper cette espèce de phtisie, quand elle est encore dans l'acte de sa formation ; car lorsqu'elle a déja fait des progrès, elle est absolument incurable, et les malades sont perdus sans ressource.

La phtisie qui est produite par la chlorose qui se manifeste à l'époque de la puberté, demande dans son traitement, l'usage des toniques et des fortifians ; on leur associe les moyens propres à calmer les symptômes pneumoniques : mais le but principal vers lequel doit tendre le médecin, est de favoriser l'établissement des régles.

Il est des observations de phtisies contractées par la voie de la contagion ; mais on n'a pas déterminé quelles sont les espèces susceptibles de se communiquer de la sorte, ou si elles le sont toutes. Quoiqu'il en soit, on est parvenue à en guérir, quand elles étaient encore dans leur principe. RIVIÈRE rapporte l'histoire d'une femme, qui affectée d'une sem-

blable phtisie, en fut délivrée, en faisant usage pendant quinze jours, d'une décoction de gayac, quoique cette boisson n'eut point amené de sueurs. Le médecin avait fait précéder la saignée, la purgation et le bain tiède; il avait prescrit à la malade un régime analeptique et incrassant. Il parle encore d'une semblable phtisie qui fut entièrement détruite par l'application de deux caustiques à la nuque. CHESNEAU rapporte plusieurs observations de phtisies communiquées par la contagion, qui furent guéries par les sudorifiques.

GENRE II. *Tabes*, *Consomption*, *Éthisie.*

Cette maladie est caractérisée par la maigreur, la faiblesse et la pyrexie hectique, sans toux et sans crachement de pus. VOYEZ le caractère de la fièvre hectique dans la phtisie.

Les tabes sont le plus ordinairement décidés par la suppuration habituellement établie dans un ou plusieurs viscères, à la suite d'une inflammation aiguë ou lente, ou qui survient dans un organe obstrué, ou squirreux.

ESPÈCE 1.ere *Consomption dorsale*, *Tabes dorsalis.*

« La consomption dorsale, dit HYPPOCRATE,
» naît de la moëlle épinière, et attaque sur-
» tout les jeunes mariés, et les libertins. Ils
» sont sans fièvre, ont bon appétit, et ce-
» pendant maigrissent: ceux qui en sont affec-

» tés, semblent sentir comme des fourmis
» qui descendent de la tête à l'épine; quand
» ils rendent leurs urines, et qnand ils dor-
» ment, ils évacuent abondamment une se-
» mence liquide; et pour peu qu'ils s'exer-
» cent, qu'ils marchent, ou qu'ils courent, ils
» éprouvent de la difficulté de respirer, de la
» faiblesse, des pesanteurs de tête, et des tin-
» temens d'oreilles. Lorsque la maladie a fait
» des progrès, ceux qui en sont atteints,
» éprouvent des fièvres violentes, et périsent
» de la lypirie « (*Lib. II. de morb.*).

D'après LOMMIUS, les symptômes de la consomption dorsale, sont une céphalalgie violente et aiguë, une douleur formicante au cou et dans les lombes, et un rhumatisme qui empêche la flexion des genoux; le ventre est constipé, les urines sortent avec douleur, et les malades rendent en urinant et en dormant, de la semence, ou une humeur visqueuse qui vient des prostrates; la tête est pesante, il y a tintement d'oreilles; la maigreur augmente de jour en jour, ainsi que la faiblesse; cependant la fièvre ne survient que quand la maladie est déja fort avancée, et alors les fonctions gastriques sont entièrement dérangées; la vue est diminuée; il y a tremblement des mains et œdématie des membres; la fièvre

et la maigreur augmentent et la mort ne tarde pas à terminer la scène.

Le traitement consiste à éviter les causes occasionnelles, surtout les plaisirs vénériens, et à user des toniques et des corroborans. On conseille à cet effet les exercices en plein air, les bains froids, le quinquina et les eaux martiales. HYPPOCRATE recommande pour aliment le lait d'ânesse, puis celui de vache, et ensuite les alimens restaurans.

ESPÈCE 2. Éthisie rénale.

Elle dépend de l'ulcération des reins, et est souvent occasionnée par les calculs. Elle est caractérisée par une douleur vive ou gravative et continuelle des reins, quelquefois par une stupeur à la cuisse du côté affecté, des urines purulentes, et la pyrexie hectique.

On conseille dans cette espèce les légers diurétiques, les boissons aqueuses froides, et celles acidulées avec le gaz acide carboniqne, le laitage etc. VOYEZ NÉPHRITIE.

ESPÈCE 3. Éthisie apbstématense, Tabes apostematodes. MORTON.

Cette espèce est produite par un dépôt, un ulcère, ou une fistule de quelques parties musculaires. Après avoir évacué le pus, on fait prendre intérieurement le quinquina et le lait.

ESPÈCE 4.

Espèce 4. Éthisie des nourrices.

Elle commence par l'émaciation qui ne tarde pas à s'accompagner de la fièvre hectique. Elle est produite par la lactation excessive, qu'on reconnaît à l'inapétence, à la faiblesse, aux fréquens accès d'hystérie, et à la pyrexie hectique qui se manifeste dans la suite. A ces symptômes se joignent souvent la toux, la dyspnée, et les autres signes d'une phtisie prochaine.

Quand cette éthisie ne fait que commencer, on peut en arrêter les progrès, en faisant sevrer le nourrisson, et en mettant la malade à l'usage du lait, et ensuite des alimens succulens.

Espèce 5. Éthisie causée par l'hydropisie.

Espèce 6. Éthisie sudatoire. Morton.

Elle est symptômatique dans le scorbut.

Espèce 7. Éthisie péricardienne.

Galien a observé dans un coq et dans un singe qu'il ouvrit, cette espèce qui était causée par une tumeur formée dans le péricarde. Zacutus a vu trois fois cette maladie, et en a décrit les symptômes : mais le diagnostic est très-incertain ; ce n'est qu'après la mort, qu'on peut s'assurer que cette affection qui est chronique et incurable, a existé : on trouve dans les cadâvres des tubercules durs, sur le

péricarde, et qui sont quelquefois en suppuration.

Espèce 8. *Éthisie hépatique.*

Elle est caractérisée par une douleur compressive et pulsative de l'hypocondre droit, la dyspnée et la couleur jaune de la peau; les urines sont rouges et épaisses, et les déjections sont liquides et écumeuses; la substance du foie qui est détruite par la suppuration, pénètre le conduit cholédoque, et passe avec le pus, dans les intestins.

Espèce 9. *Éthisie mésentérique.*

Elle a son siège dans les glandes du mésentère, qui sont en suppuration. Elle dépend le plus souvent de la diathèse scrofuleuse, et attaque principalement les enfans nés de parens débauchés, vers l'âge de sept à huit ans; ils sont pâles, tristes, voraces; ils éprouvent de la tension et de la pesanteur au dessous de l'estomac, et la fièvre hectique ne tarde pas à se manifester; à ces symptômes se joignent quelquefois un appétit dépravé, la lienterie etc. Cette maladie se termine souvent en une ascite qui est quelquefois purulente, ou en une œdématie qui les conduit à la mort. Elle n'exige pas d'autre traitement, que celui approprié aux écrouelles; et est incurable, quand elle a fait des progrès.

Espèce 10. *Éthisie syphilitique.*

Espèce 11. *Phtisie fausse.*

Fréderic, Archevèque de Brême, mourut avec tous les symptômes de la phtisie pulmonaire. A l'ouverture du cadâvre, on trouva les poumons sains, et l'estomac altéré, comme sphacélé, et d'une fétidité insupportable.

Espèce 12. *Éthisie vénéneuse.*

On l'a vue produite par l'arsenic pris en petite quantité.

Espèce 13. *Éthisie chlorotique, Fièvre blanche.*

Espèce 14. *Éthisie vésicale.*

Voyez *Cystitie.*

Espèce 15. *Éthisie produite par les grandes évacuations.*

Cette espèce est quelquefois occasionnée par la leucorrhée excessive.

Espèce 16. *Fièvre lente des enfans.*

Elle est nerveuse par spasme atonique, et n'a point de caractère particulier; elle est l'effet du rachitis, des écrouelles, ou des vers, et quelquefois de la jalousie que leur causent les préférences qu'on donne à leurs frères et sœurs, ou à leurs camarades.

Espèce 17. *Éthisie splénique.*

Il y a dans cette éthisie, une tuméfaction de l'hypocondre gauche avec pulsation; les malades se couchent difficilement sur le côté

droit ; le pied gauche s'enfle ordinairement, et est dur. Cette maladie est très-rare, et sa guérison tient principalement à l'ouverture de l'abcès, lorsqu'elle est possible.

Espèce 18. *Éthisie intestinale.*

Elle est caractérisée par les déjections purulentes, les douleurs fixes dans une partie du bas-ventre, qui redoublent quelque tems après le repas, et par la fièvre hectique. Le traitement est le même que dans l'espèce suivante.

Espèce 19. *Éthisie gastrique.*

Voyez Vomissement produit par l'ulcère de l'estomac, Gastritie etc.

Espèce 20. *Éthisie utérine.*

Elle est produite par l'ulcère de la matrice, qui devient aisément malin et carcinomateux. Voyez pour le traitement, Ménorrhagie causée par l'ulcère de la matrice.

Genre III. *Marasme, Atrophie.*

Amaigrissement et faiblesse sans pyrexie hectique ; celle-ci ne survient qu'à la fin de la maladie, et lorsque le malade est près du tombeau.

Espèce 1.ere *Atrophie causée par l'inflammation lente d'un viscère.*

Espèce 2. *Atrophie par inanition*

Elle est produite par le défaut d'alimens, ou par les évacuations excessives. On doit

rapporter à cette espèce, celle qu'occasionne le ptialisme qui peut être l'effet de la mauvaise habitude de rejeter continuellement la salive, ou du scorbut, ou de l'usage du mercure, et celle produite par une obstruction au pylore qui empêche le passage des alimens, et en décide le vomissement.

ESPÈCE 3. Atrophie causée par la cacochymie.

Trois Variétés.

1.° *Atrophie scorbutique.*

2.° *Atrophie syphilitique.*

3.° *Atrophie vermineuse.*

ESPÈCE 4. Atrophie par faiblesse spontanée.

Elle dépend de la nutrition dépravée, et n'est précédée ni d'évacuation, ni de cacochymie.

Quatre Variétés.

1.° *Atrophie nerveuse de* MORTON.

Elle s'accompagne de la bouffissure de tout le corps, de la pâleur, et du dégoût pour toute espèce d'alimens. Les malades sont dans un tel état de faiblesse, qu'ils restent presque toujours au lit; les urines sont rendues en petite quantité, et rouges: il n'y a ni fièvre, ni dyspnée. Les affections de l'âme, ou l'abus des spiritueux, donne communément lieu à cette atrophie.

2.° *Atrophie latérale.*

Elle n'occupe qu'une moitié verticale du corps. Dolaeus rapporte qu'un enfant de sept ans, avait la moitié du corps depuis les aisselles jusqu'à la plante des pieds, tellement décharnée, que la peau semblait collée aux os, tandis que le côté droit était rempli de graisse. L'application des topiques antispasmodiques sur l'épine dorsale, et l'usage intérieur des sudorifiques le rétablirent un peu.

3.° *Atrophie qui survient dans la fièvre.*

4.° *Atrophie sénile, Marausis.*

Elle est l'effet du dessèchement qu'amène l'âge, et exige l'usage des bons alimens, et d'un vin généreux. On recommande aux vieillards qui en sont attaqués, de se tenir chaudement, et de coucher avec une jeune fille bien nourrie et forte, comme fit autrefois le pieux Roi David avec une Sunamite, et qui s'en trouva, dit-on, fort bien. Boerrhaave racontait souvent à ses disciples, qu'un vieux prince d'Allemagne, étant dans un épuisement extrême, on lui conseilla de coucher entre deux jeunes filles belles, et d'une bonne santé; ce qui produisit en très-peu de tems, un si bon effet, qu'on jugea à propos de cesser l'usage du reméde. Nos corps sont de vrais cribles; il s'ouvre à leur surface une infinité de vaisseaux absorbans qui pompent

de tout ce qui les environne, les germes de la santé ou de la maladie. Il importe donc d'avoir des amis sains, et une femme d'une bonne complexion ; et l'opinion généralement reçue que les enfans qui couchent avec les vieillards, dépérissent, tandis que ceux-ci prennent de l'embonpoint, est fondée. C'est au moyen du systême absorbant externe, que nos corps reçoivent une multitude d'atômes alibiles disséminés dans l'air. On explique par là pourquoi les bouchers, les chaircuitiers etc., qui sont presque toujours plongés dans une atmosphère remplie de molécules nutritives, ont pour l'ordinaire beaucoup d'embonpoint, quoiqu'assez généralement ils mangent peu.

GENRE IV. *Dessèchement*, *Aridura d'*ETMULLER.

Amaigrissement d'une partie, comme d'une main, d'un bras, d'une jambe etc. Il dépend d'un vice local, et communément de la compression qu'éprouvent les nerfs et les vaisseaux qui se distribuent à la partie affectée.

ESPÈCE 1.ere *Dessèchement rachialgique.*

Il est précédé de la colique saturnine. Les parties affectées éprouvent un sentiment de formication, de stupeur et de contraction ; elles s'exténuent et se paralysent. Ce sont ordinairement les extrémités supérieures qui éprouvent cette affection.

ESPÈCE 2. *Dessèchement hydropique.*

Amaigrissement des parties supérieures qui a lieu dans l'ascite, tandis que les inférieures sont enflées et œdémateuses.

ESPÈCE 3. *Dessèchement traumatique.*

Il est occasionné par les plaies, les ulcères, les fistules, les caries, les fractures anciennes, ou les luxations qui n'ont pas été bien réduites.

ESPÈCE 4. *Dessèchement paralytique.*

ESPÈCE 5. *Dessèchement causé par l'arthrocace ou spina ventosa.*

Il est produit par un ulcère de la moëlle des os qui attaque le plus souvent les épiphises, avec carie, exostose, et douleur,

ESPÈCE 6. *Dessèchement spasmodique.* ETMULLER.

ESPÈCE 7. *Dessèchement scorbutique.* (*Ephem. cur. nat. obs.* 78.)

ORDRE SECOND.

Les Intumescences.

L'intumescence consiste dans l'augmentation extraordinaire du volume du corps.

GENRE I.er *Polysarcie.*

Intumescence incommode, produite par la graisse, et qui diminue l'agilité du corps. Elle diffère de la constitution athlétique, ou corpu-

lence charnue, en ce qu'elle s'accompagne de la difficulté de se mouvoir et de respirer.

Il est des constitutions favorables à l'impiguation ; la bonne chère, l'inaction, la vie exempte de soins et d'inquiétudes y disposent singulièrement. On a vu des hommes d'un embonpoint prodigieux. SENNERT parle d'une femme de trente-six ans, qui pesait 480 livres, et d'un homme dont le poids était de 600 livres.

La graisse, en s'amassant entre les deux lames de l'épiploon, vers les reins, et dans le mésentère, occasionne une augmentation de volume, dans le bas-ventre, qui s'oppose à l'abaissement du diaphragme, et par conséquent rend la respiration difficile. Comme la circulation est gênée par la pression qu'exerce la graisse sur les artères et les veines, et que d'ailleurs le cœur et les gros vaisseaux en sont souvent surchargés, il en résulte la lenteur, et la faiblesse du pouls, la stupeur et la somnolence qui sont autant de signes précurseurs d'une apoplexie mortelle.

On a proposé l'usage intérieur du savon, comme un moyen efficace pour dissiper l'embonpoint ; il a réussi quelquefois. L'oximel scillitique donné fréquemment à petites doses, et les purgatifs répétés, ont eu aussi des

succès. Mais le plus sûr est de prendre fréquemment de l'exercice, ou de se livrer à des travaux durs, de dormir peu, de diminuer les repas et surtout celui du soir, et d'observer le régime végétal.

GENRE II. *Pneumatose, Emphysême.*

Intumescence élastique, légère, produite par l'accumulation d'un Gaz qui s'est dégagé dans le corps, ou qui a pénétré du déhors au dedans, accompagnée d'un sentiment de tension, qui crépite et résonne par l'attouchement.

ESPÈCE 1.ere Emphysême spontané.

Cette espèce survient sans cause évidente; on parvient quelquefois à la dissiper par le moyen des toniques spiritueux.

ESPÈCE 2. Emphysême traumatique.

Elle est la suite des plaies ou des contusions de la poitrine. Quand la plèvre est blessée, l'air s'insinue des poumons dans les interstices cellulaires; quelquefois tout le corps se gonfle et acquiert un volume prodigieux. On conseille dans cet emphysême, de faire des mouchetures à la peau, pour donner issue au fluide, et en même tems d'emploier les moyens propres à dissiper l'inflammation et la fièvre, et à faciliter la cicatrisation.

ESPÊCE 3. Emphysême vénéneux.

La morsure de certains animaux, et notamment de la couleuvre appelée *asping* par les

habitans de Smoland, produit un emphysême universel.

Espèce 4. *Emphysême hystérique.*

Il est décidé par l'affection hystérique, et se manifeste quelquefois à l'abdomen, mais plus fréquemment aux jambes. La tumeur est plus considérable le matin que le soir; souvent aussi il n'y a qu'une jambe enflée. Cet emphysême succède alternativement au diabète et au ptialisme hystérique.

Genre III. *Hydropisie générale, Anasarque, Leucophlegmacie.*

L'anasarque est une enflure de toute la peau, molle, pâle et sans élasticité. Elle s'accompagne ordinairement de la polydipsie, de même que les autres espèces d'hydropisies. Elle diffère de l'œdématie, en ce que celle-ci n'affecte pas toute l'habitude extérieure, mais seulement une ou plusieurs parties. L'anasarque commence ordinairement par l'œdématie qui s'étend successivement sur toute la peau. L'œdématie des extrémités inférieures, diminue pendant la nuit; et le matin, le gonflement de la face est plus considérable; celui-ci disparaît dans la journée, à mesure que l'enflure des parties inférieures revient : cette dernière augmente, en se tenant debout.

Il s'exhale constamment, dans l'état de santé,

sous forme de vapeurs, dans toutes les cavités, et dans tous les interstices, un fluide séreux, qui est promptement repompé par les vaisseaux absorbans. Il est évident que quand ce fluide est exhalé en trop grande quantité, pour pouvoir être absorbé dans une proportion convenable, ou quand l'absorption est interrompue ou diminuée, la quantité de sérum étant la même que dans l'état naturel, il est évident, dis-je, que le sérum doit s'accumuler dans les cavités, ou les interstices cellulaires. Ainsi on peut en général regarder l'hydropisie, comme l'effet de l'une de ces causes, la rupture des vaisseaux lymphatiques, ou des sacs qui contiennent du sérum, l'augmentation de l'exhalation, ou la diminution de l'absorption, ou quelques-unes de ces causes réunies.

L'exhalation naturelle augmente par différentes causes, comme par l'accroissement d'action du système vasculaire, et surtout par les obstacles qui gênent le retour du sang veineux au ventricule droit, comme les obstructions du foie, de la rate etc, les tumeurs, les squirres, les abcès, les anévrismes. LOWER a produit artificiellement des épanchemens hydropiques dans des animaux vivans, par la ligature des vaisseaux. Ces différentes causes n'agissent pas seulement par la compression

mécanique, mais encore en stimulant; elles irritent et augmentent ainsi l'action exhalante en même tems qu'elles resserrent spasmodiquement les orifices des vaisseaux absorbans.

L'hydropisie peut donc avoir lieu, quoiqu'il n'y ait pas une quantité surabondante de sérosité dans le corps. Remarquez néanmoins que cette dernière produit souvent l'hydropisie, surtout lorsqu'elle concourt avec celles dont je viens de parler. On l'a vue produite, pour avoir bû de grandes quantités d'eau; l'humidité répandue dans l'atmosphère, peut aussi l'occasionner, ou du moins en favoriser les progrès.

Une cause qui augmente la proportion de la sérosité, est l'interruption des excrétions séreuses. On a vu l'hydropisie décidée par l'action d'un air froid et humide, par l'ischurie rénale, et par les évacuations excessives. Celles-ci en affaiblissant tout le systême, et en faisant dominer l'action de l'organe cellulaire, augmentent la quantité de sérum non seulement, mais encore elles détruisent ou diminuent notablement l'énergie des vaisseaux absorbans.

L'accumulation du sérum peut avoir lieu aussi, comme je l'ai déja dit, à l'occasion du *rixis* des vaisseaux blancs : on a vu la rupture du canal thoracique, et des vaisseaux lactés, l'une produire l'hydrothorax chileux

et lymphatique, et l'autre un semblable épanchement dans la cavité abdominale.

Par rapport à l'hydropisie occasionnée par la rupture des sacs ou vésicules qui contiennent de la lymphe, on a souvent trouvé à la surface de plusieurs viscères, des vésicules sphériques, remplies de ce fluide, et qu'on a appelées du nom d'*hydatides*. Les hydropisies enkistées surtout sont dûes à cette cause qui n'était pas inconnue des anciens; ARÉTÉE, AËTIUS etc. en ont parlé très au long.

Il y a deux sortes d'hydatides, les unes sont l'effet de la dilatation de quelques lames du tissu cellulaire, produite par la pression du fluide, et les autres doivent leur formation à un animal vivant, du genre des vers, qui se loge dans une cellule à laquelle il adhère, et qu'il remplit de sérosités qu'il tire des parties voisines; ce ver a été désigné par les naturalistes, sous le nom de *tænia hydatigena*.

L'interruption, ou la diminution de l'absorption reconnaît en général deux causes 1.° le spasme qui frappe le systême absorbant, et suspend son action; 2.° l'atonie de ce systême. Cette dernière cause est la plus fréquente, et en effet le plus grand nombre d'hydropisies se guérissent par les moyens excitans et toniques.

L'hydropisie est très-souvent le produit de

l'irradiation sympathique d'un organe affecté de spasme, vers le tissu cellulaire externe, ou une cavité du corps. Dans ce cas l'exhalation est augmentée, parceque les humeurs suivent le courant des oscillations; et l'absorption, par rapport au spasme ou à l'atonie du systême absorbant, ou du tissu cellulaire externe, ne se fait pas dans la même proportion, et même devient nulle. C'est de cette manière que se produit l'hydropisie, à l'occasion de la suppression du flux hémorroïdal. L'empâtement des entrailles et le désordre dans le mouvement des organes naissent de la suppression de ce flux; il en résulte un spasme qui a son siège principal dans quelque viscère dont il gêne le jeu; l'action du tissu cellulaire est troublée par cet effort irrégulier, la sanguification est imparfaite, et le sang se convertit en une sérosité, qui va se déposer dans le lieu où aboutissent les rayons spasmodiques, et fournit ainsi ces dépôts séreux qui constituent les différentes espèces d'hydropisies.

Le tissu cellulaire externe dans l'anasarque, est ou frappé de spasme, ou dans l'atonie : l'un et l'autre de ces états, s'opposent à l'exhalation des humeurs qui rayonnent vers la circonférence, et les arrêtent dans les interstices de l'organe muqueux ; la force excen-

trique domine relativement dans ces circonstances.

Espèce 1.ere *Anasarque pléthorique.*

Elle est ordinairement décidée par la suppression d'un flux de sang périodique, par la diathèse inflammatoire, et les inflammations locales. Elle accompagne quelquefois la grossesse. Elle est déterminée vraisemblablement par la disgrégation du sérum d'avec la partie rouge du sang qui se concrete, et se guérit souvent par une hémorragie spontanée.

Le grand point du traitement est de rétablir le flux, et de diminuer la pléthore. La saignée est très-bien indiquée dans ce cas; elle l'est de même dans toutes les espèces d'hydropisies, toutes les fois qu'il y a difficulté de respirer, que le malade est dans l'âge viril, conserve des forces, et surtout lorsque cette maladie a lieu en été. *Si verò difficulter spiraverit, fuerit que æstiva anni tempestas, ætas viguerit, et virium robur adsit, sanguinem è brachio detrahere oportet* (*De vict. rat. in acut.*). Les boissons délayantes et légèrement nitrées, le régime végétal, les exercices proportionnés aux forces du malade, enfin les moyens propres à rappeler l'espèce d'évacuation arrêtée, sont les remédes qu'on doit mettre en usage dans cette espèce; il faut en-

tièrement

tièrement bannir du traitement, comme absolument nuisibles, les échauffans et les âcres. L'anasarque de la grossesse commence par l'œdématie des extrémités inférieures; on en a arrêté quelquefois les progrès, au moyen d'un bandage compressif. Outre la saignée, il convient encore de faire de légères scarifications à la vulve et aux jambes, pour donner issue à la sérosité.

ESPÈCE 2. *Anasarque menstruelle.*

Elle revient à chaque période des régles, ou les précède de quelques jours. Elle diminue à mesure que les régles s'établissent, et dépend du travail de l'utérus dont l'irradiation spasmodique vient aboutir à la peau. Les antispasmodiques donnés dans le tems de la menstruation, et ensuite les toniques sont efficaces dans cette espèce.

ESPÈCE 3. *Anasarque par adiapneustie.*

Elle est occasionnée par l'humidité. SAUVAGES rapporte un exemple communiqué par le D.r BROUSSONNET qui guérit un paysan affecté d'anasarque pour s'être couché sur la paille, dans un lieu humide, en le faisant frotter avec des linges chauds, et en le couvrant de pains nouvellement tirés du four; il lui conseilla en même tems pour boisson, une décoction chaude de racine de houx; ces

moyens rétablirent promptement la transpiration, et l'anasarque fut dissipée dans l'espace de deux jours.

ESPÈCE 4. Anasarque causée par un flux.

La faiblesse qui résulte d'un flux excessif, fait dominer la sérosité qui s'amasse dans le tissu cellulaire externe qui est sans action, vû que la force excentrique, quoique faible, domine vicieusement, et s'arrête avant de l'atteindre.

Il faut dans cette espèce, bannir du traitement, les purgatifs, et les autres évacuans, en un mot tous les moyens asthéniques. Les alimens restaurans et d'une digestion facile joints aux remédes toniques et corroborans, sont les seuls qu'on doit emploier.

ESPÈCE 5. Anasarque métastatique.

ESPÈCE 6. Anasarque fébrile.

Elle est décidée par les obstructions du foie ou de la rate, auxquelles donnent lieu les fièvres intermittentes. On emploie pour la combattre, les apéritifs et les fondans que l'on associe au quinquina.

ESPÈCE 7. Anasarque hystérique.

Dans cette espèce, la peau retient peu l'impression des doigts; les bras, les mains et même la face s'enflent le soir. Elle se termine quelquefois par un grand flux d'urines. Les cathartiques et les diurétiques sont absolument

nuisibles ; le seul usage du petit lait continué pendant trois ou quatre Décades, rétablit les urines et dissipe la maladie. POMME conseille de faire prendre ensuite le lait d'ânesse, dont il dit avoir obtenu d'heureux succès. (*).

ESPÈCE 8. Anasarque d'Amérique.

Les malades sont pâles, enflés, un peu jaunes; ils sont accablés de lassitude; ils ressentent une douleur de tête sourde, et tombent ensuite dans un assoupissement continuel; l'épigastre et le bas-ventre s'enflent, et enfin ils deviennent ascitiques.

On attribue la cause de cette maladie à l'usage des crabes ; c'est pourquoi on recommande de boire par dessus, du vin, de l'eau-de-vie, ou du tafia : mais il paraît que cette anasarque est plus souvent dûe au sommeil qu'on prend au grand air, et aux chagrins qu'éprouvent les Nègres qui y sont très-sujets, parcequ'on les traite très-durement. Pour les guérir, on les envoie à la campagne où jouissant de la liberté, et oubliant leurs maux, ils se rétablissent en peu de jours, en mangeant des fruits acidules d'acajou. Cette anasarque attaque aussi les Européens qui

(*) *Essai sur les vapeurs. observ.* 16. *pag.* 145.

habitent l'Amérique. On les guérit par le moyen des bains chauds, des exercices, des cardiaques et des sudorifiques.

ESPÈCE 9. *Anasarque rachialgique.*

Enflure de la face, des pieds, des mains et du ventre, avec dyspnée; le pouls est faible et inégal, les urines modiques, rouges, et chargées de sable. Elle succède à la colique de Poitou.

ESPÈCE 10. *Anasarque purulente.*

Effusion du pus dans l'organe cellulaire externe.

ESPÈCE 11. *Anasarque causée par des boissons aqueuses.*

Elle est occasionnée par l'usage des eaux lentes et bourbeuses, et même par celui des eaux acidules prises à contre tems. On l'a vue produite aussi par des boissons froides avalées, lorsque le corps était en sueur. Les diurétiques, les sudorifiques, et les purgatifs hydragogues sont efficaces dans cette espèce.

ESPÈCE 12. *Anasarque urineuse.*

Elle survient dans l'ischurie : on ne la guérit qu'en faisant cesser la cause qui lui a donné lieu.

L'anasarque en général, en faisant des progrès, se propage dans le tissu cellulaire intérieur; l'épanchement de l'eau se fait plus aisément dans les poumons et dans la cavité du

thorax que dans l'abdomen ; c'est pourquoi elle s'accompagne plus fréquemment de l'hydrothorax que de l'ascite. Les urines ne sont rendues qu'en petite quantité, elles ont une couleur foncée, et déposent, quand elles sont réfroidies, un sédiment abondant et rougeâtre. Cette petite quantité d'urines est quelquefois due à l'embarras des reins, mais plus généralement à ce que le sérum s'échappe dans le tissu cellulaire, et ne se porte pas suffisamment vers les organes sécrétoires des urines.

Les femmes sont beaucoup plus disposées aux hydropisies en général que les hommes. La vie sédentaire et le défaut d'exercice amènent souvent cette maladie. Elle attaque rarement les personnes exercées, mais fréquemment les hommes de lettres, ceux qui ne se livrent à aucuns travaux corporels, qui font des excès dans le vin et les liqueurs spiritueuses, et ceux qui usent habituellement des boissons aqueuses tièdes. Telle est la raison, dit Stoll, pour laquelle on voit un bien plus grand nombre d'hydropiques dans les pays où l'on fait un fréquent usage de ces dernières, que partout ailleurs.

L'hydropisie en général régne plus en hivèr qu'en été, et ses progrès sont bien plus rapides dans la première saison : elle est plus commune aussi dans les lieux humides et

marécageux, qu'en tout autre endroit; sans doute que les corps y puisent, et attirent moins de la matière solaire qui vivifie la nature : l'être vivant privé du calorique et de la lumière qui composent cette matière source de la vie, s'étiole, et tombe dans la langueur; ses mouvemens deviennent difficiles et irréguliers, le désaccord se met dans le jeu des organes, et la dépuration ne se faisant pas d'une manière convenable, toutes les humeurs restent confondues : delà naîssent l'hydropisie, le scorbut, la fièvre lente nerveuse etc. Les habitans de semblables lieux ont un goût décidé, une passion pour les boissons spiritueuses; sans doute que le principe sensitif qui veille sans cesse à la conservation de la vie, cherche dans ces boissons, des substances qui puissent suppléer le feu vital répandu dans l'atmosphère, et que noient et éteignent les exhalaisons humides. Par la raison contraire, les réfrigérans, les fruits acidules, les bains de rivière etc., sont utiles et fortement désirés par les habitans des pays chauds, et les jeunes gens qui ont beaucoup de chaleur innée. Leur usage prévient cet embrâsement, que produirait dans leur corps, cette matière vivifiante qui est trop active et trop abondante, comme elle l'est quelquefois dans nos climats, pendant les grandes chaleurs de l'été.

La collection de sérum dans les hydropisies, se fait aux dépens des urines et de la transpiration; ces excrétions sont supprimées, ou notablement diminuées. Comme elles servent à la dépuration du systême humoral, et qu'elles sont chargées de parties âcres, salines, et excrémentielles, celles-ci retenues dans le sang, irritent et produisent la soif.

La toux qui survient aux hydropiques, dit HYPPOCRATE, est un mauvais signe: *Hydropicum si tussis habeat, desperatus est* (*Aph.* 47. *Sect.* VII.). L'hydropisie qui vient à la suite des maladies aiguës, est très-souvent mortelle. On guérit de cette maladie, quand les viscères sont en bon état, que les forces digestives se soutiennent, quand la respiration s'exerce sans peine, qu'il n'y a point de douleur, et que les extrémités ne sont pas atrophiées. La diarrhée qui ne soulage pas dans l'hydropisie, est d'un très-mauvais augure, elle annonce le délabrement des viscères. TICHO-BRAHÉ dit que la mort des hydropiques arrive presque toujours aux environs de la Pleine Lune.

Il y a trois indications générales à remplir dans la cure de l'anasarque, 1°. éviter les causes occasionnelles, et détruire les prochaines, 2°. évacuer les eaux amassées dans le tissu cellulaire, 3°. enfin prévenir le retour de l'hydropisie, en rétablissant le ton et les forces.

L'évacuation des eaux se fait de deux manières, ou en leur donnant directement issue par le moyen des ouvertures faites à la peau, ou en déterminant certaines excrétions. C'est aux extrémités inférieures qu'il convient de pratiquer des incisions dans l'anasarque ; de légères mouchetures qui pénètrent dans le tissu cellulaire externe, sont préférables aux grandes incisions qui déterminent aisément la gangrène ; les premières se guérissent très-promptement par la résolution.

La seconde manière d'évacuer les eaux, consiste à déterminer des excrétions séreuses. On a tenté quelquefois utilement, des frictions sur tout le corps avec les huileux devant un feu léger ; on couche ensuite le malade dans un lit bien chaud, après lui avoir enveloppé le corps d'une couverture de laine. Ces frictions augmentent la transpiration, ou décident la diarrhée ; elles paraîssent agir, en donnant du ton, et en empêchant l'absorption extérieure. Ce moyen était mis en usage par HYPPOCRATE ; il conseillait les embrocations d'huile et de vin dans l'hydropisie qu'il appelait *aqua intercus*. CELSE, CAELIUS AURELIEN, GALIEN etc., recommandaient aussi ces frictions qui ont été remises en usage par OLIVIER, Médecin de Bath. On obtient des succès plus sûrs de l'administration des émétiques, des purgatifs, ou des diurétiques.

Le vomissement spontané est propre à déterminer l'absorption, et l'évacuation des eaux. L'art a eu quelquefois recours à ce moyen, avec succès : ce sont les vomitifs les plus violens, tels que les antimoniaux, et répétés fréquemment à des courts intervalles, qui réussissent le mieux. SYDENHAM donnait à grande dose le vin antimonié, et il a guéri plusieurs hydropiques par ce remède. On a recommandé aussi les purgatifs âcres ; mais on a observé, que lorsqu'ils n'agissaient qu'en évacuant par les selles, et sans porter leur action sur les voies urinaires, l'hydropisie ne tardait pas à reparaître.

Les reins sont la voie naturelle et critique de l'hydropisie ; les diurétiques en excitant leur action, favorisent singulièrement l'absorption. Les plus efficaces sont la scille, la colchique, l'ail, les alcalis fixes et l'acide muriatique.

On ne doit donner la scille qu'à la dose nécessaire pour provoquer les urines, et non les selles. Les préparations scillitiques tendent à énerver l'estomac, mais le quinquina remédie ensuite très-bien à cet inconvénient : elles excitent quelquefois aussi des douleurs aiguës, et même des convulsions ; mais on corrige la qualité âcre et stimulante de cette substance par le moyen du camphre qu'on lui associe. Elles dissolvent aussi le sang, et souvent les selles

et les urines en prennent une légère teinte; c'est pourquoi il faut en proscrire l'usage, quand les humeurs tendent à l'alcalescence, de même que dans les cas de squirre ancien avec fièvre. En général la scille ne convient pas, non plus que la colchique et les crucifères, dans l'hydropisie, quand il y a chaleur, soif, fièvre, dissolution; il faut pour que les préparations scillitiques, ainsi que celles de la colchique soient utiles, que ces symptômes n'existent point, qu'elles procurent des nausées, et même de légers vomissemens; et lorsque ces derniers sont violens, on y remédie en associant au vin, au vinaigre, ou à l'oximel scillitique, un tiers d'eau de canelle.

On a réussi quelquefois à dissiper l'hydropisie, par la salivation procurée par le calomélas, surtout quand elle était dûe à la répercussion d'une humeur dartreuse.

L'ail est un des plus puissans diurétiques; mais il ne produit d'effets que quand il est pris en grande quantité. On partage plusieurs aulx en petits morceaux que l'on plonge dans l'huile d'olive, et par ce moyen, l'estomac peut en supporter de fortes doses.

Les alcalis fixes, et les savons, sont généralement utiles dans les hydropisies, non seulement comme diurétiques, mais encore comme fondans; ils conviennent particulièrement

dans celles accompagnées d'obstructions, mais ils nuisent quand il y a pyrexie et soif, et qu'ils les augmentent. Il en est de même des cendres du genêt, qui ont été préconisées mal à propos dans toutes les espèces d'hydropisies, et qui n'agissent qu'en raison des sels qu'elles contiennent.

On a donné aussi avec succès dans les hydropisies, le vinaigre à la dose de cinq à six onces par jour. J'ai vu souvent de bons effets de l'acide muriatique dans la décoction d'oseille, surtout quand il y avait fièvre, chaleur et soif.

L'eau bue à grande dose, est un diurétique qui, quoique simple, n'en est pas moins efficace : néanmoins on a recommandé de s'en abstenir, ainsi que de toute autre boisson, et de supporter la soif, pour guérir l'hydropisie : on cite même en faveur de cette méthode, quelques exemples de guérisons ; mais il est douteux qu'elles aient été opérées par l'abstinence des liquides, et on trouve au contraire beaucoup d'observations qui prouvent que la méthode contraire est non seulement sans danger, mais plus sûre ; elle est fondée sur l'intention même de la nature qui excite la sensation de la soif ; et il n'y a que deux cas où elle peut nuire, c'est lorsque l'hydropisie paraît à la suite des grandes évacuations, ou quand la

dégénération des humeurs est portée au point de ne pouvoir être corrigée. Dans le premier cas, les grandes boissons augmentent l'épanchement, et dans le second, elles accélèrent le terme fatal, parcequ'elles développent l'acrimonie qui ne tarde pas à amener la gangrène.

L'usage des boissons copieuses dans quelques hydropisies, était recommandé par HYPPOCRATE et par GALIEN. Le premier dit *au livre des affections internes*, « qu'il faut dans l'hy- » dropisie qui se manifeste après avoir bu de » l'eau de citerne, se gorger de cette même » eau, de manière à exciter une forte diar- » rhée. « Il ajoute que c'est un moyen sûr de guérison, et il prescrit de faire prendre en même tems des lavemens. Il conseille dans le même livre, d'humecter le corps avec des fomentations, avant que d'en venir aux purgatifs, et de prendre le lendemain le lait d'ânesse avec le miel ou le sel commun. Dans l'hydropisie produite par une affection du foie, loin de prescrire l'abstinence de la boisson, il interdit non seulement tout aliment solide durant les dix premiers jours, mais encore il ne conseille que la tisanne d'orge avec le miel, et du vin blanc coupé avec l'eau. On trouve plusieurs autres préceptes de ce genre dans les écrits du Père de la Médecine.

Les sudorifiques ont été mis en usage par quelques modernes; mais il est peu d'observations en leur faveur. Ils ne sont réellement utiles, que lorsque la maladie est le produit du refoulement des forces et de l'humeur perspirable, comme quand l'hydropisie survient subitement après s'être reposé dans des lieux humides, le corps étant très-échauffé.

Il est des circonstances qui nécessitent l'usage du bain tiède dans l'hydropisie; j'ai eu occasion d'en voir une de cette espèce. Un enfant de douze à treize ans était devenu tout-à-coup hydropique par l'effet d'une frayeur qui, en frappant spasmodiquement l'organe extérieur, avait retenue l'humeur perspirable dans le tissu cellulaire; je le fis plonger dans le bain, et lui prescrivis quelques infusions diapnoïques; il sua beancoup, et guérit dans l'espace de vingt-quatre heures.

Il est des hydropisies compliquées d'érétisme, et de relâchement, ou du *strictum* et du *laxum*: l'art prescrit dans ce cas, d'en faire des maladies simples, c'est-à-dire de les amener à l'état de relâchement général. Toutes les contre-indications doivent céder à ce principe, et le succès en dépend entièrement.

Le tems le plus propre à remplir la troisième indication, est celui où les eaux sont évacuées: elle consiste, comme je l'ai déja dit,

à rétablir le ton du systême. Quelquefois néanmoins on doit satisfaire à cette indication, en même tems qu'aux précédentes, quand la faiblesse et le relâchement accompagnent l'hydropisie dès le principe, et surtout lorsque cette maladie vient de l'inanition des vaisseaux, comme après une longue maladie, ou des évacuations excessives. On conseille à cet effet, les frictions, l'exercice, le régime tonique et restaurant, les ferrugineux, les amers, les aromatiques et le quinquina. Le bain froid est aussi très-utile, mais il faut que le systême ait déja recouvré assez de forces.

La diète des hydropiques doit être légère; ils doivent peu souper, peu dormir, et prendre de l'exercice autant que l'état de leurs forces le permet. De même que rien ne dispose plus à l'atonie, et généralement aux cachexies humides, que la vie inactive, l'usage d'un air impur ou aqueux, et la privation de la lumière; ainsi rien ne contribue davantage à dissiper ces affections, que les exercices et l'habitation des lieux élevés, montueux, exposés à l'Est ou au Nord-Est, où l'on respire un air sec, plus oxigéné que celui des villes, et librement traversé par les rayons du Soleil: c'est pourquoi l'insolation était recommandée par les anciens, comme un moyen très-efficace de guérison : *maximam curandi ratio-*

nem in insolationibus habet, dit Aëtius; *itaque tumefactæ partes ad solem exponantur, capite saltèm velato, cavendo etiam, nè tumor vehementius, supercalefiat* (*). Ils mettaient aussi en usage l'application de la chaleur sèche; *aliquando et arenâ à sole ignitâ, aut pellibus similiter à sole fervefactis, ægrum occulere oportet, capite tantùm velato, et facie cum spongiâ assiduè extersâ* (**). Celse recommandait l'usage de ces mêmes moyens, dans la vûe de faire suer. *Evocandus est sudor, non excitatione tantùmmodò, sed etiam in arenâ calidâ* etc. (***).

La fièvre a été rarement utile dans l'hydropisie, si ce n'est lorsque cette dernière vient de légers embarras qui ne font que commencer; souvent elle augmente les obstructions, et l'alcalescence, en même tems qu'elle abat et détruit les forces.

Genre IV. *Œdématie, Phlegmatie.*

Intumescence partielle et communément des membres inférieures, molle, sans élasticité, qui ne change pas la couleur de la peau, et qui est indolente.

(*) *Lib. IX. Cap. III. Pag.* 524.

(**) *Id.*

(***) *Lib. III. Cap. XXI. Pag.* 162.

Espèce 1.ere *Œdématie vulgaire.*

Elle est un symptôme de l'ascite, de l'anasarque, de l'hydrothorax, de l'empyême, de la grossesse, de la chlorose, et de la jaunisse; elle est souvent aussi la suite de la faiblesse occasionnée par les grandes évacuations. En général cette tumeur commence aux malléoles, augmente le soir, et diminue, ou même disparaît le matin; elle retient l'empreinte des doigts, est transparente, et s'étend insensiblement aux jambes, aux cuisses et aux lombes. Elle n'exige pas d'autre traitement que la maladie principale qu'elle accompagne.

Espèce 2. *Œdématie hystérique*, Sydenham.

Elle diffère de la précédente, en ce que quand on presse la tumeur avec les doigts, elle se rétablit sur le champ, et n'en conserve pas l'impression, et en ce qu'elle ne s'accompagne pas de la pâleur.

Espèce 3. *Œdématie laiteuse*, *Lait épanché.*

Elle attaque les accouchées, rarement les nourrices, et survient à la suite de la suppression du lait. Elle commence ordinairement par l'hystéralgie; l'engorgement qui se forme dans les aînes, est douloureux dans le principe; les cuisses, les jambes et enfin les pieds sont affectés successivement de tension et de douleur; celle-ci se dissipe, à mesure que les parties s'enflent,

s'enflent, et la tumeur est opaque et non transparente. Les purgatifs, les diurétiques et les toniques sont indiqués. On a emploié quelquefois avec succès, l'électricité dans cette maladie.

Espèce 4. Œdématie ulcéreuse.

Elle accompagne les ulcères. C'est dans cette espèce que réussit pour l'ordinaire le bandage compressif. Il convient en outre d'attaquer la cause de l'ulcère.

Genre V. *Physconie, Ventrosité.*

La physconie ou ventrosité est une tumeur molle ou dure de l'abdomen, ou bornée à une petite partie de cette région, qui croît par degrés, n'est point sonore, ni accompagnée de fluctuation. Cette tumeur est l'effet des obstructions, des squirres, des hydatides, des excroissances, des loupes formées dans les différens viscères, et quelquefois de la graisse amassée dans le tissu cellulaire. Il y a autant d'espèces de physconie, qu'il y a de viscères et de membranes du bas-ventre; mais les plus communes sont celles produites par les obstructions, qui dégénèrent fréquemment en squirres, quand on n'y remédie pas de bonne heure. Les obstructions ont le plus ordinairement leur principe dans le spasme des premières voies, irradié et soutenu habituellement

sur quelque viscère, et ce spasme est le plus souvent de l'espèce atonique. Telle est la raison pour laquelle les obstructions sont très-fréquemment la suite des affections gastriques mal guéries, et de celles à la fin desquelles on a négligé l'usage des toniques et des fortifians. On pourrait rendre raison, ce me semble, de la différence des viscères affectés, à l'occasion du spasme des premières voies, en admettant, ce qui est au moins très-vraisemblable, que dans certains états, la correspondance d'action de l'estomac et des intestins, est plus intime avec tel ou tel viscère qu'avec les autres, et que le spasme dont les premiers sont affectés, y aboutit de préférence, parceque l'organe irradiateur est monté sur le même ton que le viscère auquel aboutit le rayon spasmodique : c'est ainsi que deux cordes d'instrument à l'unisson, frémissent à la fois, quand l'une d'elles est touchée ; ou parceque, de tous les viscères, il est celui dont la débilité relative est la plus grande. Cette théorie donne la solution des sympathies des organes, qui sont différentes selon les divers individus, les constitutions des saisons, et les nombreuses circonstances de la vie.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le spasme gastrique irradié sur un viscère, en gêne l'action, et fait obstacle à la circulation des flui-

des; ceux-ci arrêtés et stagnans s'y concrétent, et deviennent une nouvelle cause d'irritation qui resserre de plus en plus les vaisseaux et les fibres cellulaires du viscère affecté, et qui augmente de plus en plus l'embarras, et pervertit ses fonctions. Il paraît d'après cela, que les fondans et les apéritifs n'ont de succès, quand les obstructions ne sont pas invétérées, qu'en détruisant le spasme des premières voies qui leur donne lieu. Leur vertu fondante se borne en effet au système gastrique, et aucun médecin de bon sens, ne leur attribuera ainsi que les médecins corpusculaires, la propriété d'aller directement dans l'organe affecté, fondre et résoudre les concrétions. Il est des médicamens de ce genre, qui reçus dans les premières voies, sont plus en rapport d'action avec tel ou tel viscère, que d'autres; et c'est sur cette espèce d'affinité élective entre certaines substances et le sentiment propre des organes, que sont principalement fondés leurs succès. Les anciens avaient très-bien observé la vertu spécifique de certains remédes par rapport aux organes; les modernes ont trop négligé ces observations; sans doute on y reviendra un jour, quand la Médecine *Boerrhaavienne* exilée de l'École, aura fait place au Naturisme.

ORDRE TROISIÈME.

Les Hydropisies partielles.

Tumeurs formées dans quelques cavités du corps par une humeur, ou par un fluide élastique.

GENRE I.er *Hydrocéphale.*

Hydropisie du cerveau, qui se reconnaît à une tumeur molle et non élastique de la tête, avec séparation des sutures du crâne qu'on sent quand on les presse avec les doigts; les malades sont assoupis, stupides, lourds et aveugles, et plusieurs sont attaqués en même-tems du spina bifida. Elle attaque particulièrement les enfans, et est incurable.

L'hydrocéphale interne est aigu, ou chronique, selon qu'il se forme avec plus ou moins de promptitude. Le premier est marqué dans son principe par des convulsions; et dans l'autre elles ne surviennent qu'à la fin, et quand le malade est près de la mort. On recommande les cautères, les sétons, et les purgatifs drastiques, pour donner issue à la sérosité épanchée dans l'intérieur du crâne. Il est un hydrocéphale externe qui occupe les tégumens de la tête, qui sont œdémateux, mais sans séparation des sutures. Cette maladie est rarement simple; dans ce cas le cerveau exerce bien toutes ses fonctions : plus souvent elle est compliquée d'é-

panchement dans l'intérieur du crâne, et alors les malades sont sourds, aveugles, stupides et soporeux. Les moyens curatifs sont les mêmes dans l'hydrocéphale des tégumens, soit qu'il soit simple, soit qu'il soit compliqué.

GENRE II. *Physocéphale.*

Tumeur emphysémateuse et élastique de toute la tête, qui crépite sous les doigts.

GENRE III. *Hydrorachitis*, *Spina bifida.*

L'hydrorachitis est une petite tumeur molle qui se manifeste sur les vertèbres lombaires désunies. Cette maladie n'attaque guères que les enfans nouveaux-nés. On l'appèle *spina bifida*, à cause de l'écartement des vertèbres lombaires : elle est une espèce de hernie du périoste qui sert d'enveloppe à la moëlle, et est l'effet du poids de la colonne de sérosité qui s'étend depuis le quatrième ventricule du cerveau au-delà de la moëlle épinière, jusqu'à la partie nommée par les anatomistes *queue de cheval.* Comme le périoste est plus fort, il résiste à la dilatation, et il en résulte que la sérosité force les vertèbres à s'entr'ouvrir, et forme la tumeur; c'est pourquoi MORGAGNI lui a donné le nom *d'hydrorachitis*, qui signifie hydropisie de l'épine médullaire. Cette maladie est mortelle, et aucun n'en réchappe. Les enfans qui en sont attaqués, sont engour-

dis, assoupis, et leur pupille reste dilatée à la lumière : ils n'entendent presque rien, et sont toujours immobiles, à moins qu'on ne les éveille. L'ouverture de la tumeur donne la mort à l'instant.

GENRE IV. *Hydrothorax.*

L'hydrothorax ou hydropisie de poitrine est un épanchement de sérum ou de chile dans la cavité du thorax. Il est caractérisé par la dyspnée, la pâleur et souvent la bouffissure de la face, l'œdéme des extrémités, et la difficulté de rester couché ; les malades s'éveillent tout-à-coup en sursaut, dès qu'ils se livrent au sommeil, avec une affection suffocante et des palpitations, ils sont tourmentés de soif et de toux ; les urines sont rares ; il y a quelquefois une fluctuation sensible dans la poitrine. Pour peu que la maladie ait fait des progrès, le pouls est irrégulier, faible et intermittent, quelquefois dur et vibrant comme dans les inflammations.

Personne à mon avis, n'a mieux décrit les symptômes de l'hydrothorax que BAGLIVI. » » Lorsqu'un malade s'éveille en sursaut, dit ce » Médecin, au commencement du sommeil, » ou après avoir dormi trois ou quatre heures, » s'il a une oppression, s'il demande avec em- » pressement de respirer le grand air, c'est un » signe certain d'hydropisie de poitrine, sur-

» tout s'il a les pieds ou les mains œdémateuses,
» si la couleur du visage est altérée, mais principalement si le bras s'engourdit, ou s'il y a quelque signe d'une paralysie naissante : on observe encore cet engourdissement du bras, dans les autres maladies du poumon, particulièrement dans la péripneumonie « (*).

Les causes de l'hydrothorax sont les mêmes que celles des autres hydropisies : il y en a néanmoins qui lui sont propres, telles sont :

1°. L'abus de la saignée dans les maladies. DEHAËN, comme l'observe très-bien STOLL, fut affecté lui même de l'hydrothorax, par rapport au grand nombre de saignées qu'il s'était fait faire dans une maladie inflammatoire de poitrine.

2°. L'engorgement des poumons, les tubercules, les obstructions, et les calculs de ces parties, les vices du cœur et des grands vaisseaux, et généralement tout ce qui rend le mouvement des humeurs difficile dans les poumons, sont autant de causes d'hydrothorax.

3.° Les inflammations de poitrine produisent souvent cette affection, comme le prouvent les observations de MORGAGNI et de STOLL. Ce dernier en a guéri quelques-unes par les saignées et les réfrigérans qui favorisaient la

(*) *Pag.* 103.

résorption de la sérosité qui avait transudé, et qui s'était épanchée dans la cavité du thorax.

4.° L'asthme se termine souvent en hydrothorax.

5.° Le foie est rarement sain et sans obstructions dans cette maladie; ces dernières reconnaîssent souvent pour cause une fièvre intermittente qui a précédé, longue, négligée, ou mal guérie.

6.° L'œdéme des extrémités inférieures qu'on a fait cesser au moyen des bandages compressifs, et l'assiduité à garder le lit dans ceux qui en sont affectés, sont des causes qui décident quelquefois l'hydrothorax.

7.° Les vieux ulcères des extrémités inférieures qu'on a guéris mal-à-propos, dans les personnes sédentaires, cachectiques, goutteuses, sans avoir eu la précaution d'ouvrir des fonticules, la gale, les dartres etc. répercutées sont encore une cause d'hydrothorax.

Il est des espèces d'hydrothorax, qui n'ont point de diagnostic certain; 1.° l'hydrothorax chileux; 2°. celui occasionné par les hydatides; 3.° celui du médiastin; 4.° celui qui a son siège entre les lames de la plèvre et les côtes ou le diaphragme; 5.° enfin, l'hydrothorax du péricarde.

L'hydrothorax est plus fréquent qu'on ne le pense. Très-souvent le sérum est renfermé

en même tems dans les deux sacs de la plèvre, quelquefois il y a épanchement dans la poitrine et dans le péricarde, et dans quelques cas, il y a infiltration dans le tissu cellulaire qui environne les bronches, sans aucun épanchement dans la cavité de la poitrine. Plus communément, la sérosité se rencontre dans de nombreuses hydatides dont le siège varie : elles sont tantôt flottantes dans la cavité du thorax, tantôt adhérentes à différentes parties de la surface intérieure de la plèvre.

L'hydrothorax accompagne souvent l'anasarque et l'ascite. Il se termine le plus fréquemment par la mort qui est précédée pour l'ordinaire du crachement de sang.

Le traitement est le même que celui de l'anasarque. Les purgatifs et surtout les drastiques sont absolument nuisibles. On a proposé la ponction, mais elle n'a pas toujours eu d'heureux succès.

GENRE V. *Empyême.*

Collection de pus dans la cavité de la poitrine, qui est caractérisée par la fièvre hectique, et la dyspnée qui augmente quand on incline le thorax; les malades ne se couchent que très-difficilement sur le côté sain, et ils ne peuvent rester sur aucun côté, quand le pus est épanché dans les deux sacs de la plèvre : ils éprouvent un sentiment de pesanteur au

diaphragme. Souvent le côté affecté se bouffit, et présente une tumeur molle, œdémateuse. Enfin cette affection a beaucoup des signes de l'hydrothorax. *Voyez Séméiologie p. 277.*

L'empyême a son siège dans les sacs de la plèvre, ou dans le médiastin, ou dans le péricarde; pour l'ordinaire, le pus est épanché dans la cavité de la poitrine, il presse le diaphragme, et la respiration est d'autant plus gênée que l'épanchement est plus considérable.

La face n'est point pâle dans le principe, comme dans l'hydrothorax, mais sur la fin elle se bouffit souvent du côté correspondant à celui de l'épanchement. On a vu des hommes affectés de l'empyême suer le pus.

La vomique qui, par sa rupture donne lieu à l'empyême, est la suite de la pneumonie, de l'hémoptisie, du rhume, des contusions et des plaies de la poitrine : elle est quelquefois stéatomateuse; dans ce cas, elle n'est point précédée des signes ordinaires de l'inflammation.

Genre VI. *Ascite.*

Intumescence de l'abdomen produite par la sérosité, avec fluctuation.

Espèce 1.ere Ascite abdominale.

Tumeur égale de tout l'abdomen, avec fluctuation très-sensible, quelquefois avec fièvre; les urines sont rares, troubles, avec un sédiment briqueté, et les extrémités inférieures

œdématiées : à mesure que la maladie fait des progrès, la soif augmente avec la faiblesse; l'anorexie, les insomnies et la fièvre se manifestent, et les parties supérieures s'atrophient : cette espèce fait des progrès rapides. Elle est fréquemment occasionnée par les obstructions des viscères, quelquefois par l'induration des reins, ou par la faiblesse et par l'appauvrissement du sang, telle est celle qui succède aux évacuations. Elle varie en raison des matières épanchées qui ressemblent quelquefois à du pus, d'autresfois à de l'urine, à du chile, ou à de l'huile.

Espèce 2. *Ascite enkistée.*

La tumeur n'occupe qu'une partie de l'abdomen, et la fluctuation est moins sensible que dans la première espèce; ses progrès sont lents, et les fonctions se font d'ailleurs comme dans l'état naturel ; il n'y a ni fièvre, ni soif au moins considérables, et les urines ne sont pas rares. Les extrémités inférieures ne sont pas œdématiées pour l'ordinaire, si ce n'est quelquefois, quand la maladie est avancée. Souvent l'épanchement est dans les ovaires, ou est l'effet de leur obstruction.

Le siège le plus fréquent de l'ascite abdominale est dans le sac du péritoine ou dans la cavité de l'abdomen ; quelquefois les matières épanchées sont entièrement hors du péritoi-

ne, et contenues entre cette membrane et les muscles.

L'ouverture des cadâvres a montré que le foie et les intestins étaient les viscères le plus ordinairement affectés dans l'ascite, et que le pancréas, la rate et le mésentère l'étaient très-rarement.

Lorsque la soif ne se manifeste pas dans les hydropisies grâves et rebelles, cela indique un relâchement et un affaiblissement auxquels il n'est pas facile de remédier, et une disposition à une paralysie mortelle. La soif considérable dénote l'aridité du sang, une acrimonie extrême, de l'inflammation, et de la disposition à la pourriture et à la gangrène. C'est un bon signe, lorsque les hydropiques boivent avec plaisir, et que la soif néanmoins n'est pas violente.

Dans les ascites compliquées de la forte tension des solides, de spasmes, d'engorgemens, ou d'obstructions, les eaux épanchées sont des moyens puissans de détente, de ramollissement et de désopilation. C'est une observation certaine que l'épanchement qui survient, quand la tympanite se forme, en calme presque toujours les accidens, et en arrête les progrès. Dans les cas de grand relâchement et d'inertie, il ne faut pas se presser d'évacuer les eaux : leur évacuation subite ne peut

qu'augmenter cet état, amener la gangrène et la pourriture ; ou le ventre ne tarde pas à se remplir de nouveau après l'opération, et le malade est pis qu'auparavant.

On doit emploier dans l'ascite, les mêmes moyens que dans l'anasarque ; les indications à remplir, sont les mêmes dans l'une et dans l'autre hydropisie.

Il est très-important de distinguer les hydropisies chaudes et les hydropisies froides, pour ne par errer dans le traitement. Lorsque l'hydropisie s'accompagne de la fièvre, les acides, tels que *l'oxisaccharum*, la limonade etc. sont les seuls moyens auxquels on doit avoir recours. Dans les cas graves avec tendance à la pourriture, les acides minéraux sont préférables, et on leur associe l'usage du quinquina et les autres antiseptiques. La crême de tartre et le nitre sont très-utiles aussi dans les hydropisies chaudes. La première convient particulièrement dans celles qui reconnaissent pour cause la pléthore, comme dans l'ascite qui dépend de la suppression des régles. Elle réussit très-bien aussi dans l'hydropisie produite par *l'intempérie chaude* du foie, (l'atrabile). On la donne à la dose d'un gros répété deux fois par jour, et on fait prendre en même tems le petit lait, la décoction de gramen et les jus d'herbes. Dans les cas d'ob-

structions on recommande les apéritifs et les fondans, la diète végétale et humectante; lorsque les obstructions ont été occasionnées par une fièvre intermittente, il faut associer à ces moyens, le quinquina; ce n'est que dans l'ascite qui vient de relâchement, que convient le régime desséchant. Les exercices sont d'une très-grande utilité, ainsi que tous les moyens propres à favoriser les urines et la transpiration. Un moyen propre à remplir ce but, consiste à faire des frictions huileuses, continuées longtems sur tout l'abdomen.

J'ai vu de très-bons effets des bains tièdes, du petit lait et de l'application des sangsues à l'anus dans une ascite compliquée de douleurs de ventre, de toux et de dyspnée, et produite par des obstructions du foie. Elle avait été précedée d'une ischurie rénale rhumatismale.

Les bains tièdes conviennent éminemment dans les ascites compliquées d'érétisme : quelquefois ils augmentent l'enflure, et ce n'est pas un mal, surtout dans celles qui sont accompagnées d'obstructions: on ne peut rétablir la santé dans ces cas, qu'en détruisant l'irritation des viscères, et en procurant la fonte et l'évacuation des humeurs qui les engorgent : or l'expérience apprend que le travail qui pré-

cède les évacuations, est toujours suivi ou accompagné de l'augmentation de l'enflure.

La paracentèse ou ponction est quelquefois un moyen de guérison, et d'autresfois elle n'est qu'un secours palliatif. Cette opération est curative dans les hydropisies non enkistées, quand l'épanchement est récent, et qu'il s'est fait tout-à-coup; quand les premières voies sont en bon état, et lorsqu'il n'y a point d'obstructions des viscères, ou qu'elles ont été détruites; mais elle est seulement palliative dans les autres circonstances, et quelquefois elle hâte la mort des malades. Elle est dangereuse, lorsqu'il y a fièvre, ou faiblesse, que les extrémités supérieures sont atrophiées, les eaux épanchées puriformes, purulentes, sanguinolentes ou âcres; dans ce cas l'opération décide la gangrène et accélère les jours du malade.

On doit emploier la paracenthèse, lorsque le volume du bas-ventre est tellement augmenté, que la respiration en est empêchée; dans ce cas, on a à redouter la suffocation et la mort, et il faut recourir à l'opération. Celle-ci est souvent suivie de fortes coliques; les intestins qui étaient comprimés auparavant par l'eau épanchée, et qui sont très-relâchés, se laissent aisément distendre par les alimens, et par les fluides élastiques qui s'en dégagent lors de la diges-

tion ; le sang et les humeurs y affluent en abondance, mais cette distension n'a pas lieu dans tous les points, et les portions d'intestins qui ne l'éprouvent pas, se contractent spasmodiquement. On parvient à modérer les coliques qui en sont l'effet, par le moyen de l'opium.

Quant à l'ascite enkistée, elle est incurable : on peut néanmoins prolonger la vie, par l'usage des choses qui favorisent les sécrétions, et par la ponction qu'on répète toutes les fois que le sac est entièrement rempli : comme cela n'a lieu qu'à la longue, cette hydropisie peut subsister durant un grand nombre d'années. J'en ai vu une qui avait duré dix-sept ans ; on ne faisait dans le principe, l'opération que tous les dix-huit ou vingt mois, et sur la fin tous les quatre et deux mois.

GENRE VII. *Tympanite*, *Hydropisie sèche*.

Tumeur abdominale élastique, sonore, avec tension, et formée par un ou plusieurs Gas qui s'accumulent dans les intestins, ou entre ceux-ci et le péritoine ; le ventre est resserré, et les autres parties maigrissent.

ESPÈCE 1.ere *Tympanite intestinale*.

La tumeur de l'abdomen est pour l'ordinaire inégale, et le malade rend fréquemment par en haut, des vents qui diminuent la tension et la douleur.

ESPÈCE

Espèce 2. *Tympanite abdominale.*

La tumeur frappée résone davantage, et est plus égale que la précédente. Les malades rendent des vents, et quand cela arrive, ils n'en sont pas soulagés. Cette espèce est fort rare ; elle prend sa source dans celle des intestins. Le fluide élastique qui se dégage des matières contenues dans le canal intestinal, se fait jour à travers ses pores extrêmement dilatés, et s'accumule dans la cavité abdominale.

Espèce 3. *Tympanite ascitique.*

Réunion de l'ascite et de la tympanite. Celle-ci suit ordinairement l'autre.

Les phénomènes qui se présentent dans les divers périodes de la tympanite intestinales, sont les suivans. La tumeur parvient très-promptement à un haut degré, et il est rare qu'elle se forme lentement. Elle s'annonce par une flatulence extraordinaire de l'estomac et des intestins, avec de fréquens borborygmes et des vents qui sortent plus souvent que de coutume, par haut et par bas. Cet état s'accompagne souvent de douleurs, de coliques qui se font ressentir autour du nombril, et sur les côtes vers le dos ; mais assez communément ces douleurs diminuent à mesure que la maladie avance, et le malade est plus tourmenté

par les vents qu'il rend difficilement, et qui le soulagent seulement pour le moment. C'est surtout dans le principe, que la tumeur et la tension sont plus sensiblement inégales : le ventre est resserré dès le commencement, et les excrémens sont pour l'ordinaire durs et secs ; quand la maladie est avancée, le hoquet et des vomissemens fréquens se manifestent ; les urines changent durant le cours de cette affection, et quelquefois la strangurie, ou même l'ischurie surviennent ; l'appétit diminue, et les digestions se dérangent ; tout le corps excepté le ventre, maîgrit extrémement. A tous ces symptômes se joignent enfin la chaleur et la soif, et le pouls acquiert de la fréquence. Lorsque la tumeur abdominale est parvenue à un certain point, la respiration devient très-laborieuse, et s'accompagne d'une toux sèche et fréquente ; alors les forces tombent et les symptômes fébrils croîssent de jour en jour, la gangrène des intestins se manifeste, et est bientôt suivie de la mort : le ventre se détend dans les derniers momens, et devient moins volumineux, les douleurs diminuent, et la diarrhée succède fréquemment à la constipation opiniâtre qui a eu lieu durant le cours de la maladie.

HYPPOCRATE dit (*Aph.* 11. *Sect. IV.*), » que » ceux qui éprouvent des douleurs autour du

» nombril, et dans les lombes, qui ne cèdent
» point aux purgatifs, ni aux autres médica-
» mens, deviennent affectés de la tympanite. «
La section des cadâvres démontre, dit BAGLIVI, que les glandes mésentériques sont dans ce cas obstruées, arides, déssèchées, et même détruites. BAILLOU rapporte une observation de ce genre. *Quidam in oppido sandyonisiano tympanite interiit; glandulæ mesenterica e planè aruerant, ut sicci hydropis causa indè accersenda foret* (*Tom.* 1. *pag.* 162.).

La voracité, les excès dans les boissons, les longues diarrhées, les dyssenteries chroniques, celles dans lesquelles on a fait un abus de l'opium, ou des astringens, les érosions, les abcès, les ulcères des intestins, les obstructions des viscères abdominaux, l'inertie de la bile, les convulsions et les spasmes longtems soutenus dans le canal intestinal, les coliques et surtout l'iliaque donnent naissance à la tympanite. La cause prochaine consiste spécialement dans l'atonie des intestins; il naît à cette occasion des constrictions spasmodiques dans quelques portions du canal, et le passage des fluides élastiques qui se dégagent, soit des alimens, soit des autres matières, est intercepté dans quelques endroits, et s'y accumule insensiblement. BŒRRHAAVE a dit avec raison, et d'après les an-

ciens, que la tympanite naîssait fréquemment de la jaunisse. Dès que la bile ne passe pas, les intestins sont dépourvus du stimulus qui sollicite l'évacuation des matières fécales; celles-ci s'y accumulent, les distendent excessivement, et les privent de leur ton. Ce canal est encore plus rempli d'excrémens que d'air, comme le prouve l'ouverture des cadâvres. J'ai assisté à celle d'un tympanitique dont la maladie avait été occasionnée par une jaunisse; il y avait à peine de l'air renfermé entre le péritoine et les intestins, et cet air qui était extrêmement fétide, me parut être, d'après les expériences auxquelles je le soumis, du Gas hydrogène sulfuré, et d'un peu d'acide carbonique; les intestins étaient excessivement distendus par un amas de matières fécales vertes et à peu près semblables à des épinards fricassés; ils ne contenaient que très-peu d'air, et le colon était tellement rempli d'excrémens, qu'il égalait dans sa grande courbure, la grosseur de la cuisse.

La tympanite est une maladie chronique, et dont on ne guérit pas, quand elle est avancée. La première indication à remplir, est d'expulser l'air arrêté dans les intestins, ce à quoi on ne parvient que dans le principe, en dissipant les constrictions qui interceptent son passage, et en décidant les mouvemens péris-

taltiques; c'est pourquoi il est très-avantageux d'associer les antispasmodiques aux purgatifs et aux lavemens; il est bon même de faire prendre un narcotique, le soir du purgatif. Les bains tièdes ont été quelquefois emploiés avec succès dans le commencement, mais il est plus sûr d'administrer les toniques, comme les ferrugineux, les amers, le quinquina, et les boissons froides. Le régime doit être fortifiant, et les malades doivent s'abstenir des alimens venteux, et d'une digestion difficile. On a réussi à dissiper la tympanite par l'usage des bains froids, et par l'application réitérée de la neige sur le bas-ventre. Il est très-vraisemblable que les acides minéraux et les sels neutres opéreraient les plus grands effets, comme antizimiques ; il serait très-utile de les tenter.

On a proposé l'opération de la paracentèse; mais l'expérience ne lui a pas été favorable même dans la tympanite abdominale, vû qu'elle est toujours compliquée de l'intestinale.

GENRE VIII. *Météorisme.*

La météorisme est une intumescence de l'abdomen, ou seulement de l'épigastre ou de l'hypocondre, qui est causée par des fluides élastiques. Il ne diffère de la tympanite, qu'en ce qu'il est symptôme d'une autre maladie.

Espèce 1.ere Météorisme de l'estomac.

Gonflement de l'épigastre, tel qu'il n'y a aucune dépression, comme dans l'état naturel; depuis le sternum jusqu'au nombril; il est avec, ou sans douleur, et attaque surtout les filles chlorotiques, et les personnes d'un tempérament pituiteux. Il est l'effet des mauvaises digestions, et du dégagement des fluides élastiques des matières contenues dans l'estomac.

Les évacuans, les toniques, l'usage d'un vin généreux pris modérément, et des alimens faciles à digérer et aromatisés, sont les moyens indiqués dans cette espèce de météorisme.

Espèce 2. Météorisme inflammatoire de l'abdomen.

Il accompagne les inflammations et les fortes douleurs du bas-ventre; il est quelquefois aussi décidé par l'abus des purgatifs. On y remédie par le moyen de la saignée, des réfrigérans, et des topiques émolliens. Sarconne emploiait avec beaucoup de succès, dans le météorisme dépendant d'une vive irritabilité, un mélange d'huile et d'opium. Il convient de ne pas trop faire boire à la fois les malades, crainte de atiguer et d'irriter l'estomac et les intestins. Les remédes irritans, les lavemens purgatifs et même les acides minéraux sont absolument nuisibles dans ce météorisme.

ESPÈCE 3. *Météorisme dépendant de la putridité générale.*

Il est symptôme de la fièvre bilieuse génerale, et ne demande pas d'autre traitement que la maladie principale. Les applications froides sur le bas-ventre et les boissons d'eau à la glace avec les acides, et surtout avec l'acide mutiatique, quand les voies urinaires sont affectées, comme cela arrive communément, conjointement avec les antiseptiques toniques, et les demi lavemens avec le vinaigre camphré, sont très-bien indiquées dans cette espèce.

ESPÈCE 4. *Météorisme produit par des matières putrescentes du bas-ventre.*

Il est symptôme des fièvres bilieuses gastriques, et reconnaît pour cause le dégagement des fluides élastiques des saburres qui se décomposent dans les intestins. Souvent ainsi que le précédent, il produit la gangrène et la mort. L'une et l'autre espèce exigent le même traitement. J'ai vu réussir très-souvent les applications chaudes de flanelles trempées dans moitié d'eau de vie camphrée et autant de décoction de quinquina. On a emploié utilement aussi le musc, comme antispasmodique, et ensuite un purgatif salin, comme le sel de sedlitz ou d'epsom.

ESPÈCE 5. *Météorisme abdominal par atonie.*

Il survient souvent vers la fin de la maladie,

à la suite de celui causé par l'irritation ou l'inflammation. Il faut dans ce cas, s'abstenir des émolliens, des huileux et des opiatiques qui sont très-préjudiciables, mais prescrire les toniques et les fortifians, soit intérieurement soit extérieurement.

Genre IX. *Hydrométrie.*

L'hydrométrie ou hydropisie de matrice, est caractérisée par un tumeur de l'hypogastre qui croît par degrés, et qui a la forme de l'utérus; elle cède à la pression, et est avec fluctuation, à moins qu'elle ne soit formée par des hydatides; il n'y a point d'ischurie, et est quelquefois compliquée de la grossesse. Elle est ordinairement produite par la sérosité ; on en a vu aussi des purulentes ou puriformes.

Cette maladie exige le même traitement que l'ascite; on conseille de plus, les bains, les injections, les fumigations et les pessaires émolliens. Quand ces moyens sont insuffisans, il faut recourir à ceux irritans, comme les grands mouvemens, la danse, l'éternuement, le vomissement, les injections, les fumigations et les pessaires âcres et stimulans etc., et faire ensuite des injections détersives et surtout avec les eaux thermales. Quant à l'hydrométrie des femmes grosses, la guérison n'a

lieu qu'avec l'accouchement, et pour l'ordinaire le fétus est mort depuis longtems.

GENRE X. *Physométrie, Plupométrie.*

La physométrie ou tympanite de la matrice, consiste dans une tumeur de l'hypogastre, légère, élastique et qui a la figure de ce viscère dans lequel elle a son siège.

Il est une tympanite passagère de l'utérus qui diffère de la physométrie, en ce que dans la première, les malades rendent de l'air par le vagin, ce qui n'a pas lieu dans la seconde qui est durable. La permanence de la tumeur dans la physométrie, sert aussi à la faire distinguer du globe hystérique, de cet érétisme passager de la matrice qui a lieu dans l'avortement, et de l'hystéralgie cataméniale; car il n'est pas rare dans ces cas, de voir la matrice s'enfler, se durcir par intervalles, et se porter tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, mais la maladie se dissipe en peu de tems.

ESPÈCE 1.ere *Physométrie sèche.*

Dans cette espèce, la matrice est uniquement remplie d'air, et son volume n'est pas beaucoup augmenté.

ESPÈCE 2. *Physométrie humide.*

Il y a un épanchement de sérosité, joint à un fluide élastique qui remplissent la matrice:

celle-ci aquiert quelquefois un volume très-considérable.

Le traitement est le même dans l'une et dans l'autre que dans l'hydrométrie, et l'indication principale est de donner issue aux fluides contenus dans l'utérus. SAUVAGES a prescrit avec succès, a deux vieilles récemment attaquées de la physométrie, des bouillons diurétiques, et l'application de l'emplâtre de galbanum sur la région utérine. Il survint une abondante excrétion d'urines, et les malades se rétablirent promptement.

GENRE XI. *Hydrocèle.*

Tumeur du scrotum formée par un amas de sérosité. Les espèces principales sont les suivantes ; 1.° l'hydrocèle par infiltration, dans laquelle les eaux ont leur siège dans le tissu cellulaire qui est entre le scrotum et le dartos; la peau est dans ce cas très-tendue, et luisante, ses plis sont effacés, et si on y applique le doigt, la marque de l'impression y reste ; enfin l'infiltration se propage ordinairement à la verge, et la gonfle de manière qu'elle paraît rentrer dans le ventre ; 2.° l'hydrocèle par épanchement, dans laquelle la sérosité est épanchée dans la tunique vaginale, ou dans celle qui sert de gaîne au cordon des vaisseaux spermatiques, ou dans la membrane qui recouvre immédiatement le testicule, et que

quelques anatomistes ont appelé *péritestes.* Dans l'hydrocèle par épanchement, le scrotum conserve ses rides, et n'est pas aussi transparent que dans la précédente ; il y a fluctuation, et la tension et la douleur sont plus considérables ; 3.° l'hydrocèle formée par les hydatides ; 4.° celle appelée *oschéocèle du Malabar* qui s'annonce par un érysipèle qui revient tous les mois à la Pleine Lune, et cesse au bout de vingt-quatre heures. Il s'épanche alors de la sérosité dans le scrotum, et la tumeur croît à un tel point, qu'on est obligé de l'ouvrir.

Le traitement de l'hydrocèle consiste dans l'application des topiques résolutifs, discussifs, fortifians et dessicatifs, et dans l'usage intérieur des apéritifs et des diurétiques. Lorsque ces moyens sont insuffisans, il faut recourir à l'opération qui se pratique de deux manières, la ponction, et l'incision. Il est rare que la première guérisse radicalement ; il n'en est pas de même de la seconde qui, pour l'ordinaire opère une cure complete. Elle consiste à ouvrir avec l'instrument tranchant, la tumeur du haut en bas. PERCIVAL POTT a emploié, avec beaucoup de succès, le séton au scrotum.

L'hydrocèle par infiltration accompagne souvent l'anasarque ; elle exige l'application des topiques résolutifs. Quand on n'a pas à redou-

ter la putridité, on réussit à la dissiper, en faisant des mouchetures au scrotum, et en appliquant les vésicatoires à la partie supérieure, ou moyenne des cuisses.

GENRE XII. *Hydrartrôse*, *Hydrartrus*, *Tumeur blanche des articulations*, *Hydropisie articulaire.*

Gonflement des articulations, et surtout des genoux, avec douleur et fluctuation, sans changement de couleur à la peau. Dans cette espèce d'hydropisie, l'eau se ramasse dans la capsule articulaire. Elle est ordinairement la suite des contusions, ou le produit d'une métastase laiteuse, et est suivie de la contraction et de la roideur des muscles fléchisseurs, et de la difficulté de mouvoir la partie.

L'hydrartrôse indique l'application des topiques absorbans, par exemple les cendres chaudes, celle des toniques et résolutifs, comme le vin aromatique aiguisé avec le muriate de soude, celle d'un vésicatoire large, ou l'ouverture d'un cautère. Ces moyens favorisent la résorption de la synovie épanchée. Cette hydropisie, de même que le gonflement des cartilages diartrodiaux, sont des causes fréquentes des luxations spontanées.

Il arrive quelquefois que l'on éprouve de la douleur dans les genoux, et qu'il y a une tu-

meur molle avec apparence de fluctuation. Ces symptômes semblent annoncer un dépôt, et quand on l'ouvre, il n'en sort que de l'air. AVICENNE, ZACUTUS, etc.

ORDRE QUATRIEME.

Les Protubérances, Tubérosités.

Tumeurs des parties solides, sans hydropisie, et avec cachexie.

GENRE I.er *Rachitis, Rickets, Noueure.*

Le rachitis ainsi appellé parcequ'il affecte ordinairement l'épine dorsale et la courbe, se recconnaît aux symptômes suivans. Les os se gonflent et surtout ceux des membres, à leurs extrémités, tandis que leur partie moyenne diminue de volume; ils se ramollissent et particulièrement l'épine, au point de cèder à l'action des muscles, et sont très-fragiles; il se forme des nœuds aux articulations; les côtes se dépriment, et leurs extrémités paraissent nouées; les îles et les omoplates s'épaississent et se contractent; la tête grossit prodigieusement, les sutures du crâne sont quelquefois écartées, et le visage est plein et vermeil; le bas-ventre est enflé surtout du côté de l'hypocondre droit; les chairs sont lâches, et la peau pâle; les digestions se font mal, il y a une grande dis-

position aux aigreurs, et les dents sont en très-mauvais état.

Cette maladie est propre à l'enfance ; ceux qui en sont affectés, ont pour la plupart de la vivacité et une intelligence au-dessus de leur âge ; ils sont très-voraces et presque sans cesse tourmentés de la faim ; il survient souvent des exulcérations, ou des hydropisies, ou la consomption : quelquefois les os reprennent leur figure naturelle, mais le plus souvent ils conservent leur difformité, ce qui donne lieu chez les femmes, aux accouchemens laborieux.

Il est remarquable que les rachitiques qui contractent la petite vérole, l'ont discrète et bénigne, et qu'ils se portent mieux après qu'on la leur a inoculée. Ils sont sujets aux convulsions et à l'épilepsie ; un léger mouvement de fièvre suffit pour décider ces accidens, et surtout dans le tems de la dentition. Ils ont fréquemment des hémorragies, qui sont souvent pernicieuses : leur haleine et leur transpiration sont acides, et ils ont communément des vers.

Hyppocrate a parlé du rachitis dans les livres qu'il a écrit sur les os. Cette maladie n'est point nouvelle, et il est vraisemblable qu'il n'y en a aucune ; autrement la nature humaine aurait changé, ce que ne prouvent point les observations. Seulement les maladies

ont éprouvé des modifications par la dominance de la diathèse pituiteuse qui s'est renforcée à la fin du quinzième Siècle, précisément à l'époque où la vérole qui est une maladie réellement pituiteuse, prit dans toutes les parties du monde, une activité excessive. GLISSON Professeur à Cambridge, est le premier qui ait donné l'histoire exacte de cette maladie.

Les causes qui prédisposent au rachitis, sont toutes celles capables d'énerver le système, telles sont les habitations dans les lieux bas, marécageux, froids et humides, l'usage des alimens aqueux, des farineux non fermentés, le lait trop clair et trop séreux, l'abus des nourritures douces, sucrées, des fruits, et du poisson, les maladies longues et surtout les fièvres intermittentes d'automne qui portent spécialement sur le système gastrique. Une des causes prédisposantes principales du rachitis est la circonstance d'être issu de parens très-gras, ou d'une constitution molle, lâche et pituiteuse, scrofuleux ou vénériens, d'un père déja âgé, ou d'une mère dont le tissu des chairs est extrémement mou, qui mange beaucoup, mène une vie sédentaire, et inactive, et qui est sujete à la leucorrhée. CULLEN dit avoir observé que la mère a une influence plus marquée que le père, dans la production de cette maladie.

Les enfans les plus exposés au rachitis, sont ceux qui ont de l'embonpoint et le teint fleuri, ceux chez lesquels la dentition est tardive et difficile, et c'est ordinairement à l'époque où elle commence, que cette affection se développe, c'est-à-dire depuis le sixième mois de la naissance, jusqu'au dix-huit ou au vingt-quatrième; passé ce terme, elle est assez généralement peu à craindre.

On observe une très-grande inégalité dans l'accroissement respectif des différentes parties. La tête a un volume prodigieux, et le visage est très-plein, tandis que les muscles sont grêles, et comme desséchés; la peau est extrêmement molle, et cette laxité se soutient même après la mort, bien plus tous les membres sont flexibles, et n'ont pas la roideur qu'on rencontre ordinairement dans le cadâvre. Ainsi la roideur des membres n'est pas toujours un signe certain de la mort: leur flexibilité a lieu aussi dans les cadâvres de ceux qui sont morts de la peste ou de la petite vérole. On a remarqué aussi que ces cadâvres conservaient longtems de la chaleur, et que le sang qui en sort par le nez ou la bouche, ne se coagulait pas du tout, ou fort tard.

C'est sur le systême osseux que cette maladie porte spécialement son action. L'accident

le

le plus manifeste est le gonflement des épiphises, et surtout aux coudes, aux carpes, et aux genoux; les os longs se fléchissent ordinairement dans le sens de leur courbure naturelle.

Le bas-ventre est tendu et tuméfié, ce qui dépend, comme le prouvent les ouvertures de cadâvres, de l'augmentation de volume des viscères, surtout du foie, et de la distension de l'estomac et des intestins dont le tissu très-affaibli, cède aisément à l'action des fluides élastiques qui se dégagent dans leurs cavités. Cette augmentation de volume, a le plus ordinairement lieu, sans que les parties présentent aucune altération ni dans leur consistance, ni dans leur couleur. Tout le systême des glandes est très-développé, de même que le cerveau. La bile est inerte, sans couleur et sans amertume, les déjections sont ordinairement blanchâtres, et le sang a le caractère éminemment muqueux.

Cette maladie dépend d'un affaiblissement considérable des forces toniques, et tous les symptômes qui l'accompagnent, prouvent que le défaut de ton et d'assimilation en sont la cause prochaine, en ce qu'elle déprave le travail de l'ossification dans le tems où la nature s'en occupe principalement.

C'est surtout durant la dentition, que se developpe le rachitis. A cette époque, les mouvemens toniques se dirigent sensiblement en haut; les humeurs y affluent dans une quantité relative plus grande, que vers les autres organes : ce qui est démontré par la diminution de toutes les sécrétions qui précède et accompagne constamment ce travail. Quand celui-ci se fait avec peine, ce qui a nécessairement lieu, toutes les fois que la nature est faible et languissante, les forces restent fixées sur la tête, et cette fluxion soutenue la fait grossir, ainsi que les carotides et les jugulaires.

L'effet nécessaire de cette détermination habituelle, est de décider des congestions dans les différentes parties du cerveau. C'est pourquoi les évacuations locales, comme les scarifications aux oreilles, l'application des sangsues, celle d'un vésicatoire, l'ouverture d'un cautère entre la première et la seconde vertèbres du col, sont généralement utiles dans cette maladie.

Il résulte encore de cette fixation prolongée sur la tête, des désordres et des perturbations dans les sécrétions. Pour que celles-ci s'exercent d'une manière convenable, il faut que l'action se porte successivement sur les organes qui en sont les instrumens. Ces troubles dans l'action des organes sécrétoires amènent nécessai-

rement des altérations humorales, et notamment la dégénération muqueuse dans le premier âge de la vie. On conçoit aisément d'après cela, qu'il doit se faire une distribution inégale des sucs nourriciers, lorsque la dentition est lente et pénible : ajoutez que les viscères abdominaux étant affectés, l'action des organes digestifs troublée, il en naît des désordres dans tout le systême, et des spasmes dont les rayons aboutissent non seulement aux organes sécrétoires dont ils perpétuent et augmentent l'action dépravée, mais encore aux os dont ils pervertissent la nutrition; c'est pourquoi on trouve fréquemment dans cette maladie, les sucs nourriciers épanchés dans différentes parties, et surtout dans le voisinage des grands os.

La dentition difficile tend donc puisamment à renforcer l'énervation, et l'effet de celle-ci se fait ressentir spécialement sur les os, parce-qu'à raison du travail qui s'y exerce alors, c'est le systême d'organes qui est le plus susceptible de s'affecter. Néanmoins il peut se faire, que par une disposition propre, l'impression de faiblesse se porte sur d'autres organes, et qu'elle donne naissance à des maladies analogues, et en apparence différentes.

Il paraît y avoir une analogie marquée entre le rachitis et le scorbut. Les symptômes sont

à peu près les mêmes : l'un et l'autre régnent principalement dans le Nord, et durant les hivers humides, et les viscères abdominaux sont affectés dans ces deux maladies. Toute la différence, c'est que dans le scorbut, le tissu cellulaire est plus affecté que les os, tandis que dans le rachitis, ces derniers sont les parties qui éprouvent les plus grandes altérations.

L'énervation radicale du système est donc le principe du rachitis, et le traitement doit être principalement appliqué à rétablir les forces et leur juste distribution, par le moyen des toniques et des corroborans internes et externes. Ces derniers surtout sont de la plus grande efficacité, ils produisent d'utiles effets, en animant le ton de l'organe extérieur, et en décidant un excitement qui se répéte sympathiquement sur toutes les parties du système; tels sont les exercices, les bains froids et les frictions faites avec les flanelles sèches, ou pénétrées de vapeurs aromatiques sur l'épine dorsale, l'abdomen et les membres. On peut encore placer parmi les excitans externes efficaces dans le rachitis, les épispastiques et les cautères. L'emploi de ces derniers est indiqué d'ailleurs par la nature même qui, d'après les observations de GLISSON, guérit quelquefois cette maladie, par des excrétions séreuses qu'elle décide à la peau : il a vu aussi de

simples demangeaisons spontanées, soulager singulièrement. Une précaution essentielle, est d'éviter l'humidité, les alimens aqueux, les farineux non fermentés, en un mot toutes les causes occasionnelles. Le travail de la puberté et le changement d'air, ont quelquefois dissipé complettement la disposition rachitique, en faisant succéder au relâchement et à la mollesse du systême, un état contraire.

Parmi les remédes internes qu'on a emploiés avec succès contre le rachitis, les astringens, et notamment la garance à forte dose, les martiaux et les émétiques *refractâ dosi*, sont ceux dont on a obtenu les plus heureux effets DEHAËN dit avoir emploié utilement les absorbans, à la dose de vingt-quatre grains, deux ou trois fois par jour. STOLL prétend qu'ils guérissent rarement, à moins qu'on ne les associe aux autres remédes.

Quelques médecins ont conseillé le mercure, pour guérir le rachitis; mais il est bien prouvé par l'observation, que ce moyen n'est utile que dans les cas où la maladie est compliquée du virus syphilitique; il faut alors allier le mercure aux toniques, et aux astringens.

Les purgatifs ne conviennent pas dans le rachitis simple et sans complication; néanmoins on est souvent obligé d'y recourir, parcequ'il est ordinairement uni à une affec-

tion pituiteuse gastrique: la rhubarbe comme tonique, mérite la préférence sur les autres. On ne doit pas interdire le lait aux enfans affectés du rachitis, si ce n'est quand celui de la nourrice est trop clair et trop aqueux; dans ce cas, il faut le remplacer par un autre plus consistant, comme celui de vache, et on lui associe des alimens toniques et d'une facile digestion, tels que le pain, la viande, et le vin mêlé d'un peu d'eau.

GENRE II. *Écrouelles*, *Humeurs froides*, *Scrofules*, *Strumæ.*

Les écrouelles sont une affection chronique caractérisée par des tumeurs des glandes conglobées, et particulièrement de celles du cou, des sous-maxillaires, des sous-axillaires, du mésentère, des mamelles, avec tuméfaction des lêvres et des aîles du nez. Le visage est ordinairement vermeil, et l'abdomen gonflé. Les écrouelles ne sont pas une maladie nouvelle; HYPPOCRATE les a connues, et en a fait la description.

Les tumeurs scrofuleuses sont indolentes dans le principe, dures, mais moins que les squirres, plus ou moins grosses, elles se réunissent, et sont tantôt mobiles, et tantôt adhérentes; la peau qui les recouvre, conserve sa couleur, tant qu'elles ne sont pas enflammées; elles passent de l'inflammation à la suppura-

tion ; le pus qu'elles fournissent, est mauvais, et il reste des cicatrices difformes. Quand la maladie est avancée, il survient des tumeurs articulaires, la carie et une fièvre hectique qui conduit insensiblement au tombeau.

Les écrouelles sont héréditaires ; il arrive fréquemment qu'elles ne se déclarent pas chez les enfans des écrouelleux, mais chez leurs petits fils. Souvent aussi, il n'y a qu'un seul enfant affecté de cette maladie, dans une nombreuse famille. Le vice scrofuleux peut rester longtems caché, et sans que les glandes s'affectent ; on peut néanmoins le soupçonner chez les enfans, à la disposition qu'ils ont aux inflammations des yeux, à la tuméfaction de la lêvre supérieure, aux fréquentes éruptions dartreuses, et à la faiblesse du corps. Quelques médecins regardent le vice scrofuleux comme contagieux : quoique cela m'ait paru tel dans ma pratique, je n'ai point néanmoins un nombre suffisant d'observations, pour l'assurer.

Cette maladie paraît rarement dans la première, ou même dans la seconde année de la vie. CULLEN a vu néanmoins un enfant de trois mois, qui en était affecté ; mais le plus généralement elle se manifeste depuis l'âge de deux ou trois ans, jusqu'à sept, et quelquefois plus tard. Il est néanmoins des exemples d'écrouel-

les qui ont parues pour la première fois à l'âge de puberté, dans l'âge de consistance, et même dans la vieillesse, mais cela est fort rare.

Les écrouelles commencent ordinairement entre le solstice d'hiver et celui d'été, mais communément longtems avant ce dernier. Leur cours est de trois à quatre ans, et elles ne guérissent jamais avant ce terme : Les tumeurs et les ulcères scrofuleux se développent d'abord au printems, et se dissipent dans le cours de l'été, pour reparaître, et se calmer dans le même ordre, pendant un certain nombre d'années.

Cette maladie a deux périodes très-distinctes ; dans la première, il y a un épaississement humoral, une acescence et une surabondance de gélatine, bien marqués. La seconde est caractérisée par un état de dissolution et d'alcalescence plus ou moins complet.

Les écrouelles débutent le plus ordinairement, par le gonflement de la lèvre, quelquefois par de petites tumeurs sphériques ou ovales et mobiles situées sous la peau ; elles sont molles, un peu élastiques, indolentes, et ne changent point sa couleur ; souvent elles restent très-longtems dans cet état, comme une année ou deux, et quelquefois davantage. Plus communément elles paraîssent au cou, au-dessous des oreilles et du menton. Les écrouelles attaquent

très-souvent encore d'autres parties ; elles affectent particulièrement les muscles et les jointures, surtout quand elles se manifestent après sept ans, ou aux approches de cet âge ; c'est sur les articulations de l'avant-bras et du pied qu'elles portent particulièrement ; dans ce cas, elles ne sont pas mobiles, mais elles environnent uniformément les jointures et en interrompent les mouvemens.

Les tumeurs deviennent pour l'ordinaire, plus larges et plus adhérentes à la fin de la première ou de la seconde année ; la peau qui les recouvre devient pourpre, et acquiert insensiblement plus de rougeur, elles avancent lentement vers l'état inflammatoire, et ne s'ulcèrent que longtems après qu'on y a senti de la fluctuation ; quelquefois elles s'élèvent en pointe, mais ne s'ouvrent pas dans cet endroit, comme les phlegmons ; il se forme plusieurs petites ouvertures, et l'ulcère une fois établi ne se guérit qu'à la longue ; il en découle un pus séreux qui devient de jour en jour, plus délaié, et qui est mêlé de petits floccons blancs semblables à du lait caillé, ses bords sont toujours tuméfiés, quelquefois douloureux et peu disposés à se rapprocher, et à se cicatriser.

Les ulcères scrofuleux persistent ordinairement longtems dans cet état, et il se forme

de nouvelles tumeurs dans différentes parties, qui dégénèrent en des ulcères de même nature, tandis que quelques uns des premiers se cicatrisent : enfin au bout de quatre ou cinq ans, tous ou la plupart se ferment, mais les cicatrices sont indélébiles, pâles, et ridées dans quelques endroits; et lorsqu'elles affectent les articulations, les mouvemens sont entièrement détruits, ou ne s'exécutent qu'avec peine. Durant tout le cours de la maladie, on ressent très-peu de douleurs.

Telle est la marche ordinaire des écrouelles, lorsqu'elles guérissent avant l'établissement du second période. Dans le cas contraire, les humeurs passent à l'altération putride, et le vice scrofuleux se jete sur les viscères. On observe que dans cet état, il se manifeste un grand nombre de tumeurs, et que les ulcères sont plus profonds, plus étendus, plus corrosifs, et se cicatrisent très-difficilement ; les yeux sont affectés, les rebords des paupières sont couverts de tumeurs et d'ulcères superficiels, d'où resulte une inflammation rebelle de la conjonctive, qui souvent rend la cornée opaque. Souvent aussi les écrouelles qui affectent les jointures, donnent naissance à des abcès qui corrodent les ligamens et les cartilages, et carient les os voisins ; en-

fin la fièvre hectique survient et la mort termine la scène.

Le sang des écrouelleux, est aqueux et glaireux, moins rutilant et moins vif que dans l'état de santé. Il a, dit BORDEU, beaucoup d'analogie avec le sang des filles chlorotiques, et des hydropiques ; mais à mesure que le mal fait des progrès, la gélatine qui y est avec excès, devient de plus en plus inconcrescible : sans doute dans le premier période, l'acescence entretient la qualité gélatineuse du sang ; et dans le second, la gélatine se convertit en gluten qui étant mal élaboré, par rapport à la faiblesse des organes digestifs, se décompose aisément et avec promptitude. L'inspection des cadâvres a démontré que les écrouelleux avaient le foie gros et blanc, ou d'un jaune fort clair, et la vésicule du fiel pleine d'une substance épaisse et semblable à de la colle de poisson. Les glandes sont tuméfiées, ou plus étendues que dans l'état naturel ; leur substance est une sorte de parenchyme non trop dur, ni trop mou; on dirait qu'elles ont seulement grossies : quelquefois elles sont dures, calleuses comme la couenne de lard, et remplies d'une substance ligamenteuse qui le plus souvent naît au centre, et s'étend vers la circonférence en manière de rayons ; d'autresfois elles contiennent une matière sembla-

ble au suif, à la graisse, à la chaux, ou à une terre blanchâtre. La plupart des glandes mésentériques sont tuméfiées, souvent ulcérées, et les poumons sont remplis d'un grand nombre de tubercules ou kistes qui contiennent une matière dont la nature varie. Le thymus est généralement affecté, presque toujours squirreux, pierreux, ou d'un volume prodigieux, et s'étendant jusqu'à la thyroïde.

Cette maladie a la plus grande affinité avec le rachitis, et dépend de la même cause, l'affaiblissement des forces toniques porté à l'extrême, d'où naîssent la mauvaise assimilation, la dominance d'action du systême cellulaire et glanduleux, et un vice particulier de la lymphe : elle porte une action délétère sur les os, surtout sur les os spongieux, et sur les extrémités des os longs, qui ont un canal médullaire, et régne dans les mêmes circonstances, et dans les mêmes lieux que le rachitis.

Le vice scrofuleux donne lieu à une multitude d'affections qui sont différentes en apparence, mais au fonds les mêmes, comme le mal vertébral, le crétinage, la dysphagie, la phtisie, les maladies cutanées etc. Les révolutions de l'âge influent sur ses effets : durant l'enfance, ce sont les glandes lymphatiques extérieures, et celles du mésentère qui sont affectées; dans l'adolescence c'est le poumon,

et la phtisie se manifeste, ou bien la peau et les affections cutanées se développent; dans l'âge viril, le ventre devient le terme des efforts, et les glandes mésentériques sont affectées de nouveau; il en résulte souvent l'hydropisie chez les hommes, et des carcinomes de la matrice ou des mamelles chez les femmes.

Les lieux bas, humides, et peu éclairés favorisent singulièrement le développement des écrouelles et y disposent. La privation de la lumière influe beaucoup aussi sur leur production. Néanmoins il est des pays montagneux très-élevés tels que les Alpes, les Pyrénées où l'on voit un très-grand nombre d'écrouelleux, ce qui est moins l'effet de la nourriture dont on y fait usage, que de l'inégalité de température, de la fraîcheur des nuits, de l'humidité du matin et du soir qui contraste singulièrement avec la chaleur et la sécheresse des jours, et de la mauvaise qualité des eaux.

L'hiver est de toutes les saisons, celle la plus propice au vice scrofuleux : il en est de même de toutes les constitutions qui sont à la fois froides et humides Il existe un grand nombre d'observations qui prouvent que l'administration du mercure a fait développer rapidement, et d'une manière très-fâcheuse, ce vice qui, jusques là était resté caché. Ce remède loin de guérir les écrouelles, comme l'ont avancé quelques

médecins, l'exaspère souvent au contraire, et augmente leurs pernicieux effets. Ce n'est que dans les cas où les virus scrofuleux et syphilitique étaient réunis, que le mercure a quelquefois, quoique rarement, été utile.

La puberté guérit souvent les écrouelles, quand le développement sexuel se fait d'une manière convenable, et que le sang devient l'humeur dominante. Dans le cas contraire, les scrofules acquièrent plus d'activité, et augmentent d'une manière pernicieuse. Quelques maladies aiguës comme la fièvre putride, la rougeole, la petite vérole produisent quelquefois un semblable effet, en changeant entièrement la constitution, et en detruisant le virus scrofuleux. Mais ces maladies le rendent plus actif, et augmentent sa qualité délétère, quand elles surviennent dans des sujets chez lesquels les écrouelles ont déja fait de grands progrès; et ne sont plus bornées aux glandes extérieures, ou qui ont les viscères en mauvais état.

Le traitement des écrouelles n'est pas bien connu: on a emploié quelquefois avec succès les eaux minérales; CULLEN pense qu'elles n'agissent qu'en raison de l'eau qui sert de véhicule aux substances minérales qu'elles contiennent, car toutes les espèces d'eaux soit ferrugineuses, soit sulfureuses, ou salines, ont éga-

lement réussi. Néanmoins les dernières, surtout celles qui contiennent du muriate de soude, sont les plus efficaces, comme le prouve l'observation; il n'est donc pas étonnant que l'eau de mer ait été fréquemment emploiée dans le traitement de cette maladie, par les anciens.

On a recommandé dans les écrouelles, le muriate de baryte pris intérieurement: il paraît d'après quelques observations avoir produit quelques heureux effets; néanmoins il est permis de suspendre son jugement sur les vertus qu'on lui attribue, jusqu'à ce qu'elles soient confirmées par un grand nombre d'expériences.

Le quinquina, les martiaux, et surtout les fleurs ammoniacales ont eu des succès marqués dans les écrouelles: il convient de leur associer les apéritifs doux et salins, la racine de garance par exemple, l'acétite de potasse etc. et les bains froids.

Cullen a vu de très-bons effets de la décoction de tussilage; le jus exprimé de la plante lui a encore mieux réussi, quand il a pu s'en procurer dans l'état de succulence, et quand elle commençait à sortir de terre au printems. J'ai emploié avec succès, la décoction de cette plante aiguisée avec la potasse ou la soude; je joignais à son usage celui de bains froids, du quinquina, et quelques purgatifs

drastiques donnés de quinze en quinze jours : je prescrivais en même tems le régime alcalescent, le vin et les exercices.

Quant aux topiques propres à dissiper dans leur principe, les tumeurs scrofuleuses, on a obtenu de bons effets de l'acétite de plomb, des ammoniacaux, comme le muriate d'ammoniaque, et surtout le liniment volatil qui est composé d'huile douce et d'ammoniaque. On a emploié aussi avec succès la décoction de feuilles de noyer, ou de frêne, aiguisée avec les cendres gravelées. Les applications émollientes sont généralement nuisibles, même quand les tumeurs scrofuleuses sont enflammées. Il convient de ne point en presser l'ouverture, lors-même qu'elles sont mûres.

On a tenté l'extirpation des tumeurs scrofuleuses; elle a été non seulement infructueuse, mais encore préjudiciable. Les cautères et les sétons sont de la plus grande utilité; ils préviennent quelquefois la suppuration des tumeurs, et garantissent les viscères des ravages du vice scrofuleux.

Le traitement des ulcères scrofuleux est très-difficile. CULLEN a retiré quelques avantages de l'alun brulé mêlé à un onguent doux; mais ce qui lui a paru le plus utile, est de couvrir les ulcères de linges imbibés d'eau froide,

de, qu'on change fréquemment. La compression est de la plus grande efficacité ; et en effet la tuméfaction des bords des ulcères scrofuleux forme le plus grand obstacle à leur guérison.

On a tenté dans ces derniers tems l'électricité contre les écrouelles, et il résulte des expériences de CAVALLO et de MAUDUYT, qu'on a obtenu dans un court espace de tems, la guérison parfaite de quelques écrouelleux, par ce moyen associé aux autres remédes. Observez que ce serait infructueusement qu'on administrerait aux malades les secours les mieux entendus et les plus appropriés à leur état, si on ne les soustraiait en même tems à l'action des causes occasionnelles de cette maladie. Celles qui favorisent le plus ordinairement la production ou le développement des écrouelles, ou qui leur communiquent plus d'intensité sont la vie oisive et inexercée, les habitations humides et peu éclairées, et la mauvaise nourriture. Il convient donc de prescrire des exercices relatifs à l'âge et aux forces, pris au grand air, et de faire respirer aux malades, un air vif, sec, oxigéné et traversé librement par la lumière solaire, tel que celui des montagnes exposées à l'Est ou au Nord-Est. Quant à la nourriture, on doit s'abstenir des alimens

gras, visqueux, froids, relâchans, et acescens, des légumes et des farineux non fermentés, des fruits verds ou non mûrs, et surtout des bouillies faites avec la farine, ainsi que du fromage, et du beurre. Il convient de changer de nourrice, ou même prescrire le lait de vache, comme le propose BORDEU, lorsque celui que tette l'enfant, n'a pas les qualités requises. Rien ne contribue plus aux progrès de la pituitescence, que l'usage de ces alimens, et principalement dans le premier âge.

Le régime animal ou alcalescent est le plus approprié dans le premier période de la maladie; il est utile de donner du vin durant tout son cours. Il est même avantageux d'emploier de tems à autre, les évacuans et de préférence l'ipécacuana et la rhubarbe, pour dissiper l'affection gastro-pituiteuse dont se compliquent toujours les écrouelles, ainsi que le rachitis.

Le mariage est recommandé comme un moyen efficace et propre à guérir les filles affectées d'écrouelles, sans doute parceque les plaisirs de l'amour favorisent l'établissement des régles. C'est pourquoi HYPPOCRATE a dit: *ego impero virgines his morbis affectas, quam citissimè cum viris conjungi* (*Lib. de virg. affect.*).

Le goître paraît appartenir aux écrouelles,

ou plutôt il est une ramification de cette maladie Tous les médecins qui l'ont traité avec le plus de succès, se réunissent à donner les plus grands éloges à l'usage intérieur de l'éponge calcinée ensemble avec celui des amers; elle forme la base de tous les arcanes qu'on a emploiés jusqu'ici le plus heureusement, pour le guérir : peut-être obtiendrait-on les mêmes effets des autres charbons.

Genre III. *Cancer.*

Le cancer est une tumeur squirreuse avec douleurs lancinantes qui augmentent chaque jour et deviennent extrêmement atroces : à mesure que la maladie fait des progrès, la tumeur devient angulaire, de couleur noire ou livide, parsemée de veines bleuâtres très-gorgées, variqueuses, et qui s'étendent à-peu-près comme des pattes d'écrevisses : dans cet état le cancer est appelé *occulte.*

Le cancer qui vient spontanément, paraît reconnaître pour cause le vice scrofuleux : cette opinion est étaiée de l'observation, et la plupart de ceux qui sont attaqués du cancer, ont été affectés des écrouelles dans la jeunesse. D'ailleurs ces deux maladies attaquent les os et les glandes, et notamment les lêvres, le nez, les glandes axillaires et les mammelles. Lorsque le cancer affecte les parties externes

de la face, comme le nez, les lêvres, la bouche, on l'appèle *noli me tangere* : il n'est pas rare non plus de lui voir occuper la matrice, la verge, et la partie inférieure du rectum; mais en général il attaque de préférence les parties supérieures, et le côté droit, comme l'avaient déja remarqué HYPPOCRATE et CELSE, peut-être parceque les parties droites sont plus actives et plus fortes que les parties gauches; « peut-être aussi, comme l'a dit » ROBERT (*Tom. II. pag.* 374.), cette singularité » vient-elle de la grande disposition qu'a le » foie à s'engorger. Ce viscère dérangé dans » ses fonctions, peut par la grande étendue » de son département, troubler l'action des » autres organes placés dans le côté droit, » attendu que les parties organiques, de la » même région et du même département, ont » entr'elles une correspondance plus directe, » et une union plus intime : la division du » tissu cellulaire en deux grandes régions » principales, ne peut-elle donc pas servir » à trouver la raison de tous ces phéno- » mènes? «

HYPPOCRATE dit que les femmes attaquées du cancer, perdent le sentiment de l'odorat. BORDEU en a vu une qui en était privée du côté affecté; la prunelle de l'œil voisin était fort terne et en convulsion; la malade éprou-

vait un bourdonnement continuel dans l'oreille du même côté et ne pouvait distinguer aucun son.

Lorsque le cancer vient à s'ulcérer, on l'appèle *carcinôme*, ou *cancer ouvert*. Il présente alors un ulcère sordide, dont les bords sont renversés, calleux, et avec les plus vives douleurs; il en sort un ichor si âcre et si caustique, qu'il ronge les parties adjacentes, et produit des hémorragies graves. Il se décide dans cet état une fièvre hectique qui n'abandonne les malades qu'avec la vie.

Le cancer est une maladie organique, ou plutôt il dépend de l'affection de quelque organe principal. Il est l'effet d'un dérangement qui a eu lieu dans les fonctions de quelques-uns des viscères abdominaux, comme le prouve l'observation.

Les femmes sont plus sujetes au cancer que les hommes. Cette maladie leur survient dans le tems où elles cessent d'être réglées; quelquefois elle est la suite des mauvaises couches. Dans tous les cas, le jeu de la matrice est déréglé, ses mouvemens sont troublés, et souvent elle est squirreuse. Un cancer à la mamelle est ordinairement le produit d'une maladie de l'utérus, et en effet ces deux organes ont entr'eux la plus étroite correspondance.

Le cancer est généralement l'effet d'un effort spasmodique qui, ayant sa source dans un viscère abdominal, va aboutir à une autre partie dont il detruit l'organisation en s'y fixant. Cet effort y détermine le courant des humeurs, les sucs nourriciers s'y déposent, s'y epaissisissent, y forment des callosités qui deviennent autant de nouvelles causes d'irritation; les veines se gonflent; le jeu de la partie quoiqu'irrégulier s'anime, l'inflammation s'établit, la douleur fixe et constante y attire le flux des humeurs soit excrémentitielles soit récrémentitielles, et leur acrimonie augmente par le séjour et le mélange; le sang qui s'y unit, leur donne une couleur rousse, et elles contractent le caractère ichoreux.

Quoique le cancer ait ses racines dans les viscères, il n'est pas moins une maladie dont on ne peut pas dire, *sublatâ causâ, tollitur effectus;* il se forme un second noiau qu'il n'est guères possible de détruire : le bouleversement et le désordre qu'il met dans le systême nerveux, augmentent encore la difficulté de guérir, et la sensibilité devient si excessive, que les plus fortes doses d'opium suffisent à peine pour calmer les douleurs.

Il faudrait pour guérir le cancer, qu'il put s'établir dans la partie affectée, une suppuration louable et abondante; mais l'expérience

en a démontré l'impossibilité. Le spasme général qui régne et surtout celui établi dans l'organe affecté, les callosités qui s'y sont formées, le défaut les sucs nourriciers, et l'abord abondant des humeurs excrémentitielles; toutes ces circonstances forment des obstacles insurmontables ; souvent même l'opération, n'offre qu'une vaine ressource, car on voit repulluler plus ou moins longtems après, les germes d'un nouveau cancer qui se termine par la mort la plus affreuse.

Cette réproduction a lieu, parceque le spasme continue toujours de se diriger vers le même endroit, y attire le torrent des humeurs, et y cause les mêmes dérangemens. On pourrait essayer, ainsi que le conseille BORDEU, soit pour en arrêter les progrès, soit pour en prévenir le retour, l'application de plusieurs cautères sur différens points du côté affecté : on ouvrirait par ce moyen, des issues aux humeurs, on détournerait, et on affaiblirait l'effort du spasme qui serait moins grand et moins dangereux.

Un point essentiel du traitement, est de ne point appliquer sur le cancer qui n'est pas ouvert, des topiques de quelques espèce que ce soit; c'est en cela que pèchent ordinairement les médicastres qui croyent pouvoir fondre la tumeur, ou diminuer les douleurs, en y appliquant des résolutifs ou des émolliens ; mais l'observation a prouvé que les topiques accélé-

raient l'ulcération, et en même tems a confirmé le précepte d'HYPPOCRATE, *Quibus cancri occulti fiunt, eos curare non præstat; qui verò non curantur, multum tempus perdurant* (*Aph.* 38. *Sect. VI.*). Il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait quelques médecins, le mot *curare*, qui veut dire *traiter*, avec le mot *sanare* qui signifie *guérir* : HYPPOCRATE n'entend parler ici que du traitement direct, c'est-à-dire, des applications sur la tumeur.

On a beaucoup vanté la ciguë, et elle a été administrée, à ce qu'on assure, avec les plus grands succès, en Allemagne; mais il n'en a pas été de même en France et en plusieurs autres pays, non plus que de la dulcamara, de la jusquiame, et des autres plantes stupéfiantes : le seul bien qu'elles opèrent, c'est lorsqu'elles sont appliquées sur le cancer ouvert, elles procurent alors du calme, donnent à l'ulcère un plus bel aspect, diminuent la corrosion, et ramollissent les duretés qui sont à la base.

CRAWFORD a fait quelques expériences sur le fluide que fournit le cancer ulcéré; il en résulte qu'il contient une substance qui change la couleur des teintures végétales, et qu'il croit être l'ammoniaque, et un Gas particulier qui s'en dégage aisément, de la nature du Gas hydrogène sulfuré, et auquel il a donné le nom de *Gas hépatique animal.* Il paraîtrait d'après cela, que

dans les cancers ulcérés, et généralement dans les ulcères malins, la fibre animale éprouve presque les mêmes altérations que celles produites par la putréfaction. La fétidité de ce Gas hépatique animal disparaît par le moyen de l'acide muriatique oxigéné qu'il convient d'étendre dans l'eau, pour en rendre l'application supportable. On pourrait tenter ce moyen, dans la cure du cancer; peut-être serait-il suivi de quelques succès.

On a proposé pour retarder les progrès du cancer, les saignées générales et locales répétées durant quelque tems, à des intervalles plus ou moins courts ou longs, selon la violence des symptômes, le régime adoucissant, le lait et les végétaux, l'abstinence totale des spiritueux et des échauffans, les bains, les doux laxatifs, et les applications de plomb. Cette méthode rend à la vérité les douleurs plus supportables, et prolonge la vie des malades, mais elle ne guérit pas radicalement.

L'extirpation du cancer a quelquefois réussi, même lorsqu'il était déja ulcéré; mais elle n'est praticable, que quand la glande est mobile, et nullement adhérente, lorsque les forces sont entières, et qu'il n'y a pas ailleurs d'autres squirres, ou cancers.

Galien emploiait deux méthodes de traitement dans cette maladie; la première consistait

dans l'usage des médicamens qui purgent l'atrabile, et la seconde dans l'extirpation de la tumeur. Il emploiait la première dans le principe de la maladie, et quand la matière n'avait pas encore acquis ce degré de ténacité qui ne lui permet plus d'obéir à l'action des purgatifs.

Quant à l'extirpation pour laquelle on emploie le feu, les caustiques ou l'instrument tranchant, il donnait la préférence à ce dernier, et rejetait les autres comme dangereux.

L'extirpation n'est suivie d'un heureux succès, que quand on emporte toutes les parties affectées ; la plus petite portion de glande endurcie qui reste, donne lieu à la formation d'un nouveau cancer qui s'ulcère, et rend l'opération inutile. La raison pour laquelle les cancers de la poitrine reviennent si souvent après l'opération, « c'est dit SELLE, qu'il y a » dans la partie inférieure du sternum, sous » la plèvre, des petites glandes qui n'avaient » pas encore été observées par les anatomis- » tes. Quand ces glandes ont déja une dispo- » sition carcinomateuse, l'opération devient » inutile, et l'ulcère reparaît de nouveau. On » reconnaît cet état à une douleur pongitive » qu'on sent à l'endroit où les vaisseaux in- » ternes se portent entre la seconde et la troi- » sième côte, vers la partie extérieure de la

» poitrine « (*Médecine clinique. Tom.* 1. *pag.* 292. 293.).

Le cancer occulte n'occupe que les glandes; il survient néanmoins des cancers ulcérés dans d'autres parties telles que les muscles et la peau, et qui n'ont pas été précédés du cancer occulte. En Angleterre, les ramoneurs sont très-sujets à des ulcères malins du scrotum: ces ulcères attaquent successivement les testicules, et s'étendent au bas-ventre où ils causent une gangrène mortelle. On présume que la suie du charbon de terre à raison d'une âcrimonie qui lui est propre, est le principe de cette maladie que les auteurs ont désignée sous le nom de *cancer du scrotum.* Il n'y a que la castration qui puisse arracher les malades des bras de la mort, mais cette opération ne réussit que quand les testicules ne sont pas encore ulcérés, ou quand ils ne le sont que depuis peu. Lorque le mal a gagné les parties internes de l'abdomen, tout secours devient inutile, et les malades sont perdus sans ressource.

GENRE IV. *Dragonneau*, *Chiques*, et *Crinons.*

Le dragonneau, *dracunculus*, est un ver d'un blanc pâle, de la grosseur d'une chanterelle dont le museau est garni de petits poils

avec un point noir et une trace qu'on croit être la bouche, il a une queue qui n'est point percée, et qui est probablement l'anus; sa longueur varie, et a quelquefois plusieurs pieds. Il est originaire des pays chauds, et vit dans les terres sablonneuses, stériles, sèches et salées. Il est des auteurs qui prétendent qu'on l'avale, en buvant de mauvaises eaux de citerne, et d'autres, qu'il entre par les pieds, comme les chiques; il se loge dans les chairs et le tissu cellulaire, jusqu'aux genoux; il pénétre rarement dans le scrotum, les lombes et les bras; il suit ordinairement les plis des muscles, et s'accroche aux os d'où on ne l'arrache que difficilement; il est quelquefois solitaire, et d'autresfois réuni à d'autres.

Sa sortie du corps est annoncée par une fièvre de courte durée, une rougeur légère et une tumeur de la partie; il paraît le lendemain une pustule de la grandeur d'un pois, qui est molle, aqueuse, transparente, et souvent noire; au troisième jour on apperçoit le museau du ver qui sort lentement, et il faut ordinairement dix jours pour l'ôter tout-à-fait. On le tire aisément du scrotum et du jarret; mais on ne le sort guères que dans l'espace de vingt jours, du pied où il cause de vives douleurs, et y donne lieu à la formation d'une grande quantité de pus.

Le traitement consiste à mûrir la tumeur par l'application des émolliens ; dès que le ver paraît, on le roule autour d'une petite courroie de la longueur d'un pouce, pour l'empêcher de rentrer, et on le contient avec un épithême. On nétoie l'ulcère deux fois par jour, et en même tems on retire une portion du ver, doucement pour en prévenir la rupture, et les douleurs atroces qui en résulteraient, et quand il est entièrement hors du corps, on termine aisément la cure de l'ulcère, en le lavant journellement avec de l'eau froide. Les habitans de Carthagène en Amérique, sont très-sujets à cette maladie, au rapport d'Antoine Ulloa.

Les chiques sont des puces noires à peine visibles, dont la queue est fourchue, qu'on rencontre fréquemment dans les endroits malpropres et près des murailles ; elles s'accrochent aux pieds et percent la peau ; souvent elles se tiennent sous les ongles, sans y causer des douleurs, et y croîssent de la grandeur d'un pois, dans l'espace de quinze jours : on les arrache d'autant plus difficilement qu'elles sont plus grandes. Les parties qui leur servent de retraite, s'ulcèrent, à moins qu'on ne les en débarrasse de bonne heure ; les ulcères qu'elles causent, sont si corrodans, qu'on voit des Nègres avoir les pieds décharnés, et les os dénudés. On ôte ces in-

sectes avec une épingle, ou on les tue avec la poudre de tabac, ensuite on guérit les ulcères. Quand ils sont en grande quantité, on enveloppe la partie affectée avec un linge trempé dans du goudron qui les fait tomber, et le malade est bientôt délivré de son mal par de simples lotions aqueuses.

La chique est une véritable puce, elle en a la forme, la grandeur et la couleur. Elle se trouve partout dans la poussière en Amérique; la pluie et l'humidité la font périr promptement. Quand elle est parvenue au terme de son accroisement, c'est-à-dire, à la grandeur d'un pois, elle perd sa couleur chataigne, et prend la forme de la graine d'écarlate.

Il existe près de l'Éthiopie, une nation acridophage, c'est-à-dire, qui vit de sauterelles que les habitans ramassent au printems, et salent ensuite, pour les conserver. Ces insectes sont la seule nourriture de ceux qui habitent les déserts : les Négres qui en usent, sont petits, maigres, et ne vivent pas au delà de quarante ans. Il s'engendre à cet âge, dans leurs chairs des insectes qui leur causent un prurit insupportable, et qui sont en si grand nombre que tout le corps en est couvert. Ces insectes leur rongent l'abdomen, la poitrine et les autres parties jusqu'aux os.

La clavelée causée par les *crinons*, *cridones*,

dracunculi nostrates, est une maladie d'Europe, qui attaque les enfans après leur naissance. La peau du dos, des bras et des jambes est percée par des poils épais, noirs, longs d'une ligne, roides, touffus, et qui sont à peine éloignés les uns des autres, d'une ligne. Si on frotte ces soies avec de l'huile, elles deviennent plus sensibles, et paraîssent comme celles des cochons. Les enfans qui en sont affectés, ne dorment pas, crient sans cesse, et maigrissent à vue d'œil; il y en a même qui sont attaqués de convulsions, et d'autres qui ont la fièvre. Ces soies reparaîssent trois ou quatre fois dans le premier mois de la naissance, elles noircissent insensiblement, et tombent enfin. HORSTIUS a vu des enfans de deux ans affectés de cette maladie.

Les onctions huileuses, les lotions avec l'eau tiède dans laquelle on a détrempé un peu de farine, et les bains avec le son, sont les moyens qu'on oppose communément à cette maladie.

GENRE V. *Frambœsia*, *Yaws*, *Pian*, *Épian*.

Le pian est caractérisé par des tumeurs qui paraîssent dans différens endroits de la peau, et qui par leur forme ressemblent à des champignons, des mures, ou des framboises. Il y en a deux espèces, une particulière à la Guinée où elle est connue sous le nom de *yaws*,

et l'autre à l'Amérique, qu'on appèle *pian* ou *épian*.

Le yaws est si commun sur la côte de Guinée, et même dans les autres parties de l'Afrique, qu'il manque rarement d'attaquer l'un et l'autre sexe, soit dans un tems, soit dans une autre, mais plus fréquemment, dans l'enfance et la jeunesse. Il se manifeste par de petites taches à la peau de la grosseur d'une tête d'épingle d'abord, mais qui en croissant tous les jours, deviennent saillantes comme de petits boutons ; ensuite la peau s'en détache, et au lieu d'un fluide, on n'y rencontre qu'un bourbillon blanchâtre, qui recouvre un petit fongus rouge dont l'accroissement parvient à un certain point. Il en est qui sont plus petites que la fraise des bois, d'autres ont le volume des framboises. Ces élevures paraîssent sur toutes les parties, mais elles sont pour l'ordinaire plus nombreuses et plus volumineuses aux aînes, près des parties de la génération ou de l'anus, sous les aisselles, et au visage. L'une et l'autre espèce s'accompagnent d'ulcères malins, attaquent les os, et causent des douleurs atroces, des exostoses, des caries, des écoulemens abondans de pus ou d'ichor par les yeux, le nez et les oreilles. Malgré ces symptômes, les malades ont appétit, et sont

bien

bien d'ailleurs toutes leurs fonctions. On croit communément que le pian n'attaque jamais deux fois la même personne.

Le pian de l'Amérique est surtout commun aux Négres de St. Domingue ; il commence par un ulcère dans une partie quelconque du corps, mais ordinairement aux jambes ; il est d'abord superficiel, et à peu près semblable aux ulcères ordinaires, excepté qu'il ne peut guérir par les mêmes topiques ; il paraît ensuite plutôt ou plus tard, un certain nombre d'excroissances fongueuses, comme des petites baies, qui sont humides et couvertes d'une matière rougeâtre. Outre ces symptômes, les plantes des pieds, et les paumes des mains deviennent dures, la peau s'écaille, et se détache de manière à laisser les chairs à nud. Ces excoriations fournissent quelquefois un ichor, et d'autresfois sont sèches, mais elles sont toujours douloureuses et incommodes. Il y a toujours une excroissance, ou frambœsia dont le volume est plus grand, et qui tombe plus tard que les autres ; on l'appèle le *maître yaw*. Le virus du frambœsia, comme celui de la vérole, est capable de céder au mercure et aux sudorifiques.

Le frambœsia est contagieux, et se communique par un contact quelconque. Les mou-

ches portent souvent au loin l'affection *pianique*, quand après avoir sucé les ulcères des malades, elles viennent à piquer les personnes en santé, et à leur inoculer ainsi cette maladie. Il paraît que le frambœsia ne diffère pas de la vérole du quinzième Siècle.

ORDRE CINQUIÈME.

Maladies cutanées, Impetigines.

Maladies chroniques qui s'accompagnent d'excroissances à la peau, d'exulcérations, de pustules, ou de croutes, et qui pour la plupart, sont contagieuses.

GENRE I.er *Vérole, Syphilis.*

La vérole est propre à l'homme ; aucun animal ne paraît susceptible d'en être affecté. PAW rapporte, sans aucun fondement, que les chiens dans le Pérou, sont sujets à la contracter ; mais on ne connaît point les sources où il a puisé ce fait. On a vu à la vérité, des chiens être attaqués de la blénorrhagie, et des étalons avoir des ulcères à la verge, après le coït; mais ces accidens n'étaient point de nature syphilitique, et se guérissaient très-aisément par des moyens entièrement différens de ceux qu'on est dans l'usage d'emploier dans les maladies vénériennes.

La vérole était connue des anciens ; elle s'est renforcée, et a acquise, une intensité

prodigieuse, sur la fin du quinzième Siècle; ce qui l'a fait prendre pour une maladie nouvelle. Elle est contagieuse, et ne se déclare pour l'ordinaire qu'à la suite d'un commerce charnel avec une personne qui en est infectée. Pour que le virus se transmette d'un individu à un autre, dit HUNTER, 1.° il est absolument essentiel qu'il se trouve uni à une matière purulente ou puriforme; sans cette matière, il ne peut agir ni reproduire la maladie; il n'y a point d'exemples que l'infection se soit communiquée sous forme de vapeur, comme cela a lieu pour d'autres virus; 2.° il faut que ce pus soit en contact avec la surface qu'il affecte; 3.° enfin, qu'il y ait un certain degré d'action de la part des vaisseaux absorbans; le tems d'action pour ceux de la verge, est celui de l'érection, et on a observé que l'absorption était toujours plus considérable le matin, et moindre le soir que dans les autres parties du jour.

SWÉDIAUR prétend néanmoins que l'on peut contracter la vérole, en habitant avec une personne dont les parties génitales recélent le virus syphilitique, avant qu'il n'ait encore produit aucun symptôme vénérien. Mais un grand nombre d'observations détruisent cette assertion, et il est bien prouvé que ceux affectés

d'irritations syphilitiques non accompagnées de pus, ou de matière puriforme, ne communiquent rien dans le coït.

L'infection se transmet, et devient générale de deux manières; la première et la plus ordinaire, consiste en ce que le virus après avoir produit une blénorrhagie, un ulcère, ou un bubon, est absorbé dans le cours de ces affections; l'autre plus rare a lieu, quand le virus pris dans le coït, affecte tout le système, sans avoir été précédé d'affections sexuelles locales, comme dans la vérole que transmettent les mères et les nourrices aux enfans.

Les affections vénériennes locales se bornent durant quelque tems, aux parties sur lesquelles elles ont commencé à paraître, et souvent elles ne s'étendent pas plus loin; d'autresfois le virus se répand ailleurs, et produit des désordres plus ou moins grands; dans ces cas, la peau, la gorge, et le nez sont d'abord affectés, et ensuite le périoste et les os. HUNTER pense que le virus se dissémine au moyen des vaisseaux lymphatiques, et que c'est pour cette raison, qu'il porte d'abord son action sur les glandes.

On a donné aux affections vénériennes locales, des noms propres qui désignent leurs espèces; on a appelé *maladie vénérienne*

ou *vérole*, l'affection générale déterminée par le virus syphilitique dont les symptômes principaux sont les suivans ; des ulcères à la bouche, à la gorge, au nez, des pustules à la peau, rassemblées en placards, et qui se terminent par des croutes, des ulcères crouteux surtout au cuir chevelu, des douleurs de tête et des membres qui redoublent pendant la nuit, des tumeurs des glandes, des ostéocopes, des tophus, et des exostoses.

Je considérerai d'abord les affections vénériennes locales, et je commencerai par une des plus communes, la blénorrhagie appelée vulgairement *Chaudepisse* ou *Gonorrhée*.

1. *Blénorrhagie syphilitique.*

Flux de matière puriforme, jaune ou verdâtre, qui sort de l'uréthre, chez les hommes, et par le vagin, l'orifice de l'uréthre, les grandes lêvres, le clitoris ou les nymphes, chez les femmes, douleur piquante et brûlante, surtout durant l'émission des urines : ces symptômes sont occasionnés par l'action du virus syphilitique, à la suite d'un commerce avec une personne infectée. Cette affection se manifeste ordinairement trois ou quatre, et quelquefois six jours après le coït, d'autresfois au bout de six semaines, mais rarement plus tard.

La blénorrhagie débute par une demangeaison et une tension dans l'uréthre, qui sont

bientot suivies de cuisson, quand on rend les urines. Ces symptômes durent quelques jours, après avoir été précédés d'un flux ténu et âcre avec difficulté d'uriner; la matière de l'écoulement devient ensuite plus épaisse, jaune ou verdâtre; à cette époque, la tension diminue, mais elle ne cesse pas entièrement, la matière sur la fin, se change en une humeur claire, gluante, et le plus souvent blanchâtre.

Lorsque l'irritation est très-vive, le malade éprouve des érections douloureuses, dans lesquelles la verge est recourbée; c'est cet état qu'on a appelé *Chaudepisse cordée*, *Chorda veneris.*

La blénorrhagie dure plus ou moins long-tems selon la constitution du sujet, les complications de la maladie, et l'espèce de traitement qu'on lui a appliqué; en général elle ne se termine guères avant l'espace de quatre ou six Décades.

On peut regarder comme des symptômes qui désignent surement la blénoirrhagie syphilitique, la tuméfaction des testicules, celle des glandes inguinales, l'inflammation de la prostrate, et l'ischurie.

La blénorrhagie cause rarement la vérole, si ce n'est, quand il y a excoriation, ou ulcère dans l'uréthre, ou dans les parties voisines; cependant elle peut produire des chancres et

des bubons, de même que le pus d'un chancre peut occasionner la blénorrhagie; HARRISON, ayant introduit dans l'uréthre, de la matière prise d'un ulcère vénérien du gland, inocula la blénorrhagie.

Une chose remarquable dans cette affection, c'est que la première fois qu'on en est attaqué, les symptômes sont bien plus violens, les douleurs plus aigues, la difficulté d'uriner plus grande, et la matière de l'écoulement plus verdâtre, que quand on l'éprouve pour la seconde, la troisième etc. fois. Les femmes sont rarement affectées de la dysurie, et il est très-difficile de distinguer chez elles, la blénorrhagie d'avec la leucorrhée. On peut présumer la première, dit-on, quand elles ressentent des douleurs aux approches de l'homme, quoique l'écoulement des urines soit libre, cependant ce signe n'est pas toujours sûr.

A mesure que l'écoulement fait des progrès, la dysurie diminue, les douleurs et la fréquence des érections se modèrent, il sort de l'uréthre, et surtout en pressant le gland, des gouttes d'une humeur muqueuse, qui jaunit en se séchant sur le linge; on l'appèle alors *Blénorrhagie muqueuse.*

Le flux blénorrhagique dans l'homme, ne vient guères de plus loin, dans les cas ordi-

naires, que du lieu où l'on ressent la douleur, quoiqu'on pense communément qu'il ait son siège dans tout le canal, et même dans la prostrate, les glandes de COWPER, et les vésicules séminales. Son étendue est d'un pouce et demi, à deux pouces : néanmoins les symptômes d'irritation s'étendent bien plus loin, par rapport à la sympathie qu'ont entr'elles les parties voisines ; souvent les glandes des aînes sont affectées, d'autresfois les cuisses, les fesses, les muscles de l'abdomen etc.

La blénorrhagie chez les femmes, n'a jamais lieu dans le canal de l'uréthre, mais à son orifice, au clitoris, aux nymphes, et dans le vagin ou en bas vers la commissure inférieure des grandes lèvres, et au raphé. La strangurie qui a quelquefois lieu chez elles, n'est qu'une affection sympathique.

On a cru fort longtems que la blénorrhagie était toujours causée par des ulcères de l'uréthre ; mais aujourd'hui, cette opinion est démontrée fausse : on a ouvert ce canal dans les cadâvres d'un grand nombre de personnes mortes ayant cette affection, et on n'y a point trouvé d'ulcères dans la plupart : seulement l'uréthre était plus rouge près du gland que dans l'état naturel. La matière qui en coule, ne prouve pas l'ulcération ; le coriza présente un flux de matière analogue, et d'ailleurs le pus

peut se former, sans qu'il existe d'ulcère: d'un autre côté la blénorrhagie quoique négligée, ou mal traitée, cause rarement la vérole, ce qui prouve qu'il n'y existe point d'ulcère par lequel l'absorption puisse se faire : il n'en est pas de même du pus que fournissent les ulcéres syphilitiques ; les miasmes qu'il contient sont repompés, et il en résulte presque toujours la vérole, à moins qu'on ne les traite par le mercure, ou qu'on ne les détruise dès le principe, par le moyen des escarotiques.

La blénorrhagie est le plus ordinairement produite par une inflammation superficielle et muqueuse dela portion del'uréthre, sur laquelle agit le virus syphilitique, et dans quelques cas plus graves, par l'excoriation, ou même par un vrai ulcère. On pourrait regarder la blénorrhagie sans ulcère, comme un vrai catharre de l'uréthre ; la matière de ce flux n'est qu'un mucus altéré, que sécrétent plus abondamment que dans l'état naturel, les follicules muqueux de ce canal, toutes les fois qu'un stimulus l'irrite, et change son mode d'action ; c'est sans doute ce mode spécifique déterminé par la nature du virus, qui reproduit celui-ci avec la propriété de se communiquer à d'autres individus, et de décider les mêmes symptômes, ou d'autres analogues. L'inflammation même ne paraît pas essentielle pour déterminer et

entretenir ce mode spécifique d'action, et donner naissance au virus; car celui-ci continue de se régénérer, longtems après que les signes de l'inflammation ont cessé: des hommes affectés de la blénorrhagie syphilitique habituelle, ou d'un chancre qui est en voie de guérison, communiquent la maladie à des femmes saines, et on voit beaucoup des premières n'être accompagnées d'aucun des symptômes de la phlogose, même celle-ci est le plus ordinairement très-légère chez les femmes, et quelquefois nulle, et cependant elles communiquent l'infection, dans cet état. L'inflammation n'est donc, quand elle a lieu, que le produit d'une irritation uréthrale spécifique causée par le virus; son intensité paraît dépendre moins de l'activité de celui-ci que de la constitution du sujet; la suppuration ne lui succède pas toujours, et l'on voit rarement la phlogose syphilitique, se terminer de cette manière.

La blénorrhagie et le cancer, sont l'effet d'un même virus, car la matière puriforme, ou purulente qui se produit dans l'une ou dans l'autre, cause également ces deux accidens ainsi que la vérole, selon la partie à laquelle elle est appliquée. Toute la différence consiste en ce que la première appartient aux surfaces sécrétoires, et le chancre ne se forme

que dans celles où il ne se fait point de sécrétion.

L'observation prouve aussi, que la même matière virulente affecte différemment les divers individus, d'après leur constitution, et leur disposition présente au moment de l'infection : l'activité du virus n'y entre pour rien ; il en est de même de celui de la petite vérole qu'on inocule, car soit que cette maladie soit discrète, ou confluente chez la personne qui fournit la matière variolique, soit qu'on emploie dans l'opération une plus ou moins grande quantité de pus, les effets sont toujours les mêmes.

La plupart des blénorrhagies guérissent spontanément. L'objet principal qu'on doit avoir dans le traitement, est de calmer l'irritation uréthrale, et ensuite on administre le mercure, quand il y a ulcère dans le canal de l'uréthre ; ce qui n'est pas fréquent : lorsque l'ulcération n'a pas lieu, on n'a pas à redouter l'absorption, et les mercuriels sont inutiles. On satisfait à la première indication, au moyen de la diète rafraîchissante ou lactée, les boissons délaiantes et mucilagineuses légèrement nitrées, les bains tièdes, les lavemens émolliens et les doux laxatifs ; mais on ne doit purger ni fréquemment, ni emploier les purgatifs violens. Lorsqu'il y a vive inflammation,

on recourt à la saignée, et ce qui est plus efficace encore, à l'application des sangsues à la verge, ou aux parties voisines.

La blénorrhagie s'accompagne quelquefois de fréquens priapismes, et les malades ressentent comme une corde le long de la verge, qui la fait courber et y cause une tension très-douloureuse; c'est cet état que l'on a appelé, ainsi que je l'ai dit plus haut, *chaude-pisse cordée*. Elle est ou inflammatoire, ou spasmodique. Quand la phlogose ne se borne pas à la surface de l'uréthre et à ses glandes, mais qu'elle pénètre plus loin, et affecte la membrane réticulaire, elle y décide une extravasation de lymphe coagulable, comme dans l'inflammation qui se termine par *l'adhésion* qui, collant les cellules, fait obstacle à la distension du corps spongieux de l'uréthre, et interrompt ses rapports avec les corps caverneux; il en résulte que dans l'érection, la verge se courbe pour l'ordinaire à sa partie inférieure. Outre cet effet de l'inflammation, la blénorrhagie est quelquefois si violente, et la membrane intérieure tellement distendue, qu'elle se déchire, ce qui donne lieu à une hématurie urétrhale qui soulage le malade, et même le guérit, quand elle est abondante.

Souvent la blénorrhagie cordée subsiste encore après que l'infection est détruite : elle

doit alors être considérée comme le résultat de l'inflammation *adhésive* causée par l'épanchement de la lymphe coagulable transudée des artères, et qui soude les parties voisines.

Cette espèce de blénorrhagie exige l'usage de l'opium tant intérieurement qu'en injections. Ce médicament est très-utile dans tous les cas où les érections sont accompagnées de vives douleurs, ainsi que dans les irritations consécutives: on a obtenu aussi d'heureux effets dans ces dernières, de l'application d'un vésicatoire au périnée, ou à la partie inférieure de la région lombaire, ainsi que des frictions mercurielles locales, et de l'électricité. Le quinquina convient très-bien dans la cordée spasmodique.

2. *Blénorrhagie sèche.*

Elle est caractérisée par tous les symptômes de la précédente, avec cette différence qu'il n'y a point d'écoulement hors de l'uréthre. Bru Chirurgien Français prétend avec raison que l'écoulement reflue dans la vessie. On remarque qu'en général les mouvemens s'invertissent, et que de péristaltiques, ils deviennent antipéristaltiques, toutes les fois que l'organe affecté éprouve un spasme mobile violent. J'ai observé que dans les blénorrhagies de cette espèce, l'urine charriait une certaine quantité de floccons filandreux. Le traitement de la blénorrhagie sèche, exige l'usage soutenu

des bougies ; il ne faut pas les laisser habituellement dans le canal, mais seulement deux heures le matin, et autant le soir; autrement elles produiraient une vive irritation.

3. *Fausse blénorrhagie*, *Chaudepisse bâtarde*, *Blénorrhagie du gland*, *Blenorrhagia balani.*

Suintement d'un matière puriforme du prépuce et de la couronne du gland. Cet accident est quelquefois accompagné de chancres, et donne souvent lieu au phymosis. On recommande dans cette espèce, les lotions émollientes répétées fréquemment, et ensuite celles dessicatives avec des préparations de plomb, ou astringentes avec l'alun, le vitriol etc. Quand il y a complication d'ulcères, il faut mettre en usage les mercuriels.

4. *Blénorrhée syphilitique.*

C'est un écoulement muqueux, quelquefois purulent, qui subsiste après la blénorrhagie syphilitique. Elle est de deux sortes, ou ulcéreuse ou atonique. L'ulcéreuse est avec douleur et flux de matière purulente ; elle ne cède point aux remédes ordinaires, et on doit la traiter de la même manière que les chancres, et administrer le mercure.

La blénorrhée atonique survit souvent à la destruction du virus, elle est sans douleur ou avec des douleurs légères, et la matière qui sort de

l'uréthre est muqueuse. Elle est le produit d'un spasme atonique et habituel de l'uréthre, et cesse quelquefois d'elle-même, après qu'on a tenté inutilement toute sortes de remédes. Il en est une qui participe de la nature scrofuleuse, et dans laquelle les bains et les injections d'eau de mer sont très-utiles.

La blénorrhée atonique a été souvent dissipée aussi par le moyen des purgatifs drastiques; c'était la méthode de SYDENHAM. Les sudorifiques ont aussi produit de bons effets chez les personnes grasses ou pituiteuses, et dont la fibre lâche est abreuvée d'une grande quantité de sérosité. Le célèbre DESSAULT emploiait avec succès, les injections avec la soude à la dose de deux gros par pinte d'eau distillée, elles ont souvent fait cesser en huit ou dix jours, des écoulemens qui duraient depuis plusieurs mois. Il a réussi aussi en injectant une dissolution de muriate oxigéné de mercure, à la dose de deux grains dans huit onces d'eau distillée, ou d'eau rose, ou dans une décoction mucilagineuse. Les bougies ont souvent guéri, en décidant par leur présence, une phlogose sur le canal, qui est toujours suivie d'un dégorgement plus ou moins abondant.

La blénorrhée est quelquefois entretenue par un rétrécissement de l'uréthre, ou par une affec-

tion de la glande prostrate. Dans ces deux cas, quand le malade rend des urines, le fil en est plus petit que de coutume, et il éprouve fréquemment l'envie d'uriner ; ces affections exigent l'usage des bougies.

5. *Cystalgie, et Cystitie syphilitiques.*

Quand l'irritation uréthrale produite par le virus syphilitique, se fixe profondément dans le canal à l'occasion de la suppression du flux, elle décide une constriction spasmodique, ou une inflammation violente du col de la vessie, qu'accompagne la dysurie. VOYEZ *ischurie vésicale inflammatoire.*

6. *Inflammation blénorrhagique des testicules, Chaudepisse tombée dans les bourses.*

Lorsque l'écoulement vient à diminuer, ou à se supprimer, il en résulte différens accidens au nombre desquels se rencontre fréquemment l'inflammation des testicules ; celle-ci est l'effet de la sympathie qui existe entre ces organes et l'uréthre ; elle diminue et se dissipe à mesure que l'écoulement reparaît. Cette affection a son foyer au verumontanum, et aux orifices des canaux sécréteurs de la semence, elle donne lieu à la tuméfaction des vaisseaux déférens et de l'épididime.

Cette maladie est généralement décidée par les violens exercices, par le froid appliqué à

la verge, par les injections irritantes, astringentes, les purgatifs, l'usage interne des balsamiques, et par toutes les causes capables de déterminer l'éjaculation.

HUNTER conseille de faire des injections astringentes, dès le principe de la blénorrhagie, pour empêcher le mode d'action qui la produit, de s'établir entièrement, et pour arrêter les progrès de la maladie. J'en ai fait plusieurs fois l'essai, et j'en ai toujours vu résulter l'inflammation des testicules; ce qui m'a fait entièrement abandonner cette méthode.

Il convient pour prévenir cette espèce d'inflammation, d'éviter les causes occasionelles dont je viens de faire l'énumération, et de porter habituellement un suspensoir qui empêche la tension du cordon spermatique.

L'inflammation des testicules exige pour sa guérison, le régime et les moyens réfrigérans, les bains tièdes, les fomentations, ou les cataplasmes émolliens: on ne doit appliquer des topiques résolutifs, et n'user de frictions mercurielles locales, que quand la tumeur déja ramollie, ne fait plus éprouver d'irritation. Les opiatiques ont été emploiés avec succès, pour calmer l'irritation des parties affectées; mais rien n'est plus efficace que l'inoculation blénorrhagique faitte dès le principe, elle fait repa-

raître le flux, et l'inflammation ne tarde pas à se dissiper.

7. *Ophtalmie syphilitique.*

Elle est le plus généralement causée par la suppression ou la diminution du flux blénorrhagique; quelquefois cependant elle est un symptôme de la vérole. Il n'y a point d'observations que l'espèce d'ophtalmie produite par la suppression du flux blénorrhagique, ait jamais attaqué de femmes.

L'ophtalmie qui est symptôme de la vérole, se calme à la pointe du jour, elle ne dégénère jamais en *chemosis* (ce mot vient du Grec et signifie ouverture; il désigne une affection de l'œil, dans laquelle la conjonctive se gonfle, et déborde la prunelle, de manière qu'il paraît y avoir un trou entre le blanc de l'œil et l'iris); les douleurs sont plus supportables, elle est moins dangereuse que l'autre espèce, et elle cède aux remédes mercuriels.

L'ophtalmie occasionnée par la suppression du flux blénorrhagique, ne se calme point au retour du jour; elle s'accompagne du *chemosis*; les douleurs sont extrêmement cuisantes; elle est plus dangereuse que la vérole et ne cède pas toujours aisément au mercure. On conseille, en même tems qu'on administre ce remède, de faire de légères incisions à la sclérotique et aux paupières, soit pour dé-

gorger ces parties, soit pour donner issue à une matière virulente que contient le tissu cellulaire de ces membranes, et qui est à-peu-près semblable à l'humeur qui coule de l'urèthre dans la blénorrhagie. SWÉDIAUR indique comme le moyen curatif le plus sûr, l'inoculation de la blénorrhagie. J'ai eu plusieurs fois occasion de traiter l'ophtalmie blénorrhagique, et j'ai obtenu le plus heureux succès, en commençant par les bains tièdes, le traitement mercuriel, et l'application des sangsues aux paupières, réitérée les trois ou quatre premiers jours.

8. *Cophose blénorrhagique.*

Elle est fort rare. SWÉDIAUR prescrit pour la guérir, l'inoculation de la blénorrhagie.

9. *Phimosis* et *Paraphimosis.*

Le *phimosis* consiste dans une tuméfaction du prépuce, qui empêche qu'on ne le renverse pour découvrir le gland. Le *paraphimosis* est un autre état du prépuce, qui ne permet pas de le ramener sur le gland. L'une et l'autre de ces affections sont ordinairement inflammatoires, et surviennent dans les blénorrhagies, ou sont produites par des chancres.

On traite le phimosis et le paraphimosis de la même manière. On recommande comme des moyens efficaces, l'application des sang-

sues, les injections et les lotions émollientes, les bains, les fomentations adoucissantes appliquées sur tout le pénis. Lorsque ces moyens ne réussissent pas, ou que la tumeur est si considérable, que le malade ne peut point uriner, ou quand elle présente une mauvaise couleur, il faut recourir aux moyens chirurgicaux, pour empêcher l'étranglement et la gangrène.

10. *Chancres syphilitiques.*

On donne le nom de *chancres* à des petits ulcères qui occupent, chez les hommes, la surface interne du prépuce, le gland, très-souvent la couronne ou le frein, et quelquefois l'extrémité de l'uréthre. Ils sont placés chez les femmes, au clitoris, aux nymphes, aux caroncules myrtiformes, dans l'intérieur du vagin, et quelquefois à l'extrémité de l'uréthre, près des lacunes de Graaf. Ils sont en général plus nombreux, chez les femmes, et s'étendent davantage que chez les hommes; les bords de l'anus surtout, dont la peau est plus mince, en sont fréquemment affectés.

Le chancre commence par une petite pustule, un peu plus grosse que la miliaire, rouge, élevée en pointe, avec chaleur et prurit; son sommet blanchit insensiblement, et s'applatit; bientôt il se fait une large ouverture d'où il

sort un peu d'ichor : si l'érosion continue, l'ulcère s'accroit, s'étend et devient plus profond; ses bords sont couverts de petites tumeurs calleuses, et il en sort un pus épais, gluant et visqueux, qui produit ordinairement de semblables ulcères dans les parties voisines. Quelquefois il n'y a qu'un petit nombre de chancres qui sont séparés les uns des autres, d'autrefois ils sont serrés et nombreux.

Les chancres sont benins ou malins. Les premiers sont ronds, superficiels, peu calleux; leur fond est blanchâtre, et le pus de bonne qualité ; les rebords ne sont ni rouges, ni élevés. Les chancres malins ont une figure irrégulière et angulaire; leur fond est noir ou livide, ou d'un rouge pourpre; les bords sont très-rouges, calleux, élevés, et enflammés; ils fournissent une matière ichoreuse, et ils gagnent chaque jour en largeur et en profondeur.

Il arrive fréquemment de légères excoriations du gland, lorsqu'on a cohabité avec des femmes qui ont leurs régles, ou des fleurs blanches âcres. Il survient aussi de semblables excoriations à ceux dont l'humeur sécrétée par les glandes situées près la couronne du gland, est âcre, et s'amasse audessous du prépuce. Celles-ci sont superficielles, et s'étendent sur une grande partie du gland, et d'une manière irrégulière;

elles se dissipent d'elles-mêmes, il suffit de se laver avec de l'eau, ou une infusion vulnéraire à laquelle on mêle quelques gouttes d'extrait de saturne.

Les chancres se manifestent sur toutes les parties capables de recevoir le virus; ainsi ceux qui embrassent sur la bouche des femmes infectées, et les enfans qui reçoivent la vérole de leur nourrices, sont sujets à avoir des chancres aux lèvres, à la bouche, aux gencives, à la langue, et à la gorge.

Les chancres communiquent ordinairement le virus syphilitique à tout le systême; si l'on n'administre pas de bonne heure le mercure à ceux qui en sont affectés, la vérole se décide pour l'ordinaire. Bien plus, l'absorption est en raison du tems que le chancre reste ouvert; ce qui indique la nécessité de guérir les chancres le plus promptement possible. On fait prendre à cet effet, le mercure intérieurement, ou en frictions, et on l'applique sous forme d'onguent; quand il irrite, on use des décoctions émollientes, et ce qui vaut mieux encore, de l'eau végéto-minérale, en même tems qu'on fait prendre intérieurement l'opium. Quand le chancre est petit, légèrement enflammé, et récent, le moyen le plus sûr d'en arrêter les progrès, et de prévenir l'absorption, est de le toucher avec la pierre

infernale, ou à cautère, jusqu'à ce que sa surface paraîsse d'un rouge vermeil, et qu'il s'en détache une matière épaisse et visqueuse; mais ce moyen doit être rejeté quand le chancre est ancien.

11. *Excroissances syphilitiques.*

Elles sont tantôt épaisses et dures, et d'autresfois minces et molles, suivant l'espèce d'épiderme dont la peau qui en est affectée, est recouverte. Ces excroissances naîssent communément à la verge, chez les hommes, et surtout au prépuce et au gland; chez les femmes à la vulve, et particulièrement aux grandes lèvres, au clitoris et aux nymphes; et dans les deux sexes aux bords de l'anus. Elles se manifestent spécialement sur les parties qui ont été longtems en contact avec le virus.

Leur figure et leur position varient; ce qui leur a fait donner différens noms. Quand ces excroissances sont longues, rondes et grêles, elles sont appelées *poireaux*; on les nomme *verrues*, quand elles sont courtes et un peu applaties, et *condylômes*, quand étant applaties, elles s'étendent en longueur; enfin quand elles acquièrent un volume considérable, et qu'elles forment des espèces de franges, on leur donne le nom de *crêtes*.

Les excroissances reviennent aisément après

qu'on les a coupées ; souvent elles s'enflamment, et deviennent très-douloureuses, quelquefois même elles rendent beaucoup de sang. Elles ne sont point un signe de vérole confirmée : elles résistent à l'action du mercure, et néanmoins de légers moyens suffisent pour les faire tomber; il ne faut pour cela qu'exciter de l'inflammation à leur base, ou appliquer à leur surface quelques irritans, comme l'oxide rouge de mercure. On peut les faire tomber aussi, en les liant avec un fil, lorsque leur base est mince. Dans les autres cas, on peut recourir à la section ou aux escarrotiques : ces derniers sont surtout utiles, quand les excroissances repullulent, après avoir été enlevées, et que leur racine est très-profonde. Les médicamens internes sont inutiles, lorsque les excroissances sont en petit nombre, et qu'elles se manifestent peu de tems après le coït. Il n'y a que le cas où elles paraîssent longtems après, que le mercure devient nécessaire, de même que lorsqu'elles se manifestent après la disparition d'autres symptômes vénériens.

12. *Bubons, Poulains.*

Ce sont des tumeurs qui affectent ordinairement les glandes inguinales, mais qui peuvent affecter de même toutes les glandes conglobées ou lymphatiques, et surtout celles des aisselles :

elles sont produites par l'absorption du virus. Ces tumeurs sont douloureuses, dures, rénitentes, et suppurent lentement : elles surviennent spécialement dans les glandes voisines de la partie qui a reçu le virus, et par conséquent dans celles des aînes.

Il ne faut pas confondre les bubons avec les engorgemens sympathiques des glandes inguinales, auxquels donne fréquemment lieu la blénorrhagie. Ces derniers font peu souffrir, et se terminent très-rarement par la suppuration, au lieu que la douleur est très-aiguë dans les vrais bubons, et qu'ils s'enflamment et suppurent fréquemment.

Le bubon se manifeste communément au bout de cinq à six jours après l'infection; quelquefois cependant il tarde à paraître, l'espace de quatre à cinq Décades. Le plus ordinairement, il n'y a qu'un bubon ; il survient fréquemment dans les blénorrhagies et les chancres.

Toutes les fois que le virus produit un bubon, il convient d'en tenter la résolution, et de recourir promptement à l'usage du mercure ; on conseille comme résolutif, l'emplâtre *de vigo cùm mercurio*, uni au Diachilum gommé, et on administre en même tems le mercure. HUNTER préfère les frictions mercurielles sur le bubon, et les parties voisines,

jusqu'à ce que la bouche soit légérement affectée Il a observé que les vomitifs procuraient quelquefois la résolution, quand on commence à appercevoir la fluctuation d'une manière bien sensible. Lorsque l'inflammation est vive, il convient de recourir à la saignée, au régime et aux moyens réfrigérans, et d'appliquer sur la tumeur des fomentations, ou des cataplasmes émolliens.

Le bubon qui se termine par la suppuration n'exige pas un traitement différent des autres abcès. Seulement il faut attendre pour en faire l'ouverture, que la peau soit très-amincie, afin que le fond guérisse en même tems que la surface.

Le mercure est communément nuisible dans les cas où le bubon est compliqué d'un autre vice; on a lieu de soupçonner cette complication, et on doit interrompre l'usage de ce reméde, quand le malade n'est pas guéri après en avoir déja pris des quantités suffisantes pour détruire le virus. Quelquefois même, on n'obtient la guérison du bubon que par ce moyen, et même en cessant toute espèce de reméde. Dans ce cas on peut croire que l'ulcère est entretenu par la diathèse mercurielle.

Lorsque les bubons sont suivis d'ulcères rebelles, malgré la cessation des remédes mer-

curiels, HUNTER recommande la ciguë unie au quinquina, et l'application de la première sur le bubon ulcéré. Il a vu aussi de bons effets des bains et des fomentations avec l'eau de mer. La salsepareille a souvent réussi dans ce même cas, de même que le méséréon. Le D.r FORDYCE conseille dans cette circonstance, de boire une très-grande quantité de jus d'oranges.

13. *Ostéocopes syphilitiques.*

Quand le virus porte son action sur les os, il décide des douleurs qui se font sentir principalement la nuit, et qui n'augmentent pas par la pression; peu-à-peu il y produit des gonflemens qu'on appèle *tophus* ou *gommes*, tant qu'ils restent mous; *périostoses* et *exostoses*, quand ils sont endurcis. Les os se carient à la fin et se détruisent : ces accidens se manifestent communément au crâne et aux os des jambes. On remarque que lorsque le virus affecte les os, ceux-ci deviennent plus fragiles qu'à l'ordinaire, et se fracturent aisément.

Le traitement est très-souvent infructueux. J'ai quelquefois obtenu d'heureux effets des frictions mercurielles, et de la solution aqueuse de muriate oxigéné de mercure, conjointement avec les toniques et les fortifians.

Il est rare que les os se ramollissent par

l'action du virus syphilitique ; néanmoins SELLE rapporte un cas où les os étaient devenus si mous, qu'ils cédaient à l'action des muscles, et se courbaient.

14. *Vérole.*

La vérole est caractérisée par les symptômes que j'ai énoncés plus haut ; ou plutôt elle est l'effet du virus syphilitique qui produit une ou plusieurs affections dans des parties éloignées de celles où il a été inséré.

HUNTER a fait sur cette maladie, un grand nombre d'observations et d'expériences qui jetent quelques traits de lumière sur les proprietés et les effets du virus syphilitique. Leur résultat est 1.°, que le virus reçu dans le corps, ne change point la nature des fluides, que son action sur les solides, est purement locale d'abord, et qu'elle s'étend successivement et d'une manière régulière, dans les différentes parties, à raison de leur plus ou moins grande aptitude à en recevoir l'impression.

2.° Les ulcères dans la vérole ne font pas des progrès si rapides que ceux produits par une infection locale, si ce n'est, quand ils affectent les amygdales, la luette, ou le nez. Lorsqu'ils occupent ces parties, ils ont une marche prompte, et ils ressemblent davantage aux véritables chancres, que quand ils sont à

la peau; mais l'inflammation est ordinairement moins vive et plus lente.

3.° Il n'y a que le pus ou une matière puriforme qui puisse transmettre la maladie. La semence, la sueur, la salive, le lait impregné de matières virulentes, ne sont pas des véhicules du virus. HUNTER rapporte l'observation de deux personnes qui n'éprouvérent aucun symptôme vénérien, quoiqu'elles eussent avalé par méprise, un reste de lait qui avait servi à étuver des chancres, et dans lequel on avait laissé tremper toute la nuit un linge imbibé d'une grande quantité de pus qui avait suinté de ces chancres. Le sang des vérolés ne communique pas non plus l'infection, par le moyen de l'inoculation.

4.° La matière qui résulte de l'inflammation syphilitique, quand le virus est disséminé, n'est point de même nature que celle de la blénorrhagie et du chancre, et ne communique pas la vérole. Les ulcères qui viennent aux bras, et même les nodus en suppuration du radius, n'occasionnent point d'engorgemens dans les glandes axillaires, quoiqu'il y en naîsse, quand on applique une matière virulente récente à un ulcère ordinaire du bras, de la main ou des doigts.

5.° Une personne vérolée peut être affectée localement par la matière de la blénor-

rhagie ou d'un chancre ; mais elle ne l'est pas par la matière des ulcères syphilitiques dont la peau est couverte. HUNTER a inoculé des vérolés, en différentes parties, avec la matière que fournissaient leurs ulcères ; et les plaies qui en résultaient, se cicatrisaient toujours très-aisément ; mais celles dans lesquelles il avait introduit de la matière prise sur un chancre des organes sexuels, se changeaient en vrais chancres. Il a inoculé aussi à des parties saines, le pus d'un ulcère qui rongeait les amygdales, et la plaie s'est guérie sans peine : la matière de la blénorrhagie inoculée a produit de même un véritable chancre.

6.° Jamais la vérole ne cesse spontanément, pour se convertir en une autre maladie d'une nature différente, tant qu'on n'a pas emploié le mercure. Le bubon peut se changer en un ulcère scrofuleux, mais dans ce cas l'affection secondaire ne détruit pas la maladie primitive.

7.° Il est des parties qui sont plus disposées que d'autres, à recevoir l'action du virus ; il en est aussi qui en sont toujours à l'abri ; le cerveau, le cœur, l'estomac, le foie, les reins et les autres viscères, n'en sont jamais affectés. Les parties externes, sont plus susceptibles de recevoir l'action de ce virus que les internes, et celui-ci ne se développe pas dans toutes avec la même vîtesse. Il y en a sur

lesquelles il ne se manifeste qu'après six semaines ou deux mois, et dans d'autres ce n'est qu'au bout de huit mois, et même plus. Lorsqu'on a traité la vérole, de manière à dissiper les premiers symptômes, sans qu'on ait néanmoins déraciné le virus, jamais la maladie n'attaque de nouveau les parties qui ont été les premières affectées; mais elle se renouvelle toujours dans d'autres plus ou moins profondément situées.

On peut distinguer deux périodes de la vérole. Dans la première, les symptômes paraîssent aux parties externes, telles que la peau, le nez, les amygdales et même quelquefois la langue; dans le second, ils affectent les parties internes, les os, le périoste, les aponévroses et les tendons.

L'art de traiter la vérole, consiste à introduire dans le système, une certaine quantité de mercure, et à l'y retenir durant un certain espace de tems; s'il n'en passe pas une certaine quantité, ou s'il s'échappe trop promptement, comme cela a lieu, quand il survient une abondante salivation, il reste sans effet, et la maladie ne se dissipe pas. Les signes auxquels on reconnaît que le mercure agit utilement, sont le gonflement et le ramollissement des gencives, la fétidité de l'haleine, l'ébranlement des dents, leur incrustation par

un tartre épais et visqueux, et même une légère salivation.

De toutes les méthodes d'administrer le mercure dans le traitement des affections syphilitiques, il n'en est point de plus sûre que celle par les frictions. Néanmoins il est des constitutions dans lesquelles le système absorbant cutané est sans action, c'est le cas de recourir aux préparations mercurielles qu'on fait prendre intérieurement; celles qui, d'aprés mon expérience, m'ont parues les plus éfficaces, sont 1.° le mercure gommeux, 2.° le muriate oxigéné de mercure, 3.° le calomélas. J'ai quelquefois mis en usage la méthode de Clare; j'ai réussi rarement, et seulement quand l'on avait déja fait un autre traitement infructueux: dans les autres cas, les symptômes se dissipaient à la vérité, mais pour reparaître de nouveau, et presque toujours avec plus d'intensité qu'auparavant.

Lorsque la salivation devient abandante, ou qu'on en est menacé, ce qu'on reconnaît à l'inflammation de la gorge et à la chaleur de la bouche, il faut l'arrêter, ou la prévenir par l'interruption des remédes mercuriels, et par les purgatifs. Lorsque durant le traitement, il survient de la diarrhée, il faut après avoir évacué, s'il y a affection gastrique, recourir à l'opium.

Le

Le mercure dispose le système humoral à la dégénérescence bilieuse. Cette diathèse change quelquefois la nature des ulcères vénériens, au point de les rendre très-malins, et même incurables : d'autresfois elle en décide de semblables qui n'existaient pas avant le traitement. SWÉDIAUR observe que les ulcères qui sont sur le point de se fermer, se r'ouvrent par l'action du mercure trop longtems continué, et fournissent une matière claire, et ichoreuse. Ces ulcères doivent être attaqués par les toniques, et surtout par les bains frais, le quinquina, l'exercice, une nourriture végéto-animale, la rustication, et l'usage modéré du vin ; mais un point essentiel, c'est de cesser entièrement tout reméde mercuriel quelconque. GILCHRIST rapporte que les Nègres guérissent les ulcères de mauvais caractère, en appliquant par dessus, deux ou trois fois par jour, des tranches de limons.

15. *Tabes et Atrophie syphilitiques.*

Le tabes et l'atrophie syphilitiques n'ont rien de particulier ni de différent des autres affections de ce genre, si ce n'est d'être décidés, compliqués ou précédés des symptômes vénériens. Quelquefois le tabes s'accompagne des symptômes pneumoniques, et on l'appèle *Phtisie syphilitique*, mais improprement, car le virus

n'attaque pas les poumons, et n'y produit point d'ulcères ; elle n'a lieu que chez les vérolés qui ont une disposition particulière à cette maladie : on ne doit donc la regarder que comme un effet occasionnel, ou comme une complication de la vérole. Dans ces cas, le traitement mercuriel convient conjointement avec les autres moyens appropriés à l'espèce de phtisie à laquelle la vérole est réunie.

Quant au tabes syphilitique, il n'est point non plus l'effet de l'ulcération des viscères, causée par le virus ; mais il est généralement produit, ainsi que l'atrophie, par les ulcères syphilitiques externes, par la carie des os, par les ulcères phagédéniques causés ou entretenus par la diathèse mercurielle, par l'usage des préparations âcres et corrosives du mercure, par le ptialisme excessif, par l'usage trop longtems soutenu des sudorifiques ou des diurétiques.

Dans tous ces différens cas, les principaux moyens qu'il convient d'emploier, sont le lait, l'opium, les toniques et les fortifians, comme le quinquina, le lichen d'Islande, le poligala, et dans l'espèce occasionnée par l'âcreté du mercure, les adoucissans, les mucilagineux, les bains tièdes, l'opium, et le quinquina avec le soufre ou l'oxide d'antimoine sulfuré orangé.

16. *Complications de la vérole.*

La vérole peut être compliquée avec la plupart des maladies. Ses complications les plus communes sont 1.° les affections nerveuses, 2.° le scorbut, 3.° les dartres, 4.° la gale, 5.° la lépre, 6.° les écrouelles, 7.° le rhumatisme, 8.° enfin la goutte.

On conçoit que dans les cas de complication, le traitement doit être mixte, qu'il convient d'attaquer quelquefois les deux maladies séparément, et d'autresfois ensemble, selon que le cas l'exige ou le permet. Ainsi par exemple, dans la vérole avec affection nerveuse, il faut diminuer l'excès de sensibilité, avant que d'emploier le mercure; celle compliquée du scorbut, exige l'usage des remédes antiscorbutiques, et souvent celui du régime et des médicamens toniques, avant que d'administrer les préparations mercurielles qui sont de vrais poisons, quand on les donne avant que le scorbut ne soit dissipé. Il n'en est pas de même dans la vérole compliquée de la gale, des dartres, et d'autres affections qui ne contr'indiquent pas l'emploi du mercure. Ces affections mixtes permettent d'attaquer les deux maladies à la fois.

RÈGLES GÉNÉRALES

SUR L'ADMINISTRATION DU MERCURE.

1.° Il faut toujours observer la constitution et l'état des malades, avant que d'administrer le mercure sous quelque forme que ce soit.

2.° Il ne convient point, dans les cas de fièvre, d'inflammation, en un mot dans les maladies aiguës, non plus que dans les chroniques graves, comme l'hydropisie, le squirre, la fièvre hectique etc.

3.° Il est contr'indiqué dans les cas d'épuisement et de faiblesse. Il faut attendre pour l'emploier avec avantage, que les forces soient suffisamment réparées.

4.° Le mercure ne doit pas être administré aux femmes, dans le tems des régles, ni dans les derniers mois de la grossesse. On peut en tenter l'usage, et le donner à petites doses et à de longs intervalles, dans les premiers mois de la grossesse. On a souvent guéri en usant de ces précautions, au moins si on ne parvient pas à guérir entièrement, on empêche les progrès de la maladie, et après l'accouchement, lorsque les forces sont suffisamment rétablies, on achève le traitement.

5.° Il est très-probable que l'enfant n'est jamais attaqué de la vérole dans le sein de sa

mère, et qu'il ne la contracte qu'au passage. Lors donc qu'un enfant est infecté du virus syphilitique, ce qu'on reconnaît aux pustules et aux ulcères qui paraîssent en différentes parties du corps, et quelquefois à la cécité qui survient au bout de sept à neuf jours après la naissance, il convient de lui administrer le mercure; ce n'est pas dans cette maladie que l'on doit faire usage du précepte d'HYPPOCRATE. *Lactantium cura posita est tota in medicatione nutricum ;* beaucoup de médecins ont observé comme moi, que le mercure administré à la nourrice et non à l'enfant, ne guérissait pas toujours ce dernier. Ce reméde est donc nécessaire aux enfans vérolés; mais on ne saurait prendre trop de précautions dans ce cas, et le médecin ne doit jamais perdre de vûe, la constitution délicate et sensible de cet âge, qui ne permet d'emploier que les préparations les plus douces, à faible dose, et à de longs intervalles. Ce conseil doit s'appliquer également aux vieillards qui sont naturellement faibles, ou infirmes.

6.° La salivation guérit rarement la vérole à moins qu'elle ne soit légère, ou que le sujet ne soit très-pituiteux. En général la méthode par *extinction*, est plus sûre, et préférable à toutes les autres; elle est aujourd'hui celle qui est la plus généralement adoptée.

7.° Il est utile sur la fin du traitement de prescrire aux personnes pituiteuses et à celles qui ont de l'embonpoint, des diaphorétiques ou des sudorifiques, pour aider l'action du mercure, et l'expulsion du virus ; car la matière vérolique doit entrer en voie de coction, et ensuite éprouver une crise pour la guérison parfaite : cette crise a lieu le plus ordinairement, par les sueurs ou la transpiration. On a vu dans nos pays, quoique rarement, la vérole guérir par le seul usage des sudorifiques: on a aussi observé que cette maladie qui n'avait pas cédé à l'usage du mercure, avait été entièrement dissipée par les moyens qui déterminent les mouvemens et les humeurs à la peau.

8.° On a emploié avantageusement l'opium, après le mercure, toutes les fois qu'il subsistait après la destruction du virus, des symptômes d'irritation, comme du spasme, de la douleur etc., dans quelques parties. On a tenté aussi la guérison de la vérole par le moyen de l'opium; mais outre que peu de personnes ont été guéries par l'unique usage de cette substance, les inconvéniens et les dangers attachés à cette méthode, doivent la faire entièrement rejeter.

9.° Plusieurs médecins chimistes pensent aujourd'hui, d'après quelques expériences, que le mercure ne guérit les maladies syphilitiques,

qu'en raison de l'oxigène qu'il fournit au système, et dont il n'est que le véhicule ; ainsi dans cette théorie, l'oxigène est le spécifique contre la vérole, et toutes les substances qui contiennent abondamment ce principe, et qui n'exercent qu'une faible attraction sur lui, sont anti-syphilitiques. On a obtenu la guérison de quelques personnes infectées, par les frictions faites avec la graisse oxigénée, ainsi que par l'usage de l'acide nitrique, de l'acide muriatique oxigéné, et des muriates oxigénés. Bien plus, la matière prise d'un ulcère syphilitique, et triturée avec l'oxide de mercure, n'a pu servir à l'inoculation, tandis que cette même matière pure, inoculée, a produit des chancres. CRUIKSHAM n'a pu communiquer non plus la petite vérole avec le pus variolique trituré avec cet oxide.

D'après ces données, on explique de la manière suivante les differens effets du mercure dans l'économie animale. Le mercure est capable d'y faire naître trois états distincts; ou il détruit l'action du virus en le neutralisant ; ou il excite fortement l'action du cœur, et du systême artériel, occasionne un degré considérable d'irritabilité dans tout le corps, et donne naissance à des ulcères d'un genre particulier (d'autrefois il change les ulcères syphilitiques en corrosifs et gangréneux ;

on dirait que l'oxigène accumulé dans le corps, sur-oxigène toute la masse du sang et des humeurs); le troisième état enfin est une débilité générale avec cachexie, qui approche ou ressemble beaucoup au scorbut; il y a alors une décomposition apparente des solides et des fluides, l'hydrogène semble abonder dans le corps, et toute la masse humorale être sur-hydrogénée.

Les indications à remplir, sont d'après cette théorie 1.° d'administrer les astringens, les toniques, et principalement le quinquina, lorsqu'il y a sur-oxigénation; 2.° de quitter l'usage du mercure qui, continué, plus longtems, deviendrait extrêmement funeste, et de prescrire les exercices, les végétaux récens, les saccarins, les acides et les substances acescentes dans les cas d'hydrogénescence; 3.° enfin, d'emploier les bains, les sudorifiques, et le soufre, pour volatiliser le mercure, lorsqu'aiant été desoxigéné, il a repris son état métallique dans le corps.

Quelque satisfaisante que paraîsse cette nouvelle théorie, qui a en sa faveur quelques expériences chimiques et quelques guérisons opérées par l'oxigène, je pense neanmoins qu'avant que de l'adopter, il faut attendre qu'on ait recueilli un plus grand nombre de faits et

d'observations qui lui impriment le sceau de la vérité.

GENRE II. *Mal de la baie de S.t Paul, Mal Anglais, Maladie des éboulemens, Lustra crus, Mal de chicot, Maladie Allemande, Gros mal etc.*

Cette maladie qui paraît être de même nature que la vérole, régne depuis peu dans le Canada, et y a fait des progrès aussi rapides que considérables, surtout à la baie de S.t Paul dont on lui a donné le nom. Les pères la transmettent à leurs enfans, et elle se communique par les alimens et les boissons; lorsqu'elle paraît dans une famille, il est rare qu'elle en épargne un seul individu. Le virus semble s'introduire dans le corps, par la voie de l'absorption, et y séjourne quelquefois des années entières, sans produire aucun symptôme morbifique; enfin le mal se manifeste, et lorsqu'il est parvenu au troisième période, il présente tous les accidens de la vérole. Ceux qui en sont affectés, traînent souvent jusques dans un âge très-avancé, la plus malheureuse existence; ils perdent successivement le nez, les yeux, la partie molle du palais, et quelquefois la partie inférieure du crâne.

Elle débute par des petites pustules aux lèvres, à la langue, dans l'intérieur de la

bouche, et plus rarement aux parties sexuelles. Ces pustules sont corrosives et rongeantes, l'on a vu des enfans dont elles avaient entièrement détruit la langue; elles ressemblent d'abord à des petites aphtes remplies d'un fluide blanchâtre et puriforme. Ce fluide est si virulent, qu'il infecte ceux qui mangent avec la cuiller des personnes qui sont attaquées de la maladie, ou qui boivent dans leur verre, ceux qui fument avec leurs pipes : elle se communique même par le linge, les vêtemens etc.

Aux symptômes précédens se joignent des dépôts considérables, ou des douleurs nocturnes dans les os. Celles-ci se calment, quand les ulcères paraîssent dans l'intérieur de la bouche, ou à la peau; souvent il se forme des engorgemens dans les glandes du cou, des aisselles, et même de véritables bubons aux aînes. Les glandes engorgées s'enflamment, et suppurent quelquefois, ou deviennent squirreuses. Certains malades éprouvent dans différentes parties, des douleurs qui augmentent durant la nuit, ou quand ils se livrent à de violens exercices : ces phénomènes constituent le second période de la maladie.

Quand elle est parvenue à la troisième et dernière époque, il survient sur différentes parties externes, des ulcères dartreux avec un prurit considérable, qui disparaîssent, et repa-

raîssent alternativement; les os se carient, il s'y forme des tophus; il survient enfin de la toux, et d'autres symptômes pneumoniques; l'appétit diminue; les malades perdent la vue, l'ouie, l'odorat, et la chute des cheveux est un des derniers accidens qui annoncent la fin prochaine de la maladie. Quelquefois tous ces symptômes paraîssent à la fois, presque dès l'invasion.

Il est des malheureux qni passent dix-huit et même vingt ans, affligés de ce mal cruel; il est aussi certaines constitutions qui ne le contractent pas si aisément que les autres, et qui résistent pendant plusieurs années. Néanmoins tous les sexes et tous les âges y sont également exposés. Cette maladie est surtout contagieuse dans le second et le troisième période, et elle peut attaquer plusieurs fois pendant la vie. Elle se termine chez quelques-uns par une gangrène des orteils, qui est ordinairement mortelle.

Les accidens augmentent pour l'ordinaire après quelques jours d'usage des remédes, mais ils disparaîssent ensuite. Comme le mal se communique surtout par le coït, il faut s'abstenir de celui-ci durant tout le traitement. Les enfans infectés sont en grand nombre, mais il en est qui guérissent sans les secours de l'art; il paraît aussi que plusieurs ont été

préservés de ce mal, par le traitement qu'avaient auparavant subi leurs mères, quoiqu'elles n'eûssent pas été entièrement guéries.

Le mercure est le spécifique et même l'unique moyen de guérison dans cette maladie : on a observé aussi que l'usage de l'écorce de pin appelé *pinus balsamœa seu canadensis*, qui jouit de la vertu tonique à un haut degré, accélérait beaucoup la guérison, quoiqu'elle ne l'effectuât pas radicalement.

Ce qu'il y a de singulier dans cette maladie, c'est qu'elle attaque rarement les parties sexuelles, et que l'on peut la contracter sans aucun commerce médiat ou immédiat avec les personnes qui en sont infectées.

« Il est d'autant plus important, dit SWÉDIAUR, de fixer l'attention sur ces deux » particularités, qu'elles tendent à éclaircir « quelques passages des auteurs, qui les pre- » miers ont écrit sur la maladie syphilitique. » Ils s'accordent à dire qu'elle s'annonçait de » la même manière, que celle dont il est » question ici, lorsqu'elle commença à paraître » en Europe, et même quelque tems après; et » beaucoup d'écrivains qui ont suivi son appa- » rition, ne font pas mention que les organes » de la génération eûssent été affectés dans » cette maladie.

GENRE III. *Maladie contagieuse, connue en Écosse sous le nom de Siwin, ou Sibbens.*

SWÉDIAUR la regarde comme une variété de la vérole : elle ressemble par sa manière de se propager, et par ses symptômes, au mal de la baie de S.t Paul, et à la maladie syphilitique telle qu'elle a parue en Europe vers la fin du quinzième Siècle : outre cela, il se manifeste comme dans celle-ci et dans le *pian*, des excroissances spongieuses qui naîssent partout où il y a la moindre tache, excoriation ou ulcère à la peau, et c'est de leur ressemblance avec le fruit d'un framboisier sauvage du pays, nommé dans la langue Celtique *siwin*, que les habitans lui ont donné cette dénomination. De même que le mal de la baie de S.t Paul, elle affecte rarement les parties sexuelles, si ce n'est quand elle a été négligée, où qu'elle ne peut guérir par aucun autre moyen, que par le traitement mercuriel.

Le *siwin* était autrefois très-répandu en Écosse; mais depuis quelques années, il y est bien moins commun, et n'attaque pour l'ordinaire que les familles les moins aisées et dans lesquelles régne la malpropreté. Il se communique aussi aujourd'hui plus fréquem-

ment par les voies de la génération qui en sont affectées les premières, que par toute autre. Cette analogie avec la vérole, par rapport à sa marche et à ses progrès, fait présumer, que quand celle-ci commence à paraître pour la première fois, ou quand elle reparaît dans un pays, elle est extrêmement contagieuse et violente, et qu'elle se communique généralement par toutes les voies, enfin que le virus s'affaiblissant avec le tems, n'a plus la même activité, et ne pénètre plus dans le système que par un moindre nombre d'organes, et particulièrement par ceux sexuels. On peut espérer d'après cela, que le mal de la baie de S.t Paul, éprouvera insensiblement une semblable dégénération, et qu'un jour enfin, il ne produira plus de symptômes aussi graves, et ne se communiquera que par les sources de la génération.

Genre IV. *Scorbut.*

Le scorbut est caractérisé par des lassitudes et des douleurs dans les membres, par l'état des gencives qui sont gonflées, flasques et saignantes; l'haleine est fétide; la peau, surtout vers la racine des poils, se couvre de taches de divers couleurs, mais le plus ordinairement livides.

Espèce 1.ere. Scorbut accidentel, Scorbut de mer.

Cette espèce est fréquente dans les pays

très-septentrionaux, elle y régne épidémiquement, ainsi que sur les vaisseaux, dans les voyages maritimes de long cours, et est produite par un vice des sécrétions qu'occasionnent ordinairement l'usage des nourritures animales salées et approchantes de la putréfaction, et l'abstinence des alimens végétaux récens. On distingue trois degrés ou périodes dans cette maladie, le scorbut commençant, le scorbut dans l'état d'accroissement, et enfin le scorbut invétéré.

Dans le premier période, le visage est décoloré et légèrement enflé, les lèvres, et les caroncules lacrymales verdâtres ; la peau qui est pâle dans le principe, devient insensiblement plombée et livide ; l'âme est triste et consternée ; les membres éprouvent des lassitudes, des douleurs, et de la faiblesse ; les moindres mouvemens augmentent les lassitudes, et causent la dyspnée ; les malades ressentent d'abord de la demangeaison aux gencives, ensuite elles se gonflent, et deviennent saignantes, l'haleine est puante, les gencives noires, rouges, molles, spongieuses ; elles se corrompent, et deviennent fongueuses ; il survient des hémorragies ; la peau qui, dans le principe, était sèche, devient luisante et polie, d'autresfois âcre, et écailleuse ; il paraît à différens endroits, des taches rouges, bleues, livides ou

noires, dont les unes sont lenticulaires, et les autres applaties : elles sont communément plus nombreuses aux jambes, aux bras, et aux cuisses que partout ailleurs; on en voit rarement à la face.

Lorsque le scorbut est parvenu à son état d'accroissement, les tendons des muscles fléchisseurs de la jambe, la retirent vers le fémur, et la roidissent ; les genoux s'enflent avec douleur, et ces parties perdent leur mobilité, c'est la *gonagre scorbutique* : l'asthénie augmente, et quand les malades ont gardé le repos durant quelque tems, le mouvement le plus léger les fait tomber en syncope ; on en voit même souvent mourir tout-à-coup, quand on les expose au grand air : la couleur du visage est plombée, la poitrine s'affecte, il survient de fréquentes hémorragies du nez, des gencives, des poumons, de la vessie ou des reins, des flux hépatiques, et les ulcères deviennent sanguinolens : néanmoins les fonctions des sens et l'appétit se soutiennent, quoique l'âme et le corps soient dans le plus grand abattement, et les malades n'éprouvent guères de douleurs que quand ils se meuvent.

Enfin dans le troisième période, les anciennes cicatrices s'ouvrent, et il se forme aux jambes des ulcères fongueux et sanguinolens ; la peau se

couvre

couvre de pétéchies, de vibices ; les malades ont des sueurs froides, et des hémorragies considérables : à ces symptômes se joignent l'hypocondriacisme, l'ictère, l'ascite ; il survient des contractures, des douleurs de poitrine avec serrement, et la dyspnée qui quelquefois tue subitement ; les os se ramollissent, et deviennent fragiles, au point de céder à la moindre pression, il se manifeste des exostoses, des ostéocopes, la carie, l'ankilose etc. ; le ventre reste opiniâtrement constipé, les urines sont rendues en petite quantité, fétides et rouges, enfin les défaillances suivies de la mort terminent la scène morbifique.

Le froid et l'humidité favorisent singulièrement le scorbut dans les circonstances où l'on est forcé d'user uniquement de viandes salées sans mélange de végétaux; c'est surtout dans les saisons froides, qu'il est le plus fréquent, et le plus violent : les vêtemens chauds contribuent à en arrêter les progrès, et il est fort rare qu'il ait lieu tant que la transpiration se fait convenablement. LIND observe qu'on ne voit jamais régner cette maladie sous la Zône Torride, même chez les marins qui ne vivent que de viandes salées. L'exercice, les infusions diapnoïques, et les boissons vineuses préservent aussi du scorbut, en favorisant la libre

circulation des forces, et en soutenant la transpiration.

Outre le froid et l'humidité, il est plusieurs autres causes accessoires qui hâtent le développement du scorbut : telles sont la vie inactive, les chagrins, la tristesse, le découragement, en un mot toutes les choses débilitantes; on a encore observé que la malpropreté y contribuait beaucoup aussi.

Il convient pour prévenir, ainsi que pour guérir le scorbut, d'éviter l'action de ces causes, et de s'abstenir des alimens salés, ou au moins d'en diminuer la quantité; c'est le régime végétal qui est le plus propre à combattre, et à détruire cette maladie : il a souvent suffi seul à la guérison. On doit choisir de préférence, ceux qui sont acescens et frais, les fruits acides, l'hortolage, la drêche etc. : on recommande aussi de boire de la bonne eau; les liqueurs fermentées, prises modérément, sont aussi très-utiles.

Les plantes *alcalescentes*, telles que celles du genre des aulx, et celles de la tétradinamie, conviennent éminemment dans le scorbut, vû qu'elles passent à l'acidité dès les premiers momens de la fermentation, et qu'elles laissent dégager dans les premières voies, de grandes quantités d'acide carbonique; en outre elles provoquent la diurèse, et la diaphorèse,

et sous ce rapport leur usage ne peut être que très-avantageux et très-efficace.

Lorsque le scorbut est déja avancé, et que la dégénération du sang a fait de grands progrès, rien ne convient davantage que l'usage du quinquina en poudre à forte dose, mêlé au suc de limons, et donné à plusieurs reprises par jour : j'en ai obtenu plusieurs fois les succès les plus heureux, et même dans des cas où les malades paraîssaient menacés d'une mort prochaine.

Il résulte des observations de LIND, qu'il y a toujours des épanchemens sanguins dans les interstices cellulaires de la plupart des parties tant externes qu'internes, et particulièrement aux gencives, et aux jambes. On a souvent rencontré dans les cadâvres, de grandes quantités de sérosité, dans la poitrine, le péricarde, et aux jambes; elle était quelquefois assez âcre, pour gercer les mains des prosecteurs, et quand celles-ci étaient blessées, il y survenait souvent une inflammation qui se terminait par un abcès. Les fibres charnues sont extrêmement lâches, tendres, et si remplies de sang, qu'il est très-difficile, et même quelquelquefois impossible de séparer un muscle d'un autre. La quantité de sang extravasé est très-considérable, et dans quelques cadâvres, elle

elle fait la quatrième partie de la masse ; quelquefois il est répandu en larges caillots sur le périoste, et d'autresfois immédiatement sur l'os. Le cerveau, les poumons et les viscères abdominaux sont pour l'ordinaire en bon état, si ce n'est des taches, des échimoses gangréneuses plus ou moins grandes, à l'estomac, aux intestins, au mésentère, et à l'épiploon.

Les solides sont primitivement affectés dans le scorbut, ainsi que dans la plupart des maladies, et l'altération spécifique humorale en est la suite nécessaire. L'irritation spasmodique des premières voies, produite par l'usage des viandes salées et putrescentes, irradie sympathiquement sur les différens organes : c'est sur le tissu cellulaire externe qu'elle porte d'abord son action, en y causant des étranglemens, des stases, et des extravasations de sang qui contracte la dissolution putride à laquelle il est déja très-disposé par le défaut des sucs nourriciers qui sont d'ailleurs mal élaborés, à raison du mauvais état des puissances digestives, de la faiblesse de tout le systême, et spécialement de la perversion d'action des organes sécrétoires et excrétoires, qui est telle que la dépuration du sang ne se faisant pas convenablement, celui-ci s'altère et se vicie.

Les principaux symptômes du scorbut qui

exigent un traitement particulier, sont 1.° la demangeaison, et la fongosité des gencives; 2.° la salivation qui survient quelquefois spontanément; 3.° l'œdéme des extrémités inférieures; 4.° les ulcères; 5.° les hémorragies; 6.° douleurs; 7.° la dyssenterie; 8.° la toux sèche, et la dyspnée.

1.° Il suffit pour remédier dans les commencemens, à la mollesse et au gonflement des gencives, de faire laver la bouche avec l'eau alumineuse à laquelle on mêle un peu de teinture de myrrhe; mais quand la putréfaction est déja avancée, il faut emploier les gargarismes acidulés avec les acides minéraux, et avant que d'en faire usage, enlever les parties fongueuses avec le bistouri; quand les ulcères sont profonds, on les touche légèrement avec une acide minéral édulcoré avec le miel rosat. Souvent l'usage des végétaux suffit pour dissiper l'affection des gencives (*Stomacace*), sans qu'il soit besoin d'autre reméde.

2.° On modère la salivation, par le moyen des révulsifs, comme les épispastiques qu'on applique à différentes parties, les lavemens, les laxatifs, et les diapnoïques. On conseille en même tems les gargarimes astringens, l'usage interne du quinquina, et de l'élixir de vitriol, ainsi que du vin vieux pris modérément.

3.° Quand l'œdéme des jambes est léger, et

peu douloureux, il suffit de faire de légères frictions aromatiques; mais quand il est considérable, dur, et avec douleur, LIND recommande d'exposer, demie heure matin et soir, les parties affectées, à la vapeur de l'eau chaude dans laquelle on a mêlé du vinaigre ou du muriate d'ammoniaque, et de faire ensuite des onctions avec l'huile de palme. Lorsque ce moyen uni au régime végétal ne dissipe pas l'enflure, il veut qu'on excite des sueurs dans la partie, en l'exposant à la vapeur de l'alcool enflammé, ou en appliquant par dessus des sachets remplis de sel chaud. HULME a obtenu dans ce cas, de bons effets, des frictions avec l'huile d'olives et le jus de limons, ou d'oranges.

4.° Les ulcères des jambes, et des autres parties, exigent l'application des antiseptiques toniques, et du bandage compressif.

5.° Dans les hémorrhagies considérables, il faut recourir aux acides minéraux, et au quinquina.

6.° Dans les violentes douleurs des membres, LIND prescrit l'oximel scillitique dans une mixture diaphorétique chaude; il recommande le vin comme cordial, et fait avaler au malade, à l'heure du sommeil de l'eau chaude de gruau à laquelle on a mêlé un peu de vinaigre. HULME conseille dans ce même

cas, le liniment avec l'huile d'olives et le jus de limons. Lorsqu'il y a douleur de poitrine aiguë sans fièvre, il dit qu'une saignée de six ou huit onces procure ordinairement du calme à l'instant; mais il ne veut pas qu'on la réitère, mais qu'on applique le vésicatoire, si la douleur persiste.

7.° La diarrhée scorbutique ne doit pas être arrêtée tout-à-coup; il faut seulement la modérer par le moyen des toniques unis aux acides. LIND a donné quelquefois avec succès quatre ou cinq grains d'alun avec le diascordium, lorsque les déjections étaient très-sanglantes. L'ipécacuana infusé dans l'eau de vie, donné à petites doses fréquemment répétées, lui a paru le moyen le plus sûr pour arrêter la dyssenterie scorbutique. Les toniques amers sont aussi très-utiles.

8.° Dans la toux sèche et les autres symptômes pneumoniques du scorbut, les vésicatoires, et les cautères conviennent éminemment, quand le malade a quitté la mer. L'équitation, la diète lactée et végétale sont aussi des secours très-efficaces, et pour faciliter l'expectoration, on conseille l'oximel scillitique et la gomme ammoniaque.

Observez qu'en général toute évacuation est nuisible dans le scorbut, surtout quand il a fait de grands progrès. Il est donc essentiel

d'éviter la saignée, et les purgatifs, mais il faut tenir le ventre libre. On ne doit pas exposer tout-à-coup au grand air les scorbutiques, il convient, avant que de le faire, de ranimer leurs forces, en leur donnant un verre de bon vin acidulé avec le jus d'oranges, ou de limons. Lorsqu'ils commencent à faire usage de végétaux dont ils ont été privés pendant longtems, ils doivent n'en prendre dans le principe qu'une petite quantité à la fois, crainte de décider une dyssenterie qui pourrait être mortelle. Observez encore que le fer, l'antimoine, et surtout le mercure sont absolument nuisibles dans le scorbut; il en est de même des narcotiques qui produisent un abattement extrême, et augmentent l'oppression : on ne doit donner ceux-ci que dans les cas urgens, comme quand la diarrhée est excessive, et qu'on n'a pu l'arrêter par d'autres moyens.

Lind remarque que le scorbut est une maladie qui, de sa nature, est opposée à la fièvre, et que les personnes qui en sont attaquées, peuvent rester longtems exposées aux contagions fébriles, sans en être infectées. Il paraît prouvé que le scorbut n'est ni contagieux ni héréditaire, comme l'ont avancé quelques médecins.

Espèce 2. Scorbut constitutionnel, ou Scorbut de terre.

Le scorbut constitutionnel se développe par le seul vice de la constitution, sans qu'on ait été exposé à l'influence des causes qui produisent le scorbut accidentel. Sa marche est beaucoup plus lente, et ceux qui en sont affectés, éprouvent quelques années avant qu'il ne soit décidément établi, des lassitudes, le matin quand ils s'éveillent, et tous les symptômes de l'hypocondriacisme.

Lorsque le scorbut constitutionnel a fait des progrès, les malades sont tourmentés de diverses douleurs passagères; il paraît à la peau, des efflorescences brunes, noirâtres, ou érysipélateuses, des vomissemens, des flux de ventre, et des hémorragies : le flux menstruel est irrégulier, il est tantôt abondant et tantôt en petite quantité, souvent il reparaît dans les femmes chez lesquelles il a cessé depuis longtems; l'appétit se soutient néanmoins, mais il survient des obstructions au foie et à la rate, les urines diminuent, elles sont troubles et déposent un sédiment brun ou noirâtre. Ces symptômes existent souvent longtems avant qu'il ne se manifeste aucune altération aux gencives, et à la bouche, si ce n'est quelquefois dans la couleur de ces parties qui sont d'un rouge pourpre.

HYPPOCRATE a connu ce scorbut, et l'a décrit en ces termes, au Livre des affections internes. *Venter inflatur, postea verò etiam lien intumescit, et durus est, et dolores acuti in splenem incidunt, color etiam mutatur, et niger conspicitur, pallidus, ex ore malè olet, et gingivæ à dentibus discedunt, et in tibiis ulcera erumpunt, membra extenuantur, alvus dura existit :* et au Livre des prorrhétiques, *quibus, lienes magni, iis gingivæ vitiantur, et os grave olet, in tibiis mala ulcera habent et nigras cicatrices.*

Le foie et la rate sont mous, gonflés, et spongieux dans cette espèce de scorbut; ils se déchirent et se corrompent aisement. KERKRINGIUS a trouvé le foie presque entièrement détruit par la putréfaction, dans un cheval mort à la suite d'une longue course, parceque ce viscère avait été comprimé, macéré, et échimosé dans les efforts qu'avait fait le cheval. « Il est très-probable que le foie, et les » autres viscères, dit BORDEU, éprouvent » quelque chose de pareil chez les scorbuti- » ques, puisqu'en effet comme on peut le » prouver, il existe chez eux des mouvemens » ou des efforts propres à déterminer insen- » siblement dans les divers organes, ces dila- » cérations, et ces ruptures qu'éprouvent les » chairs des animaux fatigués par la course,

» ou meurtris de toute autre manière. « BAILLOU rapporte qu'une jeune fille eut une éruption de pustules noirâtres, à la suite d'une chûte de cheval, qui fut si vive qu'elle en vomit le sang. Ce Médecin pensait que cette éruption dépendait d'une échimose ou sugillation considérable dans l'intérieur du corps. HYPPOCRATE parle d'un malade à qui il survint dans le cours d'une maladie, des pustules aux jambes parcequ'il avait une affection de rate.

Le scorbut constitutionnel paraît dépendre, ainsi que l'a fort bien dit STAAHL, d'un vice dans les organes sécrétoires, et du défaut de dépuration du sang; ces deux causes naîssent d'un désaccord qui, comme le dit ROBERT, prend sa source dans la réplétion du ventre, et a son siège dans l'abdomen, ainsi que le pensait déja ARÉTÉE. C'est cette maladie que les anciens désignaient sous le nom de *tumefactio lienis*, *magni lienes*. La mollesse des gencives, les taches livides ou noirâtres etc., qui la caractérisent, ne sont que l'image de l'état du foie et de la rate, et l'effet de leur corruption.

Les fluides ne sont, ainsi que dans l'espèce précédente, affectés que secondairement: c'est ce que prouvent les spasmes, les secousses et les douleurs viscérales. Une autre preuve, c'est le transport des taches d'une jambe à une au-

tre, leur disparition lorsque les hémorroïdes se manifestent, et leur retour, quand celles-ci se dissipent.

Cette maladie vient à la suite des longs chagrins; elle régne dans les lieux bas et humides, peu aërés, et mal éclairés, dans les pays marécageux, et les prisons. L'usage habituel des mauvais alimens, la disette et les saisons froides et humides prédisposent au scorbut constitutionnel. Les vieillards, les hypocondriaques, les hystériques, les personnes épuisées par de longues maladies, ou convalescentes des aiguës qui ont été mal jugées; y sont très-exposées. Toutes ces causes décident le refoulement des forces vers l'intérieur, l'empâtement, et les spasmes des viscères dont les irradiations s'étendent aux différentes parties, et notamment sur les organes sécrétoires.

Le sang que l'on tire de la veine, dans cette espèce de scorbut, ainsi que dans la précédente, n'a aucune consistance, et ne fournit point de coagulum, ni de couenne, ou si celle-ci a lieu, elle est si mince, qu'il suffit de remuer le vase pour la déchirer. La couleur du sang est verdâtre, et il se forme un sédiment semblable à la lie de vin. Ce sang annonce par ses qualités, un défaut, et une distribution inégale des sucs nourriciers qui lient les parties de ce fluide, la dépravation de l'hu-

meur vitale, résultante du mauvais mélange de ses principes; c'est celui du vin et de la lie, quand on a remué les tonneaux : c'est que l'action des organes sécrétoires étant viciée, le sang reste chargé des humeurs excrémentielles qui en augmentent la masse non seulement, mais encore l'altèrent, et le dépravent. Ajoutez que les forces assimilatrices sont viciées, et que les sucs nourriciers ne reçoivent pas le degré d'élaboration convenable. On présume que c'est surtout l'humeur perspirable qui cause les plus grands désordres, car on a observé, que c'est vers la fin des hivers humides, que les gencives deviennent le plus fréquemment gonflées, et mollasses.

Il suit de ce que j'ai exposé plus haut, que le scorbut constitutionnel reconnaît les mêmes causes que celles qui disposent à la mélancolie; la matière est la même, aussi la dyssenterie et le flux hémorroïdal qui surviennent dans ce scorbut, sont-ils très-salutaires, comme l'avait déja remarqué HYPPOCRATE; *lienosis dysenteria, bonum.* RONSŒUS dit de même, *non paucos, novimus quos profusio sanguinis ex hæmorroïdibus à scorbuto præservavit.* Les anciens avaient donc eu quelque raison de ranger cette maladie parmi celles qui dépendent de l'humeur mélancolique, et on doit la regarder comme un de ses produits.

Le traitement du scorbut constitutionnel n'est pas le même que dans le scorbut accidentel. L'usage des antiscorbutiques âcres qui conviennent dans celui-ci, est nuisible dans l'autre. En général ce sont les mêmes moyens que dans l'hypocondriacisme, comme les végétaux acides, les substances réfrigérantes et apéritives, les eaux minérales acidules, le petit lait pur, et quand l'estomac peut le supporter, altéré de jus d'herbes, les lavemens, et les minoratifs, quelques bains tièdes, les cautères et ensuite les toniques, les exercices et la rustication. Ces moyens variés et emploiés séparément, ou combinés selon les circonstances, doivent faire la base du traitement, dans le scorbut constitutionel; et comme l'a bien dit STAAHL, la guérison de cette maladie dépend du rétablissement du ton du systême et de l'action des organes excrétoires.

Quelques médecins ont établi une troisième espèce de scorbut, qu'ils ont appelée *mixte* et qui résulte de la complication de la première et de la seconde. Si toutefois elle existe réellement, ce dont il est permis de douter, il convient d'emploier les moyens indiqués dans les deux, et d'insister particulièrement sur ceux propres à combattre l'espèce dominante.

GENRE V. *Eléphantiase*, *Lépre noire*, *Léontiase*, *Ladrerie*, *Judham*, *Lépre des Arabes*.

Cette affection est endémique en Afrique, et notamment en Arabie et en Égypte d'où elle a été transportée aux Indes Occidentales, où elle est connue sous le nom de *Scorbut noir*: on l'appèle aussi *Lépre des articulations*, parce-que dans le dernier période de la maladie, les articulations des extrémités souffrent considérablement, et tombent à la fin. MOÏSE l'a décrite dans ses lois du *Lévitique*. Le *Mal rouge de Cayenne*, paraît n'être qu'une variété de l'éléphantiase.

Cette maladie est fort rare en Europe, elle est chronique et contagieuse, et est caractérisée par les symptômes suivans. La peau, semblable à celle de l'éléphant, est dure, épaisse, raboteuse, ridée, gercée, noirâtre, dénuée de poils, et insensible surtout aux extrémités; la tête est hideuse, il survient au visage des tubercules qui le rendent affreux; les joues sont rouges, noires, le front a des rides semblables à celles du lion; les yeux sont arrondis, et le regard est fixe; le nez est pointu, les narines exhalent une odeur très-fétide, elles se dilatent, deviennent épaisses, et sont obstruées; les lèvres se tuméfient, et l'ouverture de la bouche ressemble

à celle des Satyres, et le menton s'applatit : ajoutez à ces symptômes une voix nazale et rauque, la pesanteur du corps, l'éruption des pustules qui dégénèrent en ulcères malins, des taches, des scissures et des rhagades aux pieds, la carie des os et notamment du vomer et des extrémités inférieures, des affections glanduleuses, des urines semblables à celles des jumens. Ceux qui en sont attaqués, sont fourbes et malins, ont un penchant irrésistible à la lubricité, et font des songes effrayans. Il est encore plusieurs autres symptômes qui se manifestent dans le cours de la maladie, et qu'on trouve décrits dans plusieurs auteurs, entr'autres dans GORDON, MARCELLUS etc.

Cette maladie est de nature contagieuse, et a pour cause un virus particulier différent de celui de la vérole ; le mercure loin de guérir, la fait empirer.

On conseille dans cette maladie les mêmes moyens que dans le traitement des dartres : on a recommandé les boissons sudorifiques, les antimoniaux, les purgatifs réitérés, et l'application externe des alcalis. SELLE dit qu'on emploie aux Indes, une espèce de *cuscuta*, dont on fait une bouillie avec le suc de citrons, avec laquelle on frotte les taches et les boutons de la peau.

SWÉDIAUR

SWÉDIAUR prétend que les Médecins Brames possédent l'art de guérir radicalement cette maladie ; il dit que l'on croit que c'est au moyen de l'oxide blanc d'arsenic.

Comme ceux qui sont attaqués de l'éléphantiase, sont extrêmement lubriques, quelques médecins, et entr'autres SELLE, penchent à croire qu'elle dépend d'une sécrétion trop abondante de la semence. Ce dernier demande si l'éléphantiase ne serait pas la cause du virus gonorrhoïque. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette maladie s'accompagne d'une constriction excessive du tissu cellulaire externe, et est par cette raison, très-ordinairement fréquente dans les pays chauds ; c'est pourquoi on a quelquefois guéri par le moyen de la castration qui a la propriété de relâcher l'habitude extérieure, et d'y entretenir la force d'expansion ; d'ailleurs on a observé que tout ce qui était capable de produire ces effets, tels que les bains tièdes, les fomentations émollientes etc., étaient éminemment utiles dans toutes les maladies cutanées.

GENRE VI. *Lépre des Grecs.*

Cette maladie qui est très-rare en Europe, consiste dans des pustules verruqueuses, blanches, dures et épaisses avec prurit, ou dans des

écailles sèches, dispersées sur toute l'habitude extérieure, même à la face, et sous lesquelles la peau est communément rouge; quelques pustules s'ulcèrent, et se recouvrent ensuite de croutes: quand le nombre de celles-ci prédomine, c'est la *lépre humide*; mais quand il y a une plus grande quantité de pustules sèches, qui ne s'ulcèrent pas, on l'appèle *lépre sèche* ou *aride*.

Les pustules de la lépre, dit SELLE, sont de nature dartreuse ou herpétique, et les personnes qui en sont attaquées, ont ordinairement les glandes scrofuleuses. Il en a guéri par l'usage interne et externe du sulfure alcalin; quelquefois cependant, ajoute cet auteur, cette maladie est suivie d'une consomption mortelle.

Les moyens qui font dominer la force d'expansion, sont ceux dont on a retiré le plus d'avantages dans la lépre des Grecs. On conseille un bon régime, les bains tièdes, et les sudorifiques.

GENRE VII. *Gale*, *Psora*, *Scabies*.

Maladie cutanée qui consiste dans des pustules rougeâtres, un peu douloureuses, avec une demangeaison très-incommode qui augmente la nuit; elles affectent rarement la face, et commencent pour l'ordinaire à se mani-

fester aux mains; elles contiennent de la sérosité, ou un véritable pus.

Espèce 1.ere Gale humide.

Les pustules sont grosses, et remplies de serum, ou de pus.

Espèce 2. Gale sèche, canine, herpétique.

Les pustules sont très-petites, de la grosseur des grains de millet, épaisses, très-douloureuses, d'un rouge vif, et se couvrent de petites croutes sèches.

La gale naît quelquefois spontanément, mais elle se contracte le plus souvent par la voie de la contagion; elle est familière aux personnes malpropres, aux gens des campagnes et surtout aux montagnards. Les enfans et les jeunes gens y sont très-exposés: elle régne surtout au printems. Cette maladie dépend quelquefois d'une disposition scrofuleuse, et d'autresfois elle se complique avec le scorbut, ou la vérole. Elle est critique dans certains cas, et paraît à la fin des maladies qu'elle termine. J'ai vu plusieurs fois se dissiper des fièvres aiguës par l'apparition de la gale; mais celle-ci avait précédé, et s'était interrompue durant le cours de la fièvre, il y avait eu des évacuations critiques avant que l'éruption psorique reparût. Je n'ai vu qu'une seule fois la gale être vraiment critique, et juger la maladie.

La gale paraît dépendre d'un certain état de la peau, décidé par le miasme psorique que les uns regardent comme un vice de l'humeur perspirable, et d'autres comme l'effet des animalcules qui sont si petits, qu'on ne peut les appercevoir sans le secours du microscope. Ces animalcules, disent les partisans de cette opinion, déposent leurs œufs dans les sillons de la peau, et la chaleur naturelle les y fait bientôt éclorre ; les petits vers pénètrent la peau avec leurs têtes aiguës, et en rampant au-dessous, ils en irritent les fibres sensibles, et produisent de la sorte les pustules et le prurit. Ces insectes sont, ajoutent-ils, du genre des cirons. Il y en a un caché sous chaque pustule, et on peut l'en retirer avec la pointe d'une aiguille. Lorsqu'après l'avoir placé sur la peau, on l'échauffe avec l'haleine, on le voit ramper bien sensiblement, et chercher à se nicher dans un des sillons, bientôt il le pénètre, et se dérobe à la vue. Le bled et la farine qu'on n'a pas remuée depuis longtems, contiennent des myriades de ces animalcules; il n'y a rien de plus ordinaire, que de voir la gale survenir aux aînes et aux aisselles des enfans, quand les nourrices ont saupoudré ces parties excoriées avec de la farine de froment.

On a fait des observations analogues par

rapport à la dyssenterie. La dissection des cadâvres des personnes mortes de cette maladie, et la facilité avec laquelle elle se communique par les sièges d'aisance, avaient déja fait penser à Linné, qu'elle était une affection psorique des intestins : un Médecin Danois avait déja eu la même opinion ; car examinant les selles qu'il rendait dans une dyssenterie à laquelle il était sujet, il les trouva remplies de vers. Linné a fait une semblable observation, qui augmente les probabilités en faveur de son opinion : consulté par une personne habituellement dyssentérique, il demanda à voir les selles dans lesquelles il remarqua des peuplades fourmillantes d'insectes du genre des cirons de froment : n'en pouvant concevoir l'origine, il lui vint en idée d'examiner un vase de bois de genièvre, dont le malade se servait pour boire pendant la nuit, et son étonnement cessa, en y découvrant une ligne blanchâtre peu sensible à la vue, mais qui présentait au microscope un nombre infini de cirons semblables à ceux qu'il avait vus dans les excrémens : il tenta diverses expériences sur ces insectes qui ne parurect point affectés par aucune des liqueurs à l'action desquelles on les soumit, si ce n'est par l'alcohol, et la teinture spiritueuse de rhubarbe.

Je ne pense pas néanmoins, que ces cirons

soient la cause de la gale, mais bien un effet de cette maladie qui est produite par un miasme particulier dont l'action s'exerce spécialement sur la peau; et en effet on ne peut pas expliquer, par les vers, la gale critique, ni celle qui alterne avec d'autres affections. On a observé d'ailleurs que les fièvres éruptives, telles que la petite vérole, la rougeole etc. suspendaient les symptômes de la gale, et que cette dernière reparaîssait, dès que la fièvre éruptive était terminée.

La gale communiquée par voie de contagion, et qui est récente, se guérit ordinairement par le seul usage extérieur du soufre, ou du mercure. Il n'en est pas de même quand elle est invétérée, surtout chez les vieillards et les enfans: les frictions qui n'ont pas été précédées, dans ces cas, de l'usage des remédes convenables, répercutent la gale, et occasionnent les accidens les plus graves. J'ai souvent vu périr des enfans de l'ascite, d'affection comateuse ou convulsive, et des adultes, de la phtisie pulmonaire, à la suite des gales rentrées.

Il convient pour la guérison de la gale, d'éviter les causes occasionnelles, et d'observer la plus grande propreté, en changeant souvent de linges. Les malades ne doivent faire usage que d'alimens doux et incapables de déranger

la transpiration : il faut qu'ils s'abstiennent surtout du poisson ; les Égyptiens avaient sa chair en horreur, car ils avaient remarqué que dans les pays surchargés de vapeurs humides, comme ceux de la basse Égypte, cet aliment fournissait des armes à l'éléphantiase. Les préceptes que je viens d'établir rélativement au traitement de la gale, doivent également s'appliquer à toutes les affections cutanées.

On recommande spécialement dans les gales invétérées, de faire précéder les onctions ou frictions des bains tièdes et de l'usage des diapnoïques ou des sudorifiques. Plus elles sont anciennes, et plus on doit mettre de soins à entretenir et à favoriser la transpiration. Il est indispensable aussi, de recourir à la saignée, lorsque le sujet est pléthorique, et aux purgatifs, lorsqu'il y a des indices de saburres dans les premières voies, avant que de commencer l'application des topiques. Durant tout le traitement, il faut entretenir la liberté du ventre, et éviter le froid et l'humidité.

L'action de frotter, ainsi que l'application à la peau des graisses qui sont rances, ou qui rancissent, fait naître fréquemment une nouvelle éruption qui s'accompagne de cuisson et de prurit qu'il ne faut pas confondre avec la gale ; c'est pourquoi il est utile de prendre le bain de tems à autre, durant les fric-

tions, et même de se laver avec de l'eau de savon.

Dans les cas de métastase psorique, il faut recourir le plus promptement possible, à l'application des vésicatoires, du moxa, et à l'usage interne des sulfures. On a quelquefois réussi à faire reparaître la gale, en faisant porter au malade une chemise, ou en le faisant coucher dans les draps d'un galeux. On a conseillé aussi, dans ce cas, l'inoculation de la gale, je l'ai tenté une fois dans une hépatalgie psorique, après avoir inutilement employé tous les autres moyens; mais loin d'en avoir obtenu quelque succès, le membre ou l'on avait fait l'insertion, tomba promptement en gangréne, et celle-ci se communiquant de proche en proche, avec une rapidité inconcevable, ne tarda pas à donner la mort.

Les sulfures alcalins, et les eaux sulfureuses guérissent assez souvent la gale qui dépend d'une disposition scrofuleuse. Tous les moyens qui conviennent dans le traitement des scrofules, sont appropriés à cette espèce. Quant à celle compliquée de la vérole, ou d'affection scorbutique, il faut commencer par attaquer ces dernières par les moyens qui leurs sont propres; souvent leur guérison entraîne celle de la gale, ou au moins la rend extrêmement facile à céder.

Le médecin n'a rien à faire, pour l'ordinaire, dans la gale critique; il doit abandonner le malade à la nature, ou la seconder, en poussant à la peau, par les moyens qui font dominer la force excentrique: il n'y a que le cas où cette gale durerait trop longtems, qu'il serait nécessaire d'agir; il faudrait dans ce cas, se comporter comme dans la gale invétérée, et même établir des ulcères artificiels.

Grnre VIII. *Teigne*, *Tinea*, *Râche.*

Maladie caractérisée par des croutes et des ulcères qui occupent la face et la partie chevelue de la tête : son nom lui vient de ce qu'elle ronge les tégumens et les bulbes des cheveux, comme les teignes rongent les étoffes.

Espèce 1.ere *Teigne volage*, *Feu volage Achores*, *Lactumina*, *Croute de lait.*

Elle attaque les enfans à la mamelle: il leur vient au visage, et au cuir chevelu, des petites pustules plates, rouges, qui causent de la demangeaison, et contiennent un fluide jaunâtre; elles forment en crevant, des croutes d'un jaune noirâtre, plus ou moins sèches ou humides.

Cette affection est contagieuse et sans danger, quoiqu'elle dure quelquefois longtems; la nature en opère la guérison, en excitant une fièvre, d'où résulte une espèce d'inflammation,

puis la suppuration, et la dessication des pustules. Quelques médecins regardent cette teigne, comme l'effet de la malpropreté. Quant à moi je pense qu'elle est dûe à un virus particulier qui s'engendre dans l'intérieur, et que la nature détermine aux parties externes de la tête; car j'ai vu les enfans les mieux soignés, et tenus le plus proprement, en être attaqués. Mais je ne pense pas avec SELLE, que ce virus soit de nature scrofuleuse; car de tous les enfans affectés de cette maladie pour lesquels j'ai été consulté, je n'en ai pas remarqué un qui ait eu la moindre disposition aux scrofules.

On a beaucoup préconisé pour la guérison des croutes de lait, les mercuriels, l'acide sulfurique, et les feuilles de la *pensée* (*viola tricolor*); j'ai emploié quelquefois cette dernière en décoction, et j'en ai vu de bons effets; néanmoins je crois que le parti le plus prudent, est d'abandonner entièrement cette affection à la nature, d'entretenir la plus grande propreté, et de ne faire aucune médecine.

ESPÈCE 2. Teigne ulcéreuse:

Elle est caractérisée par une croute sèche qui couvre la tête, et qui est quelquefois de l'épaisseur d'un pouce, d'une couleur tantôt verdâtre, d'autresfois blanchâtre. Il y a ordinairement un endroit d'où coule un pus extrême-

ment puant, et il s'y produit des ulcérations qui font tomber les cheveux.

Cette espèce est de nature contagieuse, et ne se dissipe guères sans les secours de l'art. Elle paraît être une maladie des bulbes des cheveux, elle est très-opiniâtre, et ne guérit souvent qu'à l'époque de la puberté. Elle n'est pas exempte de dangers, quand elle est portée à un certain point; car l'insomnie, la cachexie et la fièvre hectique en sont souvent la suite. Sa métastase est très-dangereuse.

On a proposé le déracinement des cheveux, comme un moyen efficace de guérison; mais il est possible de l'obtenir sans emploier un reméde aussi cruel. J'ai été témoin des bons effets de la méthode suivante. On coupe les cheveux très-courts, et on tient la tête le plus proprement possible; on prescrit le même régime et le même traitement que dans les maladies cutanées; on lave la tête deux ou trois fois par jour, avec la solution de muriate oxigéné; et en même tems on ouvre des cautères. Ces derniers ont même quelquefois réussi seuls pour la guérison des maladies cutanées, et surtout chez les enfans; on peut les leur faire quitter quand ils ont atteints l'âge de six ou sept ans; peut-être même serait-il dangereux de les entretenir plus longtems. On observe

souvent, que les maladies éruptives cessent à cet âge, lorsque les enfans sont bien constitués, et que la maladie n'est pas grave.

On a emploié aussi avec succès à l'hôtel-Dieu de Paris, le traitement suivant, dans la teigne. On met les malades à l'usage d'une décoction de racine de patience, de bardane, ou de sarsepareille, à la dose d'une once pour trois livres d'eau qu'on réduit à une pinte. On fait prendre en même tems, matin et soir, une pilulle composée d'un grain de calomélas et d'autant d'oxide d'antimoine sulfuré jaune, qu'on a incorporé dans une conserve : on applique dès les premiers jours, un cataplasme sur la tête pour amollir et détacher les croutes. Après huit ou dix jours d'usage, on fait de fréquentes lotions sur la partie affectée, avec une solution de six grains de muriate oxigéné de mercure et autant d'acétite de cuivre, dans deux livres d'eau, et on y laisse des compresses imbibées de ce liquide : on continue ainsi jusqu'a entière guérison.

ESPÈCE 3. *Teigne syphilitique.*

Elle affecte surtout le front, les tempes et les oreilles. Outre le traitement qui convient à l'espèce précédente, il faut encore administrer le mercure soit intérieurement, soit en frictions.

GENRE IX. *Dartres*, *Herpetes*, *Impetigines.*

Les dartres consistent dans l'assemblage des petites pustules prurigineuses au niveau de la peau, qui s'étendent de plus en plus, en changeant de place, à la manière d'un érysipèle. Elles sont de nature contagieuse.

ESPÈCE 1.ere *Dartre volante.*

Les pustules sont détachées les unes des autres ; Il y a peu de demangeaison ; elles occupent ordinairement le visage, suppurent et se sèchent en peu de tems.

ESPÈCE 2. *Dartre miliaire*, *crouteuse*, *Herpes miliaris.*

Elle consiste dans un nombre prodigieux de petites pustules grouppées, entassées les unes sur les autres, et formant de larges plaques ; elles s'accompagnent d'un prurit considérable, et répandent quelque sérosité, quand on les gratte, puis elle se couvrent de croutes superficielles et écailleuses. Elle est très-contagieuse, et se communique fréquemment par les linges, les rasoirs etc.

ESPÈCE 3. *Dartre farineuse*, *Lichen.*

Petites pustules à peine perceptibles qui réunies, forment des taches rouges, ou brunes, et non séreuses, qui se couvrent d'une sorte de farine écailleuse et blanchâtre.

ESPÈCE 4. Dartre vive, rongeante, Herpes, Impetigo.

Elle est ulcéreuse, et se couvre de croutes humides qui tombent aisément, et laissent sur la peau des dépressions d'où découle une sanie brulante; elle s'accompagne de beaucoup de prurit et de cuisson, et déforme les parties qui en sont attaquées.

Les dartres reconnaîssent pour cause la suppression des évacuations habituelles, d'un cautère, d'un ulcère etc., les habitations humides, malsaines, malpropres, et peu aërées, les mauvaises nourritures et surtout l'usage habituel des viandes fumées et salées, des vins verds et acerbes, des eaux stagnantes et corrompues, et généralement tout ce qui peut introduire dans le système cutané, un vice organique particulier, et y arrêter l'humeur perspirable qui y contracte une altération spécifique.

Souvent cette maladie dépend d'une disposition scrofuleuse ou scorbutique: dans ces cas, il faut l'attaquer par les moyens analogues à chacune de ces dispositions. Il ne me paraît pas certain, qu'il y ait des dartres qui reconnaîssent pour cause le virus syphilitique. J'ai souvent vu survenir des dartres durant les maladies vénériennes, et après leur guérison,

qui ne cédaient point au traitement mercuriel.

Les dartres sont fréquemment aussi de nature bilieuse, et l'effet du mauvais état du foie, de la rate, en un mot du système hépatique. On reconnaît qu'elles sont dûes à cette cause, de même que les autres maladies de la peau, quand les excrétions sont bilieuses, ce qui a fait dire à HYPPOCRATE : *ubi fauces œgrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet ; si enim biliosæ fuerint, corpus unà œgrotat : si verò similes sanis fiant, tutum est corpus nutrire* (*Aph.* 15. *Sect. II.*).

HOULIER a dit dans ce même sens, » Lorsque quelqu'un a contracté la gale après avoir » couché avec un galeux, ce mal est simplement cutané, et la cure doit être superficielle. Mais quand de l'intérieur il survient » spontanément des tubercules, ou quelque » chose de semblable, il est très-vraisemblable » que le mal est dans les parties internes « (*Épid.* et *Éphem. Lib.* 1. *Tom. I. Pag.* 54.). Dans ce dernier cas, il faut remédier au mauvais état des viscères affectés ; le petit lait pur, ou ce qui vaut mieux, altéré par des jus d'herbes, les purgatifs résineux donnés fréquemment, conviennent spécialement : sans doute ces derniers ne produisent de bons effets, qu'en dimi-

nuant les congestions, et en faisant par conséquent cessér les spasmes abdominaux ; et quand les maladies cutanées surviennent à la suite de la suppression du flux hémoroïdal ou menstruel, il est absolument essentiel de chercher à le rétablir. Lorsqu'elles se manifestent après la cessation des régles, les cautères sont les moyens les plus efficaces, pour suppléer à cet égout, et pour opérer la guérison. Le traitement général des dartres ne diffère point de celui des autres maladies de la peau ; ce sont les bains, les fomentations émollientes, les diapnoïques ou les sudorifiques, et surtout les eaux sulfureuses, le régime doux végétal qui en font la base. DEHAËN a emploié avec succès, les bouillons de vipère, et les simples lotions d'eau pure, réitérées fréquemment dans le jour, et continuées pendant longtems. Le médecin ne doit jamais perdre de vûe, que les métastases dartreuses sont très-dangereuses et souvent mortelles. On ne doit par conséquent pas emploier de topiques, qu'après avoir mis en usage, pendant un espace de tems suffisant, les moyens généraux que nous avons dit convenir dans les maladies de la peau.

GENRE X. *Goutterose*, *Couperose*, *Rougeurs*, *Gutta rosea.*

Taches rouges un peu élevées et rudes,

répandues

répandues sur le visage, chroniques et non contagieuses.

Elles reconnaissent le plus souvent, pour cause, un vice du foie, et sont d'une guérison difficile : les ivrognes d'habitude y sont très-sujets. On conseille l'usage des tempérans, des diluens, et surtout des antiscorbutiques, le petit lait, les bains, les plantes hépatiques. MERCURIALIS vante, dans la coupe rose, et les autres rougeurs de la face, comme un moyen curatif efficace, l'ouverture d'un cautère aux jambes.

ORDRE SIXIÈME.

Les décolorations, Ictérities.

Maladies dont le principal symptôme consiste dans un changement constant de la couleur naturelle; on a vû de ces affections dans lesquelles l'habitude du corps était teinte de diverses couleurs.

GENRE I.er *Jaunisse, Aurigo, Icterus flavus, Morbus regius.*

La jaunisse est caractérisée par la couleur jaune qui se manifeste d'abord à la sclérotique, et ensuite à la peau; le ventre est ordinairement resserré; les excrémens blancs ou cendrés; et l'urine d'un rouge obscur, teint en jaune les substances qu'on y plonge.

Espèce 1.ere *Jaunisse fébrile.*

Elle survient quelquefois dans les fièvres bilieuses continues, et sans *euphorie*; elle est purement symptômatique.

Espèce 2. *Jaunisse intermittente*, *Aurigo febricosa.*

Elle revient périodiquement avec les accès d'une fièvre intermittente. Celle qui survient à la suite de ces fièvres, est fréquemment occasionnée par l'usage intempestif du quinquina.

Espèce 3. *Jaunisse critique.*

Elle a lieu dans les affections bilieuses; la bile surabondante est séparée de la masse des humeurs par l'acte de la coction, et vient se déposer dans le tissu cellulaire externe. « La » jaunisse, dit Hyppocrate, survient quelque- » fois au sixième jour, dans la fièvre ardente : » elle s'accompagne d'un flux d'urine, ou de » déjections, ou d'une grande hémorragie : » ceux chez lesquels l'une de ces évacuations « n'avait pas lieu, périssaient « (*Lib.* 1. *dè morb. popul.*).

« La jaunisse qui se manifeste avec le *rigor*, » avant le septième jour, dans la fièvre bili- » euse, la guérit; mais elle est dangereuse » quand elle survient sans *rigor* dans d'autres » tems « (*Lib. dè vict, acut.*).

« C'est un bon signe, lorsque la jaunisse ar- » rive dans les fièvres, le 7.e, le 9.e, le 11.^e

» ou le 14.e jour, à moins que l'hypocondre » droit ne soit dur; dans ce cas, elle n'est » pas un bien « (*Aph.* 64. *Sect.* IV).

La jaunisse est quelquefois critique dans les maladies pituiteuses. Lorsqu'elle survient dans les affections vénériennes, elle annonce une bilescence critique, qui s'oppose aux progrès de la diathèse muqueuse, et qui concourt efficacement à la guérison de la maladie. Mais quand la bilification est poussée trop loin, dans les tempéramens sensibles et bilieux, il en résulte des accidens très-graves auxquels on ne remédie qu'en faisant cesser l'usage du mercure, et en administrant les antibilieux et surtout le quinquina.

On reconnaît que la jaunisse est critique, par le soulagement marqué qu'éprouve le malade, et par la couleur naturelle qu'ont les urines. Ce dernier signe n'a lieu, comme l'observe BIANCHI, que dans cette espèce, au lieu que dans les autres, les urines sont safranées, et teignent en jaune les linges qu'on y trempe.

La jaunisse critique n'exige aucun reméde; DURET recommande seulement les bains, d'après ce précepte d'HYPPOCRATE, *quæ enim effunduntur in habitum corporis, ea intrò revocare non oportet, sed siccare.*

ESPÈCE 4. *Jaunisse vénéneuse.*

Elle est produite par certains poisons, comme les champignons, la morsure de la vipère, les vomitifs violens, et les purgatifs drastiques.

ESPÈCE 5. *Jaunisse de la grossesse.*

Elle se dissipe après l'accouchement.

ESPÈCE 6. *Jaunisse hépatique.*

Elle dépend d'une affection de foie.

Trois variétés.

1.° *Jaunisse qui survient dans l'hépatitie.*

2.° *Jaunisse qui dépend de l'obstruction ou du squirre du foie.*

3.° *Jaunisse purulente, qui est produite par un abcès volumineux du foie.*

ESPÈCE 7. *Jaunisse calculeuse.*

Elle dépend des concrétions biliaires, et accompagne l'hépatalgie calculeuse.

ESPÈCE 8. *Jaunisse spasmodique.*

Elle vient à la suite des maladies spasmodiques, et des vives affections de l'âme; elle attaque surtout les hystériques.

ESPÈCE 9. *Jaunisse typhode.*

Elle est endémique dans la Caroline méridionale, et dans les autres contrées d'Amérique. Elle survient au bout de trois jours d'une fièvre légère en apparence, mais qui dégénère en maligne; cette espèce est mortelle.

Espèce 10. *Jaunisse rachialgique.*

Elle est un symptôme passager de la colique saturnine.

Espèce 11. *Jaunisse des néophites.*

Elle survient peu de tems après la naissance; et est dûe ou à la grande sensibilité de la peau, et alors elle se guérit par quelques bains et des frictions; ou elle est déterminée par la rétention du méconium, ou par l'accumulation de la partie caséeuse du lait dans les intestins; il s'y décide à cette occasion, un spasme qui irradie à la peau. C'est le cas des antispasmodiques et des légers laxatifs.

Espèce 12. *Jaunisse chronique des buveurs.*

On rencontre à l'ouverture des cadâvres des personnes mortes de cette jaunisse, la plupart des viscères, et surtout l'estomac près du pylore, le foie, le pancréas, et les glandes méséraïques, endurcis, squirreux, desséchés et quelquefois cartilagineux. Cette jaunisse s'accompagne d'un vomissement, tel que les malades ne peuvent rien retenir, et est promptement mortelle.

Espèce 13. *Jaunisse qui survient à la suite des fièvres gastro-bilieuses.*

Voyez ce qui en a été dit, en parlant de ces Fièvres.

Espèce 14. *Ictère noir.*

L'habitude du corps est bleue-verdâtre, li-

vide ou plombée ; les yeux sont d'un jaune plus foncé et de couleur de suie, les urines ont celles du café. Les jaunisses invétérées dégénèrent quelquefois en ictère noir, mais il ne faut pas confondre avec cette affection, les taches scorbutiques, ni cette couleur noire ou plombée, qui est familière aux mélancoliques. Dans l'ictère noir, la peau est ordinairement sèche et aride, il y a prurit, picotement, et quelquefois il se fait des éruptions. On doit considérer cette maladie comme le dernier degré de la jaunisse, ou plutôt comme l'effet de la dégénération de la bile en atrabile.

La cause matérielle de la jaunisse est la bile. Celle-ci se forme non seulement dans le foie, mais elle se produit encore ailleurs, dans certaines circonstances. *Videmus etiam*, dit Galien, *aliquandò sanguinem in bilem verti.* La morsure de certains animaux venimeux, comme l'aspic, la vipère, le serpent à sonnettes, imprime soudain un caractère bilieux à toute la masse humorale. Stoll a souvent trouvé des amas de bile dans différentes parties, quoique le système de la veine porte fut entièrement libre, et les organes biliaires sans obstruction : cette bile ainsi formée dans le sang, peut se déposer dans le tissu cellulaire externe de tout le corps, ou de quelques parties, et produire des jaunisses universelles, ou partielles.

Le même auteur assure avoir vu plusieurs jaunisses qui n'étaient point occasionnées par des obstructions des organes biliaires. *Ductibus biliferis omninò perviis nihilominùs dari icterum posse, observationes docent, atque etiam idem in hoc casu obtinuisse lubens confiterer, ni fœces albæ absentiam bilis fuissent testatæ* (Stoll.). On sait d'ailleurs, que le sang contient les matériaux propres à former la bile, et que le systême hépatique ne fait que les rapprocher. Or on conçoit que les causes particulières peuvent opérer dans la masse des humeurs, ce même rapprochement, et par conséquent y former la bile; la stase ou le ralentissement du mouvement du sang dans ces canaux, suffit pour produire cet effet. Les échimoses qui sont d'abord livides, passent à la couleur jaune, et simulent les jaunisses partielles. Deux parties de sang de boeuf, et une partie d'eau, mêlées et tenues en évaporation à une chaleur de 30 degrés, prennent une couleur jaune, et la consistance de la bile : ce mélange en présente toutes les qnalités.

La surabondance de l'humeur bilieuse qui a toujours lieu, toutes les fois que son excrétion ne se fait pas dans de justes proportions; ne suffit pas pour décider la jaunisse; cette maladie peut exister indépendamment de cette cause : elle est généralement dûe à un état particulier

de l'organe cutané qui, s'opposant à l'évaporation des sucs bilieux mêlés à l'humeur perspirable, les retient à sa surface. Cet état de la peau peut être l'effet d'un spasme irradié à l'occasion de la phlogose de quelques viscères abdominaux, de leur obstruction, et surtout de celle du foie; ou celui de l'atonie de l'habitude du corps: dans ce dernier cas, la peau ne jouissant pas d'une action suffisante pour se débarrasser des sucs bilieux, en prend la couleur: MORGAGNI en cite un exemple, d'après LANZONI, celui d'un hémiplégique du côté droit chez qui la jaunisse n'eut lieu qu'au côté paralysé. La jaunisse par atonie se fait remarquer quelquefois dans la peste, les fièvres bilieuses etc., en un mot dans les maladies où la bile est avec excès, avec spasme atonique.

L'état nerveux de la peau rend raison des jaunisses partielles, et de leur prompte apparition: car le spasme cutané, ou l'atonie peut exister dans une ou plusieurs parties, sans affecter toute l'habitude extérieure. On conçoit aisément d'après cela, pourquoi la jaunisse, surtout la vénéneuse, disparaît quelquefois à l'instant de la mort, qui est une solution naturelle du spasme.

La jaunisse commence par les parties supérieures, et notamment par la conjonctive, puis le visage et le cou, et se répand succes-

sivement sur tout le corps : ce sont aussi ces mêmes parties par lesquelles elle a commencé, qui s'éclaircissent les premières. Dans les jaunisses qui sont produites tout à la fois par l'état nerveux de la peau, et la surabondance de la bile qui reflue dans tout le système (et ces deux causes ont fréquemment lieu), cette humeur ne colore pas seulement l'habitude externe, mais encore tous les viscères de la poitrine et du bas-ventre, les meninges, les os et les cartilages, mais elle épargne la substance du cerveau et les humeurs de l'œil, ainsi que l'a observé Stoll.

« On peut prédire la jaunisse, quand il y » a douleur des lombes, ou du côté, sans » cause manifeste « *Coaq.* Cette maladie se convertit très-fréquemment, dit Baglivi (*), en tympanite ; les concrétions biliaires, et les affections du foie donnent lieu de même à cette maladie.

Les jaunisses qui reconnaissent pour cause l'état inflammatoire des viscères abdominaux, exigent les saignées, et les moyens réfrigérans. Elles sont familières aux personnes du sexe d'un tempérament sanguin, dont les régles ont cessé tout à coup, ou qui ont eu des pertes abondantes dont la suppression s'est établie brusquement ; il survient à cette occasion une

(*) *Pag.* 375.

hépatitie lente qui s'accompagne de la jaunisse. VOYEZ ce qui a été dit à ce sujet, à l'article de *l'hépatitie*.

Quand la jaunisse dépend des concrétions, il faut emploier le même traitement qne celui que j'ai indiqué, en parlant de l'hépatalgie calculeuse ; mais de tous les moyens curatifs, il n'en est point de plus efficace que l'éther sulfurique ; je l'ai emploié plusieurs fois avec les plus heureux succès. Cette liqueur n'agit pas seulement, en calmant les spasmes des organes biliaires, mais encore, en produisant des altérations réelles sur la bile. BUCQUET, un des plus grands Chimistes de la France, mort depuis plusieurs années, regretté de tous les savans de l'Europe, avait fait un usage excessif de l'éther : à l'ouverture de son cadâvre, on trouva la bile de la vésicule, d'une couleur rose. Ce moyen convient également seul, ou uni au laudanum liquide, dans les jaunisses spasmodiques qui sont causées par les vives affections de l'âme, et notamment par la colère, ou qui surviennent à la suite des maladies spasmodiques.

La jaunisse est fréquemment causée par des embarras, ou des obstructions des viscères, et surtout de ceux qui servent à la sécrétion de la bile. Il naît à l'occasion de ces embarras, un reflux des sucs bilieux dans tout le système ;

et dans les parties internes un état d'irritation qui, se propageant sympathiquement à la peau, s'oppose à l'évaporation de ces sucs. Il faut dans cette circonstance, s'appliquer à résoudre les obstructions. Observez que les jaunisses chroniques et opiniâtres qui surviennent aux personnes avancées en âge, et à celles qui ont abusé du vin et des liqueurs spiritueuses, supposant presque toujours des affections profondes, et souvent des lésions graves dans quelques viscères, ne doivent pas être attaquées par des moyens actifs qui ne feraient qu'accélérer la mort : on doit s'en tenir dans ces cas, aux remédes les plus doux, et à un régime analogue.

Les purgations sont absolument nuisibles dans la jaunisse, si ce n'est dans celle des néophites, qui est causée par l'engouement des intestins : dans les autres cas, elles prolongent et aggravent la maladie, surtout quand il y a obstruction, ou spasme qu'ils ne font qu'augmenter. Les émétiques ne sont que très-rarament utiles : c'est pourquoi HYPPOCRATE dit : *medicamenta purgantia nè dato nè corpus magis conturbes : oportet verò vinum bibere generosum, sudare, laborare, lavari et sumere quœ hominem reddunt rubicundum* (*De loc. in homin.*). CŒLIUS AURÉLIEN, en parlant de la jaunisse, s'exprime ainsi. *Vitandam pro-*

bamus frequentem et variam medicaminum potationem quæ fella *deducere promittuntur sive ventriflua, sive urinalia. Etenim sitis extenditur, et solidioris cibi fastidium duplicatur, et corporis fortitudo minuitur ; atque cibi accepti corrumpuntur, et omnis corporis materia adulterio medicaminum deterior fit, cum habitudo omnis fuerit immutata ; quod facere videmus eos qui sæpissimè ac jugiter absynthium, aloëm et colocynthidem dari probaverunt* (*Morb. Chronic. Lib.* 3. *Cap. V.*).

GENRE II. *Chlorose, Pâles couleurs.*

Cette maladie est caractérisée par la pâleur de tout le corps, et notamment de la face, des lêvres et des autres parties naturellement rouges, par la langueur habituelle et la faiblesse des membres et des organes digestifs, et par le *pica* et *malacia*. BORDEU a dit avec raison de cette maladie, « qu'elle était une » fièvre abdominale qui tient le milieu entre » les maladies aiguës et les chroniques. «

La chlorose paraît être composée de plusieurs maladies, et comme l'a dit BAILLOU (*), elle est la réunion de la mélancolie, de l'ictère, de l'affection splénique, de l'atrophie, de la cachexie, et de l'érotisme. Une observation importante, si toute fois elle est exacte, c'est

(*) *Tom.* 4, *Pag.* 70.

que les personnes qui sont bien colorées, ont la rate petite, et ce viscère est beaucoup plus volumineux chez les cacochymes, que dans l'état naturel. *Quibus corpus floret, iis lien minuitur; prætereà quibus id viscus magnum, ac tumens augescit, iis corpus lien minuit, et cacochymum reddit* (HYPPOCRATE.).

ESPÈCE 1.ere Chlorose des filles, Fièvre blanche.

Elle s'accompagne du *pica*, et attaque les filles pubères qui ne sont pas bien réglées, ou qui ne le sont pas du tout. Il y a trois sortes de ménostasies, 1.° la rétention des régles, *emansio mensium*, lorsqu'elles ne paraîssent pas à l'âge de puberté; 2.° leur suppression; 3.° leur difficulté.

C'est à l'époque de la puberté, que les parties sexuelles exercent leur plus grand empire sur tout le systême; il se fait une révolution générale qui dissipe la pituitescence du premier âge, pour faire dominer le sang; la matrice qui jusqu'alors était restée dans le sommeil, s'éveille et commence à entrer en action, et le flux menstruel s'établit. Lorsque le développement de cet organe se fait d'une manière convenable, et que son jeu est régulier, il opére la crise des maladies de l'enfance; mais quand il est trop lent, ou incomplet, ce qui dépend de la faiblesse de la

constitution, et plus souvent encore de la vie sédentaire et inactive, à laquelle un vice de l'éducation contraint les jeunes filles dans les villes, il résulte de ces causes, l'extension de la constitution molle et lâche de l'enfance, une flaccidité et une laxité extrême, et l'irrégularité d'action des divers organes augmentant de jour en jour, donne naissance à une foule d'affections graves, dont s'accompagne la chlorose.

Un des symptômes primitifs de cette maladie, est la décoloration et la pâleur; mais quand elle a fait des progrès, les malades deviennent jaunes, ternes, et les yeux extrêmement blancs; le pouls est fréquent et petit, ce qui a fait donner à la chlorose le nom de *fièvre blanche;* l'appétit se déprave, et devient irrégulier; les digestions etc. se vicient, il y a difficulté et lenteur des mouvemens, faiblesse et sentiment de lassitude; la respiration devient pénible au moindre mouvement; il survient fréquemment des palpitations, et quelquefois des syncopes; les pieds, et souvent même une grande partie du corps sont affectés d'œdématie; il y a douleur de tête et d'estomac, et communément du dos, des lombes, et des hanches: enfin quand la maladie est avancée, le système tombe entièrement dans l'atonie, tou-

tes les fonctions sont perverties, et il en résulte une cachexie mortelle.

La prophilactique de cette affection, consiste à s'exercer, à quitter la vie sédentaire, et à se livrer aux exercices du corps. On observe, rarement la chlorose dans les campagnes où les jeunes filles sont appliquées à des travaux corporels : ce n'est que dans les villes et parmi le sexe inactif, que cette maladie se manifeste.

Les indications curatives consistent à dissiper la diathése pituiteuse qui est portée à l'excès, et à exciter l'action de l'utérus. On conseille dans le principe, pour remplir ces vues, les exercices et surtout la danse, les bains froids, les remédes toniques, principalement les martiaux. Ces moyens suffisent pour l'ordinaire, quand la maladie n'a pas fait de grands progrès. Les exercices fatiguans ont souvent été plus utiles qne les autres moyens, mais les malades sont ordinairement si paresseuses et si incommodées, dès qu'elles font quelques pas, qu'on éprouve bien de la peine à les y décider : néanmoins il leur est absolument essentiel de vaincre la nonchalance, et l'excessif penchant au repos que leur donne la maladie.

Les stimulans spécifiques propres à exciter l'action de l'utérus, sont les emménagoques, et

principalement l'aloës et l'électricité. Il est rare que la saignée soit utile dans la chlorose, si ce n'est dans le principe, quand la ménostasie est compliquée de tension et d'érétisme : dans ce cas il faut emploier les moyens sédatifs, les diluens etc., et recourir aux demi-bains, avant que d'en venir à ceux dont je viens de parler. Quand la maladie a dégénéré en cachexie, ce sont les diurétiques âcres, et les apéritifs associés aux toniques qu'il convient d'administrer. Dans cet état, les purgatifs sont absolument nuisibles, d'après le précepte d'HYPPOCRATE : *qui pravo utuntur cibo, per medicamenta evacuati, citò exsolvuntur.*

La ménostasie est quelquefois décidée aussi par les aiguillons vénériens. La chlorose qui en est l'effet, a été appelée par LANGIUS, *fièvre d'amour* : elle appartient à l'érotomanie, et le mariage en est le vrai remède.

ESPÈCE 2. *Chlorose de la grossesse.*

Elle a lieu dans les premiers mois de la grossesse, et s'accompagne du *pica*, et d'une antipathie pour les alimens que les femmes aimaient le plus. Elle n'exige aucun remède, et disparaît d'elle-même, vers le quatrième mois. C'est ici le cas de l'application de l'Aphorisme 38.e de la II.e Section « il faut préférer dans » l'usage, les choses un peu plus mauvaises, et

» qui

» qui plaisent, à celles qui sont meilleures, » et qui répugnent au gout. »

ESPÈCE 3. *Chlorose des femmes mariées.*

Elle attaque les femmes mariées, et ne dépend pas toujours de la matrice; car elle peut exister indépendamment des affections de ce viscère. Elle dégénère, ainsi que les autres maladies ventrales profondément enracinées, en hypocondriacisme.

ESPÈCE 4. *Chlorose des enfans.*

Elle s'accompagne du *pica;* les enfans sont pâles, maigres et décharnés; ils sont attaqués en même tems, de la physconie, et de l'addéphagie (faim extraordinaire). Elle est fréquemment occasionnée par les vers. Les purgatifs doux, les vermifuges, et les martiaux guérissent ordinairement cette affection.

ORDRE SEPTIÈME.

Cachexies anomales.

Ces maladies ont de l'affinité avec celles des ordres précédens, mais ne peuvent pas y être facilement rangées.

GENRE I.er *Maladie pédiculaire, Phtiriase.*

Elle est caractérisée par la vermine qui naît

en différentes parties du corps ; elle produit des croutes, des ulcères, le prurit, l'alopécie, la cachexie.

La vermine de la tête est familière aux enfans ; il y en a qui s'attache aux parties sexuelles et aux sourcils, et qu'on connaît sous le nom de *morpions* ; il est des poux qui s'attachent aux habits ; enfin on a des exemples de phtiriases internes dans lesquelles les poux ou d'autres insectes sortent des yeux, du nez, des oreilles, et de toutes les autres parties du corps, et qui font maigrir les malades, et leur donnent la mort pour l'ordinaire.

La cause la plus commune des phtiriases, est la malpropreté, ou la communication avec les personnes qui en sont infectées. Quant à celle interne, on ne peut que supposer dans ceux qui en sont attaqués, un certain état qui favorise le développement des germes de ces insectes qui ont été avalés avec les alimens et les boissons, mais il ne nous est pas connu.

La phtiriase de la tête à laquelle sont sujets les enfans, se guérit aisément, en prenant soin de les peigner fréquemment. On emploie utilement à l'extérieur, la poudre de cévadille, ou de staphisaigre ; mais rien n'est plus efficace que l'application des onguens mercuriels. On a tenté inutilement dans la phtiriase in-

terne, les frictions avec ces onguens. A la vérité, la salivation fait disparaître ces insectes durant tout le tems qu'elle dure, mais bientôt après, la maladie revient avec les insomnies, la maigreur et la faiblesse, qui conduisent bientôt au tombeau.

GRNRE II. *Trichoma*, *Plique polonaise*.

Le trichoma est une maladie héréditaire, et contagieuse, dans laquelle les cheveux deviennent plus épais que de coutume, s'entortillent, et forment des cordons qu'on ne peut démêler. Les Tartares, les Prusses, et les Polonais y sont très-sujets, et elle est endémique chez ces peuples.

ESPÈCE 1.ere *Trichoma cirrosum*, *Plique en cordons*, *Plique mâle.*

Cette espèce est la plus commune et la moins dangereuse. Les cheveux sont mêlés et agglutinés, de manière qu'ils forment des longs cordons. Elle est précédée de la pâleur de la face, d'une faiblesse produite par le relâchement des articulations, de douleurs de tête, des membres et surtout des jointures ; à ces symptômes se joignent dans la suite, le tintouin, le délire, la cécité, les convulsions, la contraction des membres, le rachitis, une grande fragilité des os, et des ulcères de mauvais genre, surtout aux ongles.

Tous ces symptômes se dissipent, dès que la plique se manifeste. On doit regarder comme des signes favorables, la phtiriase accompagnée d'une odeur fétide et du prurit, et l'alopécie. Il n'est pas certain qu'il sorte du sang des cheveux, quand on les coupe, ainsi que quelques écrivains l'ont dit.

L'éruption de la plique ne se fait que très-lentement, et ne s'achève qu'après un long intervalle de tems : elle est à son apogée, quand tous les symptômes internes disparaîssent, que les cheveux tombent, pour renaître ensuite : il est dangereux de les couper.

Espèce 2. *Trichoma villosum*, *Plique femelle.*

On la reconnaît aux touffes villeuses que forment les cheveux, qui sont totalement entrelacés, d'autresfois ces touffes sont séparées, distinctes, et s'unissent en forme de mître ou de toque qui recouvre quelquefois tout le corps. On a vu une femme affectée depuis cinquante ans de cette espèce de plique, dont les cheveux avaient quatre aulnes de long, une palme de large, et quatre pouces d'épaisseur.

Cette maladie produit les accidens les plus graves, quand on coupe les cheveux. Les ongles croîssent étonnamment, deviennent raboteux et noirs comme les cornes de bouc; ils

tombent, mais ils reviennent lorsque la guérison est parfaite.

La plique dépend d'un virus dont la nature et l'origine sont inconnues. Le collement des cheveux qui forment des tresses dont la longueur est souvent considérable, s'opère au moyen d'une humeur gluante et particulière, qui suinte de la tête.

Un seul reméde est utile dans la plique, le *licopodium clavatum* de LINNÉ, appelé *plicaria* en Pologne; on l'emploie en décoction, en bains, et en lavement. Les saignées, les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques, et les mercuriels, sont très-nuisibles.

GENRE III. *Alopécie*, *Pelade*, *Chûte des cheveux*.

Cette affection est analogue à la mûe des quadrupèdes et des oiseaux, dans laquelle les poils, ou les plumes tombent. Lorsque l'alopécie occupe seulement le devant de la tête, on la nomme *chauveté*, *calvities*, et on l'appèle *pelade*, quand l'épiderme tombe.

« Les personnes affectées d'éthisie, ou de » phtisie, dont les cheveux tombent, meu- » rent, dès qu'il survient un flux de ventre « (*Aph.* 12. *Sect. V.*).

La chûte des cheveux a souvent lieu à la suite des fièvres aiguës; mais ils reviennent ensuite pour l'ordinaire. Il survient aux vieil-

lards, une chauveté particulière, qui est causée par le dessèchement des bulbes des cheveux, et qui est incurable. Quelquefois l'alopécie est due à la constitution pituiteuse du sujet, et au relâchement des pores cutanés : on emploie utilement dans ce cas, les phlegmagogues, les dessicatifs externes, et la fréquente pectination. Il est des alopécies syphilitique, lépreuse, etc., dans lequelles les cheveux non seulement, mais encore tous les poils du corps, tombent : on les guérit par les moyens analogues à l'espèce de virus qui leur a donné lieu.

GENRE IV. *Gangrène.*

Mort d'une partie qui cesse d'être soumise à l'influence vitale. On comprend aussi sous le nom de gangrène, le sphacèle qui en est le dernier degré. VOYEZ la différence de ces deux états, et leurs symptômes, à l'article *Phlegmasies.*

La gangrène reconnaît pour cause, l'atonie, ou le spasme violent dont est frappée la partie qui en est le sujet, et qui y interrompt l'action : il en est qui sont contagieuses, et d'autres qui dépendent de causes internes.

ESPÈCE 1.ere *Gangrène qui survient à l'inflammation.*

VOYEZ ce qui en a été dit, à l'article *Phlegmasies*. On peut la présager, quand la douleur

est très-violente, la pyrexie et la chaleur considérables.

Espèce 2. *Gangrène par contusion.*

Elle est produite par la rupture ou le déchirement des vaisseaux, et l'extravasation du sang dans le tissu cellulaire, à la suite des coups, des chûtes etc. Elle s'accompagne souvent de la commotion, et de la stupeur des parties nerveuses. Elle se présente d'abord sous la forme d'une tache noire, livide ou d'un rouge brun, elle est plate, molle, quelquefois cependant un peu dure, d'autresfois avec douleur, et plus ordinairement sans cette dernière ; cette tache s'étend circulairement dans les parties voisines qui deviennent livides. Lorsqu'il y a plaie, et par conséquent contact de l'air, la gangrène fait des ravages plus grands, et plus prompts, et la pourriture se manifeste rapidement.

Cette espèce de gangrène exige l'usage des excitans et des antiseptiques pris intérieurement, et appliqués à l'extérieur.

Espèce 3. *Érysipèle gangrèneux.*

Il est des érysipèles qui s'accompagnent dès le principe, de la gangrène : c'est ordinairement aux extrémités inférieures, chez les vieillards, et les personnes d'un tempérament sec et bilieux, qu'elle se manifeste. J'ai vu plusieurs fois cette maladie qui m'a parue être

l'effet d'un spasme intestinal occasionné par des saburres, et irradié sur les parties affectées ; j'ai obtenu des bons effets de l'émétique, des purgatifs, du quinquina, du camphre, du régime végétal et des topiques antiseptiques toniques. Les scarifications sont absolument nuisibles, et augmentent rapidement les progrès de la gangrène.

Espèce 4. Gangrène sèche, sénile.

Elle paraît aux extrémités inférieures, et attaque principalement les vieillards, surtout ceux chez lesquels domine l'atrabile : elle ne s'accompagne pas de la fièvre, de l'enflure, d'aucune douleur, ni d'aucun autre symptôme, si ce n'est d'une sensation de froid dans la partie affectée; bientôt après, celle-ci devient livide, noire, et la gangrène s'étend. Cette espèce me paraît dépendre de l'irradiation sympathique du spasme des entrailles, occasionné par l'atrabile, sur les extrémités inférieures. Elle a quelquefois lieu dans des constitutions rhumatismales. On lit dans Tulpius, que dans un vieillard, la moindre compression exercée sur le corps, y faisait naître la gangrène : il ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir, ni se soutenir, sans que la mortification ne survînt aux pieds, aux fesses, aux coudes etc. ; et ce ne fut qu'après s'être vu mourir en détail, qu'il mourut enfin entièrement. Wan-

SWIETEN a vu une femme de 90 ans, qui ne pouvait plus se coucher, sans que le côté du visage sur lequel elle s'endormait, ne fût tout gangréné le lendemain.

Le médecin doit se borner à soutenir les forces : il convient d'abandonner à la nature, le soin d'opérer la séparation du mort du vif: les scarifications sont encore absolument nuisibles dans cette espèce, et favorisent les progrès de la gangrène.

ESPÈCE 5. Gangrène causée par le froid.

Elle attaque les parties exposées à l'air, et commence par un sentiment de froid très-douloureux, qui est suivi de la stupeur, de la pâleur et du dessèchement : elles deviennent ensuite œdémateuses, et insensibles. À cette gangrène succède rapidement le sphacèle.

L'expérience a prouvé que la chaleur appliquée brusquement sur la partie affectée, accélérait la mort, en produisant les mêmes effets qu'un soleil un peu ardent cause aux végétaux qui ont été gelés. On conseille de faire plonger la partie dans de l'eau très-froide, et de la frotter avec de la neige ou de la glace, à plusieurs reprises. On augmente insensiblement la chaleur de l'eau, à mesure que la partie reprend de la vitalité, et ensuite on applique le vin aromatique camphré ; par ces moyens, le malade

guérit quelquefois dans l'espace de huit jours.

Espèce 6. *Gangrène produite par la brulure.*

Elle a lieu dans les parties qui ont été profondement brûlées, et s'accompagne d'une inflammation plus ou moins considérable, qu'il faut attaquer d'abord par les moyens ordinaires.

Espèce 7. *Gangrène causée par l'ergot, Gangrène ustilagineuse, Ustilago.*

Dans cette espèce, les membres comme les pieds et les mains, après avoir éprouvé de la stupeur et de la douleur, se flétrissent, deviennent noirs, se sèchent ordinairement sans avoir été rouges, ni tuméfiés, perdent le sentiment et le mouvement, et se séparent du corps, communément d'eux mêmes, au bout de plusieurs mois. Cette gangrène est produite per le seigle cornu appelé aussi *ustilago*, *ergot*, et *seigle ergoté.* C'est une espèce de seigle dont les épis portent des grains cornus, longs de six à sept lignes, noirs à l'extérieur et blancs au dedans. La production de ce seigle a lieu dans les années pluvieuses et dans les terreins marécageux. On a vu régner épidémiquement cette maladie dans plusieurs pays depuis la moisson jusqu'à l'hiver, lorsque le bled ayant manqué, on avait été obligé de

faire usage de cette espèce de seigle; on a observé qu'elle attaquait un plus grand nombre d'hommes que de femmes.

Cette gangrène est sèche, et dépend d'un spasme intestinal, comme le prouvent l'enflûre et la dureté du ventre qui l'accompagnent. L'amputation est très-dangereuse; sur 120 malades auxquels on a fait cette opération dans l'hospice d'Orléans, cinq vécûrent à peine au delà de six mois : mais il en réchappa plusieurs de ceux qu'on avait abandonnés à la nature.

Le traitement qui a le plus de succès, consiste à faire une ou deux saignées dans le principe, quand les douleurs sont très-aiguës, à administrer la thériaque, et à fomenter avec l'eau de vie camphrée. Les maturatifs sont absolument nuisibles. Quand les parties affectées s'ulcèrent, il convient d'y appliquer l'huile de thérébentine, le muriate de soude, ou le sulfate de zinc en poudre, et d'attendre que les parties tombent spontanément. L'usage du quinquina est proscrit par SHARP.

Il a régné dans le Département du Nord, une gangrène épidémique à peu près semblable à celle dont je viens de parler, en 1749 et 1750, et qui exerça d'affreux ravages sur les pauvres de la campagne qui habitaient un sol humide, et dans un air épais; elle parut après

des vicissitudes fréquentes de chaud et de froid, et après le fléau de la guerre. On emploia le même traitement que celui indiqué ci-dessus.

ESPÈCE 8. *Gangrène produite par la morsure de la vispère.*

Il n'y a en France, qu'un seul reptile venimeux, qui est la vipère. La mâchoire supérieure de cet animal, est armée de deux dents par lesquelles coule le venin dans la morsure qu'elles font. Celui-ci a une saveur semblable à celle de l'huile d'amandes douces; et avalé, il ne produit aucun accident; il faut pour qu'il y donne lieu, qu'il soit inséré à la peau, au moyen d'une plaie, de même que la matière variolique, dans l'inoculation.

L'irritation causée par le venin de la vipère, est d'abord locale, mais elle entraîne bientôt tout le système dans une action désordonnée. Outre la bilescence à laquelle ce venin donne lieu, la gangrêne survient fréquemment dans la partie mordue. Il résulte des expériences de FONTANA, que la morsure d'une vipère, n'est pas suffisante pour donner la mort à un homme; néanmoins, il ne serait pas prudent d'abandonner le malade à la nature, surtout quand la gangrène a lieu; on la prévient par les scarifications, et la cautérisation; on conseille aussi de faire prendre intérieurement l'ammoniaque, pour exciter les forces

de la vie, et déterminer du centre à la circonférence. On a quelquefois empêché les accidens de se développer, par la méthode de POUTEAU, qui consiste à faire sur la partie blessée, des onctions avec des huiles douces; mais je ne crois pas cette méthode bien sûre, ni toujours efficace.

Observez que les poisons animaux ne produisent d'effets délétères, que par l'inoculation, et ne nuisent point, lorsqu'ils sont pris intérieurement, comme le prouvent les expériences de MÉAD et de RHEDI qui ont avalé du poison de la vipère, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette observation avait sans doute déja été faite par les anciens; car LUCAIN en fait mention, lorsqu'il dit :

Noxia serpentum est admixto sanguine pestis.
Morsu virus habent, et fatum dente minantur;
Pocula morte carent.

ESPÈCE 9. *Charbon*, *Anthrax*, *Pustule maligne.*

Petite tumeur plate, avec prurit dans le principe, qui se manifeste pour l'ordinaire au cou, à la gorge, et au voisinage des épaules, au sommet de laquelle s'éleve une vésicule grisâtre, et sphacéleuse par dessous; la rougeur et la douleur sont quelquefois légères; lorsqu'elle s'ulcère, elle s'étend aux parties voi-

sines, et devient d'un rouge noirâtre avec chaleur vive, et les lêvres de l'ulcère se renversent.

Le charbon débute par des lassitudes et une légère horripilation; à celle-ci succède une forte pyrexie; le pouls est vîte et inégal; le malade éprouve une soif violente, des anxiétés, et de la gêne dans la respiration: bientôt après paraît un ou plusieurs exanthèmes qui ressemblent aux vésicules causées par la brulure: les forces tombent alors, et les symptômes précédens augmentent d'intensité, exceptée la chaleur qui n'est pas bien forte, mais âcre: il paraît des sueurs inégales, froides et visqueuses; le délire se manifeste, les extrémités se refroidissent, et lorsque la maladie est très-aiguë, la mort survient dans très-peu de tems, quelquefois dans l'espace de 24 à 36 heures, précédée de la mortification complette de toutes les parties voisines de l'anthrax.

On a observé qu'en France, le virus épizootique occasionnait cette maladie. Les charbons qui régnent dans les tems chauds et secs, ne sont pas si malins que les autres; ils se dissipent dès qu'il tombe des pluies: il n'en est pas de même de ceux qui se manifestent dans les tems humides; ils sont d'un mauvais caractère: tels furent ceux qu'a observé HYPPOCRATE à Cranon ville de Thessalie, durant un été

très-chaud, très-pluvieux, et soufflé par les vents du Sud.

Cette maladie attaque aussi les animaux, surtout les bœufs et les moutons. On a remarqué que la plupart des hommes, qui en étaient affectés, avaient mangés de la chair d'animaux morts du charbon; les bergers, les bouchers, les tanneurs, en un mot ceux qui manient la laine, le cuir et la graisse du bétail, y sont le plus exposés.

Le charbon diffère de l'inflammation, en ce qu'il se termine toujours par une escharre gangrèneuse qui se détache par la suppuration.

Cette maladie dépend de cause interne ou externe. L'anthrax de la première espèce, dépend d'un miasme putride que la nature dépose à la peau. Celui de cause externe est le produit d'un miasme de même nature, inséré à la peau.

Le traitement consiste à scarifier promptement la partie affectée, à la fomenter avec de fortes décoctions antiseptiques toniques, et à faire prendre intérieurement ces antiseptiques et surtout le quinquina. Quand l'escarre est tombée, on panse avec le digestif animé, l'onguent égyptiac etc.

Le charbon a été décrit par Celse. Pline rapporte qu'il était sporadique dans la Gaule

Narbonnoise. ROUL qui exerçait la médecine à Castres, a parlé d'une espèce de charbon appelé de son tems, à Roquecourbe, le *scalvat*, et qu'on guérissait par le moyen des scarifications, l'application des ventouses, et en empêchant les malades de dormir, pendant neuf jours.

ESPÈCE 10. *Gangrène des hôpitaux.*

Cette gangrène est humide, contagieuse, et a un caractère particulier qui la distingue des autres espèces. Cette maladie, cruelle par ses ravages, dépend de l'air méphitique qu'on respire dans les hôpitaux. Les affections tristes que l'âme éprouve dans ces asiles de l'humanité souffrante, y disposent singulièrement. On observe qu'en général les plaies, les ulcères sont pâles dans les hopitaux, que le pus qu'ils fournissent, est moins louable, et qu'ils guérissent plus difficilement que dans un air pur, et que si on les pansait avec des linges et de la charpie préparés ailleurs. Cette gangrène se communique rapidement à la plaie, et à l'ulcère le plus sain de la personne la mieux constituée, et qui respire l'air le plus salubre, par le seul contact immédiat des linges ou de la charpie infectée du levain de cette maladie.

La gangrène des hôpitaux attaque souvent

la

la plaie la plus belle, et au moment où elle touche à la guérison; bien plus, elle revient quelquefois à deux ou trois reprises à la même plaie, au même ulcère; dans son début elle en occupe rarement toute la surface, mais elle paraît ordinairement sur un fonds de chairs devenues moins vermeilles qu'elles n'étaient auparavant. Elle commence par des taches grisâtres qui s'étendent à la peau; les bords de celles-ci prennent d'abord un rouge foncé, puis noir, et la gangrène fait des progrès avec plus ou moins de rapidité dans les parties voisines : à ces symptômes se joint une fièvre plus ou moins aiguë, selon le tempérament et les forces du malade. Ajoutez au tableau des symptômes de cette espèce de gangrène, que les premières impressions du miasme putride ralentissent la suppuration des chairs, et qu'un engorgement plus lymphatique qu'œdémateux occupe toute la circonférence; cet engorgement augmente de plus en plus, et s'étend au loin.

Cette gangrène ainsi que la sèche, agissent moins rapidement sur le système général que les autres espèces : elles sont plus isolées, et en quelque sorte plus locales. On peut présager une heureuse terminaison, lorsque les bords de la peau deviennent plus enflés et

plus durs, et que l'érysipèle malin qui les occupe, se convertit en une véritable inflammation phlegmoneuse, qui précède la suppuration au moyen de laquelle, le mort se sépare d'avec le vif.

Un point essentiel du traitement de cette gangrène, consiste à faire éviter à ceux qui en sont affectés, les causes occasionnelles, telles que l'air des hôpitaux, ainsi que les linges et la charpie qu'on y prépare. Les scarifications, d'après les observations de POUTEAU, sont absolument inutiles; il recommande de cautériser la partie, soit avec le fer rouge, soit avec l'huile bouillante, de panser deux fois par jour au moins, avec un plumaceau trempé dans la teinture de mirrhe et d'aloës, et d'appliquer par dessus un cataplasme anodin, et lorsque l'escharre est tombée, de substituer à celui-ci les toniques et surtout les amers ou le quinquina : il prescrit dans le principe l'émétique et les purgations émétisées, l'usage du camphre, la tisanne très-froide et même à la glace durant les chaleurs de l'été, et pour toute nourriture quelques crêmes de riz ou d'orge; il rejete comme inutiles le quinquina et les autres fébrifuges pris intérieurement.

L'expérience prouve néanmoins, que le quinquina est d'une très-grande utilité, dans la

gangrène des hôpitaux, mais après avoir institué les évacuations convenables, qui sont indispensables dans le plus grand nombre de cas, vû que cette gangrène s'accompagne presque toujours d'affections gastriques, je l'ai vu réussir plusieurs fois. DUSAUSOY a obtenu d'heureux succès de cette écorce pulvérisée, dont il saupoudrait les parties affectées, qu'il humectait ensuite goutte-à-goutte, avec l'essence de thérébentine pure. Le cataplasme de feuilles d'orties piquantes (*urtica dioïca* LINNÆI), écrasées fraîches avec environ autant de muriate de soude, et moitié moins d'eau de vie de France, produit aussi de très-bons effets. Je pense que l'application de l'acide muriatique oxigéné pourrait avoir d'heureux succès dans cette gangrène, ainsi que dans tous les ulcères gangréneux et putrides. On sait que cette acide jouit éminemment, ainsi que tous les muriates oxigénés, l'acide nitrique etc., de la propriété de ranimer le ton et la vitalité des solides, et d'arrêter les progrès de la putréfaction. Il serait très-utile d'en tenter l'essai.

Fin du troisième et dernier Tôme.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Espèce

Fin de la Table des Matières, du troisième et dernier Volume.

